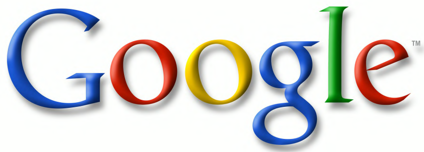


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

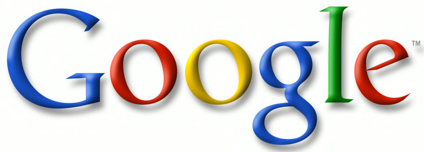
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

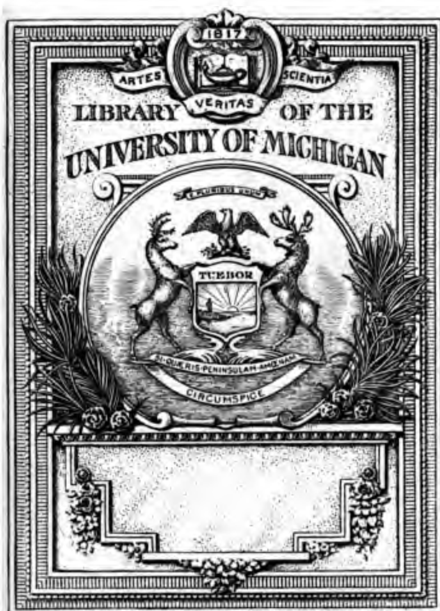
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





L'ESPRIT
DES
JOURNALISTES
DE TRÉVOUX.

TOME QUATRIEME.

L'ESPRIT
DES
JOURNALISTES
DE TRÉVOUX,

OU

MORCEAUX PRÉCIEUX DE LITTÉRATURE, répandus dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux-Arts, depuis leur origine en 1701, jusqu'en 1762.

CONTENANT ce qu'il y a de plus neuf & de plus curieux, soit pour les Ouvrages dont ces Littérateurs ont rendu compte, soit pour les Réflexions judicieuses qui servent de préliminaire à leurs Analyses.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune, Libraire, rue S. Jacques, près les Mathurins.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AS
161
.T81
v.41

596987-013



L'ESPRIT DES JOURNALISTES DE TRÉVOUX.

SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE.

RÉFUTATION DU MATÉRIALISME.

Extr. de la Spiritualité & de l'Immortalité de l'Ame, par le P. Hayer. Paris 1747.

LE Matérialisme doit ses Partisans à l'intérêt des passions & au libertinage : on voudroit périr tout entier à la mort, parce qu'on veut mener une vie d'Epi-

curien : ceci eſt plutôt une affaire de mœurs que d'opinion. Le Matérialiſte fait conſiſter tout ſon être dans ſes ſens : de ce que nos ſenſations dépendent d'un méchaniſme très-réel, le Matérialiſte voudroit conclure, qu'il n'y a que du méchaniſme dans nos ſenſations, & cette concluſion eſt clairement réfutée par l'expérience. Car, 1°. ſi les ſenſations conſiſtoient dans le ſeul méchaniſme, jamais on ne pourroit diſtinguer les ſenſations, ſans diſtinguer en même-temps l'eſpece de méchaniſme propre de chacune. Or il eſt certain qu'on diſtingue très-bien les ſenſations, qu'on ne confond jamais la viſion avec le toucher, avec l'audition, &c.; au lieu que le méchaniſme de la vue ne ſe manifeſte point comme diſtingué du méchaniſme du tact, de l'ouïe, &c. 2°. S'il n'y avoit que du méchaniſme dans la ſenſation, jamais le méchaniſme n'exiſteroit ſans que la ſenſation exiſtât, & il arrive néanmoins tous les jours, qu'à la préſence même des objets les plus ſenſibles, l'Ame occupée d'une queſtion abſtraite, n'a aucune ſenſation relative à ces objets : témoin Archimede, qui, abſorbé dans ſes calculs & ſes démonſ-

trations, n'entend pas le bruit qui ſe fait dans Syracuſe priſe & ſaccagée : ſon organe étoit ému, point de ſenſation cependant. 3°. Si la ſenſation n'étoit que méchaniſme, la diverſité des ſenſations ne ſeroit auſſi qu'une diverſité de méchaniſme, c'eſt-à-dire, de mouvement & de figure; mais dans chacune des cinq ſenſations relatives aux cinq ſens, il ſe trouve une variété infinie : la ſenſation, par exemple, de la couleur rouge qui ſe rapporte à la vue, eſt ſuſceptible d'autant de diverſités, qu'il y a de nuances différentes dans la couleur rouge : il faudra donc auſſi diverſes ſortes de mouvemens & de figures pour conſtituer ces ſenſations ſi variées. Cependant qui de nous éprouve que ſon Ame eſt diverſement tranſportée ou figurée, ſelon que les diverſes eſpeces de rouge ſe préſentent à ſes yeux ? Et quel ſeroit donc l'état de l'Ame à la préſence d'un jardin émaillé de mille fleurs diverſes ? Comment recevroit-elle à la fois des combinaiſons de mouvemens & de figures ſi diſtinctes & ſi contraires. Cet argument bien développé, doit jetter un Matérialiſte conſéquent dans des hypotheſes auſſi ridicules qu'abſurdes.

Tout appuie de plus en plus le dogme de la Spiritualité de l'Ame. La connoissance géométrique & universelle des corps ; la considération des Arts tous fondés sur des vues purement intellectuelles ; la science des nombres, dont les vérités & les résultats ne peuvent être du ressort des sens ; l'imagination, la mémoire, la faculté de juger, de raisonner, de vouloir, de se déterminer. Voilà les sources d'où l'Auteur tire ses démonstrations contre le Matérialisme. Il fait valoir puissamment pour la Spiritualité de l'Ame, le doute, l'attention, les rêves, les desirs, l'espérance, la crainte, l'amour, la haine, la joie, la tristesse, la politique, la voix de la conscience, &c. C'est-à-dire que l'expérience qui nous instruit de toutes ces choses, nous apprend en même-temps qu'elles ne peuvent se trouver dans une pure machine. Citons pour exemple la voix de la conscience pour preuve de la Spiritualité de l'Ame. Cette voix ne peut être le résultat d'un arrangement méchanique des parties les plus subtiles de l'être matériel & machinal de l'homme. La conscience est uniforme dans ses notions & dans ses décisions ; le

mouvement, le choc des parties matérielles, qui seroient supposées la constituer, ne seroient-ils pas des principes de variété, de dissonance, de destruction? La conscience fait souvent entendre sa voix durant toute la vie d'un coupable, elle l'agite de remords constans. Si quelquefois elle paroît lui laisser quelques momens de relâche, ce n'est que pour renaître avec plus de violence & pour le tourmenter avec moins de ménagement. Rien de tout cela ne peut être l'effet du méchanisme. Les parties d'une Ame matérielle vivement agitées & bouleversées, ne seroient pas deux instans dans la même position : ces parties réduites au repos dans quelqu'occasion particuliere ne pourroient plus se remettre d'elles-mêmes en jeu, ni opérer ce qu'on appelle la conscience. Cette voix impérieuse du remords suppose le souvenir du crime : mais comment une simple machine rappelleroit-elle le souvenir d'une action pareillement machinale qui auroit précédé? Il étoit réservé à notre siecle d'entendre l'impie & l'insensé la Métrie dire dans son Anti-Séneque : « Tous les méchans peuvent » être heureux, s'ils peuvent être mé-

» chans sans remords..... O toi, » qu'on appelle malheureux, & qui » l'es vis-à-vis de la Société ; devant » toi-même, tu peux donc être tran- » quille : tu n'as qu'à étouffer les re- » mords par la réflexion, ou par des » habitudes contraires..... Ce n'est » pas tout : il faut que tu méprises la » vie autant que l'estime ou la haine » publique. Alors, en effet, je le sou- » tiens, parricide, incestueux, voleur, » scélérat, infâme... tu seras heureux » cependant.... Qu'on ne me dise » point que j'invite au crime ; car je » n'invite qu'au repos dans le crime ». *Quelles horreurs ! quelle extravagance !* dit l'Auteur, *Quoi ! promettre le repos, & le parfait bonheur dans le crime, ce n'est point y inviter ? Quel monstre qu'un Matérialiste ! mérite-t-il le nom d'homme !* Oseroit-on dire, comme on l'a avancé, qu'une République d'Impies, tel que celui qu'on vient de nommer, seroit une société de bons citoyens ?

La seconde preuve de la Spiritualité de l'Ame est appuyée sur l'indivisibilité de l'être pensant, de ce *moi* qui est en chacun de nous, de ce sentiment d'existence propre & particuliere que tout homme éprouve. « Dans

» le *moi* Epicurien, ſi vous le ſuppo-
» ſiez composé de mille atômes, il y
» auroit mille êtres qui auroient cha-
» cun le ſentiment d'une exiſtence qui
» lui ſeroit propre & particuliere, &
» par une ſuite néceſſaire, il y auroit
» mille *moi*. Ce ſeul *moi* total ſe trou-
» veroit donc affecté, comme le ſont
» mille hommes, dont chacun ſans
» doute, ſe ſent une exiſtence qui n'eſt
» qu'à lui ». Ce *moi* eſt encore le principe unique qui diſtingue les diverſes ſenſations dont chacun de nous eſt affecté, qui les compare, qui juge de leur différente force : ce *moi* eſt le centre intime de la communication qui ſe fait entre mes facultés, mes opérations, mes paſſions, mes jugemens, mes raiſonnemens ; centre qui doit être abſolument indiviſible & ſpirituel; car ce qui eſt diviſible & matiere n'a point d'unité. Une partie auroit de la mémoire, une ſeconde jugeroit, une troiſieme raiſonneroit, une quatrieme deſireroit, une cinquieme aimeroit ou haïroit, &c. & nulle part le réſultat ne ſe formeroit, la réunion ne ſe feroit ſentir, la connoiſſance unique de ces diverſes choſes n'affecteroit l'homme, l'être penſant, le *moi*.

Cette preuve paroiſſoit invincible, même, au grand Pyrrhonien Bayle. Il diſoit que ceux qui n'en ſentoient pas l'évidence étoient des hommes, qui ne pouvoient s'élever au-deſſus d'une imagination groſſiere; & telle eſt l'idée qu'on doit ſe former de tous les Ecrivains de Matérialiſme, de l'Auteur des *Lettres Philoſophiques*, de celui de la *Philoſophie du bon ſens*, de celui de l'*Hiſtoire Naturelle de l'Ame*, de l'*Homme Machine*, de l'*Anti-Séneque.*

L'Auteur réfute pleinement le mauvais & très-faux ſentiment de Locke, qui enſeigne que Dieu par ſa toute-puiſſance peut rendre la matiere penſante; car il démontre que la matiere penſante ſeroit, dans les principes même de ce Philoſophe, un être contradictoire: en effet ce ſeroit une ſubſtance diviſible & indiviſible. 1°. *Subſtance diviſible*, puiſque Locke admet la diviſibilité de la matiere *à l'infini*, & qu'il prétend d'ailleurs, que Dieu peut faire penſer *un certain amas de matiere*, lequel ne pourroit être que diviſible en qualité d'*amas*. 2°. *Subſtance indiviſible*, & on le prouve par ce raiſonnement: « Si la matiere étoit l'ê-

» tre pensant qui se trouve dans l'hom-
» me ; ou bien, si l'être pensant de
» l'homme étoit matiere ; il n'y auroit
» pas en lui un être pensant unique,
» mais un nombre infini d'êtres pen-
» sans qui seroient indépendans les
» uns des autres, dont les forces & les
» idées seroient distinctes, & qui par
» conséquent ne pourroient jamais pro-
» duire cet ordre, cette harmonie,
» cette beauté que l'on remarque dans
» les raisonnemens & dans la conduite
» d'un homme sage ». Ce raisonnement est calqué sur celui de Locke, démontrant la Spiritualité de l'Etre éternel & créateur. L'Auteur défie qu'on lui fasse voir une ombre de disparité réelle entre ces deux preuves. Dans un Etre éternel & créateur, & cependant matériel, chacune des parties dont il résulteroit formeroit un tout à part, indépendant de toutes les autres parties : cela est incontestable. Une de ces parties pourroit donc dire : Je veux que l'Univers existe ; tandis que l'autre diroit : Et moi, je veux qu'il n'existe pas. Ces êtres infinis en nombre pourroient avoir des volontés variées à l'infini ; mais cet ordre, cette harmonie, cette beauté qu'on remar-

que dans la Nature, comment pourroient-ils naître d'une telle confusion de principes? .... Cette même raison prouve l'unité, la simplicité substantielle, la Spiritualité de l'être pensant créé. « Si mon Ame étoit un être » matériel, elle seroit composée d'une » infinité d'êtres indépendans les uns » des autres, dont les forces & les » idées seroient distinctes : il pourroit » donc y avoir en elle une infinité d'ê» tres indépendans les uns des autres, » & quant à leur existence & quant à » leurs opérations. Je pourrois vouloir » en même-temps une infinité d'objets » divers, & les vouloir avec une force » & une détermination égale. Mes vo» lontés infinies pourroient être égale» ment absolues. Cela est-il possible? » Cela n'est-il pas même évidemment » absurde »? Il s'ensuit évidemment de-là, même selon les principes de Locke, que Dieu ne peut rendre la matiere pensante.



MÊME SUJET.

SELON l'Auteur anonyme des Elémens de Métaphysique *, Ouvrage subtil & profond, un Philosophe qui veut pénétrer le fonds même de son être, ne doit point s'arrêter à l'écorce. Par cette raison, il n'y a point de moyen plus efficace pour convaincre un Matérialiste, que de le ramener sans cesse à des vérités de fait. La conscience, ou le témoignage intérieur, voilà l'unique route dans laquelle on peut le conduire jusqu'au terme de la révélation. Cette maniere de procéder ne peut manquer d'être conforme au goût des Impies. Ne crient-ils pas de toutes leurs forces, qu'il faut abandonner la voie de philosopher par abstraction, & rappeller tout aux expériences?

Le même Auteur a essayé lui-même, à plusieurs reprises, des expériences de Métaphysique, dont le résultat

* Paris 1753.

a été une foule de phénomenes évidemment ſenſibles, qui ſervent de preuves inconteſtables à la diſtinction très-réelle de l'Ame & du Corps. Il y a, dit-il, de certains momens d'un ſilence actif, où l'Ame privée de toute communication avec les objets extérieurs, & uniquement réduite au pur ſentiment, ne perçoit d'autre idée actuellement préſente que la ſeule connoiſſance préciſe de ſon exiſtence : ce dégagement abſolu des ſens & de la machine n'eſt point une ſituation auſſi rare que le premier inſtant de la réflexion pourroit nous le figurer. Car on conçoit ſans peine comment l'Ame, dans ces précieux momens d'extaſe naturelle, rencontre dans le fonds de ſa nature les notions d'effet & de cauſe, d'activité, de liberté, de dépendance, de variété ſucceſſive dans la maniere d'être, d'unité dans la ſubſtance, & de pluralité dans les modalités.

Cette ſorte d'expérience réitérée, au moins bien ſaiſie une premiere fois, conduit néceſſairement à croire que Dieu exiſte, & qu'une infinité d'êtres ſemblables à ſoi ſont poſſibles : en effet, je ne ſçaurois avoir le ſens intime de mon exiſtence que par l'opération

d'une cause toute puissante. Je considere donc Dieu comme souverain modele de perfection, dans le même-temps que je l'envisage comme souveraine puissance ; & alors « ma substance propre devient, sous un coup-» d'œil un type, un modele, conformément auquel je ne puis douter » que ce Tout-puissant n'ait pu produire une multitude infinie d'êtres » semblables à moi. Cette considération rend universelle la notion que » j'ai de moi-même : elle devient idée, » & comprend toutes les Ames possibles ». Voilà la clef de la Métaphysique.

Mais outre les perceptions pures, il est une espece d'affection mixte que l'esprit & les sens partagent & revendiquent à la fois : ce sont les sensations, les grandes ressources de l'Impie dans ses prétentions contre la Spiritualité de l'Ame. Nous convenons avec lui que ces sortes d'opérations, au succès desquelles concourent la machine & l'intelligence, n'étant que de simples modalités, qui, par conséquent, n'ont d'existence que celle du sujet où elles subsistent, le sentiment de notre existence n'est pas réellement distingué

de celuî de nos ſenſations. Mais quel étrange paradoxe de ſoutenir que l'Ame tire la connoiſſance de ſon exiſtence des impreſſions des objets ! car enfin l'Ame recevant au même inſtant un grand nombre de modifications diſparates, ne peut apprendre d'aucune d'elles en particulier des nouvelles de ſon exiſtence, ſuppoſé qu'elle ne la connoiſſe pas d'ailleurs, & conſéquemment il faut qu'elle conſtitue un être ſimple & vraiment un. En un mot, pour ſuppoſer que la matiere penſe, il faut s'imaginer qu'une maſſe d'argile ſent ſon exiſtence : imagination abſurde.

De l'exiſtence de l'Ame apperçue par le ſens intime, paſſons à la connoiſſance que nous avons de l'exiſtence d'une portion numérique de matiere qui lui eſt aſſociée. Pour la bien ſentir cette exiſtence, il faut en uſer dans cette ſeconde opération à-peu-près comme dans la premiere : il faut ſurprendre le corps dans le moment où nous ne ſentons ni froid ni chaud, ni douleur ni plaiſir. Ces précautions priſes, le retour de la conſcience non-ſeulement fera connoître à chaque homme la co-exiſtence de ſon corps ſous ſes

trois dimensions, longueur, largeur & profondeur ; mais en comparant ce corps avec la cause premiere, il verra la possibilité d'une infinité d'êtres semblables, qui ont aussi trois dimensions : il sentira dans son corps des divisions par la distribution de ses membres, des soudivisions dans les articulations; d'où l'on doit conclure que l'Ame sent son individualité si différemment de la maniere dont elle sent celle du corps, qu'il n'est pas possible que l'individualité de l'un soit identique avec celle de l'autre.

Vainement le Matérialiste emprunte une objection de l'Anatomie; car, conformément aux principes de M. Ferrein, & aux Institutions de Boerhaave, nous devons distinguer trois ordres de faits. Le premier sur les nerfs, le second sur les muscles, le troisieme sur le *sensorium*. 1°. Si les nerfs sont regardés comme les organes de la sensation, assurément ils n'en sont point le sujet, autrement le méchanisme d'une fibre nerveuse & la sensation d'une coupure seroient la même chose : mais comme je doute de la réalité du méchanisme & que je ne doute nullement de la vérité de ma douleur, il

eſt faux que ma douleur, & tel méchaniſme d'une fibre nerveuſe ſoient des choſes identiques. 2°. Le même raiſonnement peut s'appliquer au jeu des muſcles. En effet, ſoit qu'on admette la circulation des eſprits animaux, ou que les Phyſiologiſtes expliquent l'action des fibres muſculaires avec le ſeul reſſort qui leur eſt propre, il faudra toujours conclure qu'aucun acte de la volonté n'eſt point un effet méchanique ni des nerfs, ni des muſcles; parce que ſi la volonté de remuer le bras, & le mouvement du bras étoient la même choſe; la cauſe & l'effet, le terme de la volonté & la volonté ſeroient pareillement identifiés. 3°. A l'égard du *ſenſorium* que les uns mettent dans la glande pinéale, les autres dans le corps calleux, l'obſervation de M. de la Peyronie prouve, au contraire, que cette eſpece de *ſenſorium* eſt lui-même inſenſible, puiſque la preſſion qu'éprouvoit le corps calleux dans un enfant malade, au lieu d'occaſionner une douleur très-vive, ne faiſoit que ſuſpendre dans le reſte du corps le ſentiment & l'uſage de la liberté. Que l'Impie ceſſe donc de nous répéter ce pitoyable raiſonnement: *Je ſuis corps*,

& je pense. Sera-ce tout le ſolide de ſon corps qui pourra dire : *Je ſuis corps, & je penſe?* Mais ne lui ſemble-t-il pas que ſes penſées partent de la tête. Au moins eſt-il vrai qu'il pourroit perdre bras & jambes, ſans perdre une ſeule vérité métaphyſique ou morale. Quelle eſt auſſi cette partie de la tête qui peut dire : *Je ſuis corps, & je penſe?* Eſt-ce la ſubſtance corticale du cerveau? L'Impie diſtingue-t-il cette ſubſtance corticale, de toutes les parties de la tête? Je lui demande, s'il déſigneroit bien l'endroit précis qu'elle occupe dans ſa tête, quel eſt ſon volume, quelle eſt la figure de ſa ſurface actuelle?

Ici le Matérialiſte demeure court, mais chaſſé de ce premier retranchement il ſe réfugie dans un autre. L'aſpect d'une araignée qui fabrique ſa toile de façon, qu'un grand nombre de rayons partent du même centre, & ſont aſſujettis par des fils de traverſe qui les uniſſent, lui a fait imaginer un corps primitif, réſidant dans quelque point du cerveau où aboutiſſent tous les nerfs. Selon lui voilà notre Ame. Il faut remarquer que cet homme en petit aura ſes bras ſes jambes,

ſa tête, &c., enſorte que chaque nerf doit naître de la partie du corps primitif, correſpondante à celle où il porte le ſentiment & le mouvement dans le corps groſſier. Quelle hypotheſe! A quelles extravagances conduit l'eſprit d'irréligion enté ſur la corruption du cœur.

Envain l'Impie s'obſtine à ſoutenir que le bon ſens dans l'homme n'eſt qu'un certain ton, une certaine harmonie du cerveau; & qu'une penſée, une ſenſation, un vouloir ſont des jeux différens exécutés ſur un inſtrument bien monté, on l'arrête encore par l'expérience. Premiérement, nous ſentons notre état de bon ſens, nous percevons nos ſenſations, nos penſées, nos volontés. Secondement, nous ne percevons point cette harmonie de notre cerveau, ni les jeux qui répondent à nos ſenſations, à nos raiſonnemens, à nos choix. Il eſt donc démontré que nos fonctions ſpirituelles ſont fort diſtinguées & de l'état & des jeux méchaniques, & de tout le phyſique de notre cerveau.

C'eſt encore envain que les Matérialiſtes objectent que nous ne connoiſſons aucune ſubſtance, & qu'ainſi

nous ne devions point nous hâter de prononcer que le ſujet de nos facultés intellectuelles eſt immatériel. Nous répondons en mettant d'abord à part l'autorité de *Sgraveſende* qu'on nous oppoſe comme prétendant qu'il n'exiſte point de ſubſtance. Car telle eſt la conduite des défenſeurs modernes du Matérialiſme : on en voit très-peu ſe déclarer les chefs & les apôtres de l'Impiété. Ils n'enſeignent point, ils ne ſont que diſciples. Ils penſent rarement, réfléchiſſent médiocrement ; mais en revanche, ils ſont forts quand ils décident d'après autrui : deux ou trois prétendus Sages dont le nom & les livres leur ſont à peine connus : voilà les oracles ſur l'autorité deſquels ils ſe repoſent froidement : auſſi lorſqu'on les attaque, tout leur art conſiſte à ſe défendre par les noms qu'ils ont ſoin de citer, ou quelquefois par des paroles vagues & indéterminées.

Oui, il exiſte des ſubſtances : car, outre qu'on ne ſe diſſimule point à ſoi-même l'exiſtence de ſon Ame ; c'eſt-à-dire, d'un ſujet invariable & parfaitement indépendant des diverſes modifications qui l'agitent ſucceſſivement ; outre que ces modifications, ſuivant

Defcartes, feroient pour nous des ténèbres, fi nous ne connoiffions la fubftance à laquelle elles appartiennent, on fçait que *Sgravefende* lui-même, a donné une définition de la fubftance, par conféquent qu'il en a eu l'idée ; & qu'eft-ce qu'une idée fans modeles, finon un tableau qui ne repréfente rien? Quel riche fonds de connoiffances l'homme ne puife-t-il pas dans fon fens intime? Quels effets furprenans de l'intelligence humaine! Veut-elle entrer dans la carriere des Sciences? elle n'eft point effrayée de ce lointain prodigieux que les Mathématiques lui laiffent entrevoir dans les vaftes routes de l'infini.

Les conquêtes des Newton, des Leibnitz dans ces régions fublimes, les riches découvertes de la Phyfique dans l'empire de la Nature, toutes lui deviennent auffi propres qu'à ceux qui les ont faites. Mefurer le cours des aftres, analyfer les traits déliés de la lumiere, affujettir à la rigueur du calcul jufqu'aux nuances des couleurs, difcerner dans l'harmonie ces rapports numériques dont l'oreille eft fi agréablement flattée, eftimer le poids de l'air, étendre des forces prefque nulles

à des effets prodigieux, faire servir les vents contre leur direction même, vaincre l'affectation des eaux à conserver le niveau, faire des foudres artificiels aussi redoutables que le tonnerre, séparer les principes des corps, les réunir ensuite pour faire revivre les mêmes substances, ou les combiner, pour former en quelque sorte de nouveaux êtres : ce sont les avantages & les ressources que l'homme trouve toujours dans son intelligence.

Le vuide-substance de M. Newton, est un être chimérique. D'ailleurs, c'étoit une conjecture de sa part qu'il proposoit modestement. Mais ceux qui se passionnent pour un grand Maître, recueillent avec le plus de soin les demi-tons qu'il ne prononce qu'avec timidité : ils n'attribuent sa retenue qu'à des égards qui gênoient sa liberté de penser, & ils croient qu'il est de leur générosité de soutenir hautement ce qu'à peine il osa faire entendre : car enfin, du systême de M. Newton sur l'espace, il résulteroit un amas de conséquences injurieuses à la Divinité : il faudroit distinguer en Dieu des momens & des temps, comme on y distingue les lieux : l'Etre immuable à

qui tout eſt préſent, ſeroit aſſujetti à la mobilité de ce qui ſe paſſe : il ne ſeroit nulle part immenſe, puiſque ſon étendue ſeroit limitée dans chacun des points de l'Univers.

La poſſibilité de la perception de la matiere eſt une idée ſinguliere & chimérique de Locke. Quelques-uns de nos Philoſophes modernes reſſemblent aſſez à cet ancien Philoſophe qui tomba dans un puits en s'occupant à ſpéculer les aſtres : tandis qu'ils examinent la toute-puiſſance de Dieu, & qu'ils s'efforcent de deviner s'il ne lui auroit point plu d'attacher la penſée à la matiere, ils tombent lourdement dans un abyme d'erreurs & de contradictions monſtrueuſes. Quoi de plus inconſéquent que d'admettre, que, parce que Dieu peut tout, il peut réunir dans une même ſubſtance deux propriétés abſolument incompatibles, l'intelligence & l'étendue ! Dieu peut tout : il peut donc faire un cercle, tel que ſon diametre pût ſoutenir le tiers de la circonférence, comme le rayon en ſoutient la ſixieme partie : conſéquence abſurde & abſolument inſoutenable. Quand bien même on ſimplifieroit la queſtion, & qu'on accor-

deroit aux Partisans de Locke, que l'Ame (selon eux matiere) seroit un composé de molécules inétendues, un cube formé de huit simples monades; quand on gratifieroit ce cube du sens intime de son existence, il s'ensuivroit toujours une énorme contradiction, c'est que dans une matiere qui se sentiroit exister, rien ne se sentiroit matiere: par conséquent l'Ame seroit un être qui se renfermeroit en soi, & qui en excluroit le sens intime: ce seroit donner pour terme à la volonté divine le néant: donc il est impossible que la matiere sente son existence: donc il est démontré qu'elle ne peut penser, parce que toute pensée renferme le sens de l'existence dans l'être qui pense.

Au fonds il est aisé de découvrir les sources de la pernicieuse erreur du Matérialisme. Il en est de naturelles & de générales, telles que l'habitude contractée dès l'enfance de confondre le sentiment de l'existence des corps: la coutume où l'on est d'attribuer aux différentes parties de la machine, les sensations agréables ou fâcheuses, la lenteur de la raison, qui se laisse si souvent prévenir par la liberté, &c. Il en est aussi de personnelles, de son-

dées ſur l'éducation, ſur les paſſions, ſur la facilité à ſe laiſſer ſéduire, &c. On craint de troubler ſon repos, & l'on met tout ſon être où l'on trouve toute ſa félicité. On s'engage dans des ſociétés où il ne ſe fait qu'un emploi continuel de l'imagination & des ſens: on s'habitue, avec la Géométrie & l'Algebre, à regarder l'étendue comme indépendante de la matiere, & on matérialiſe l'Ame en ſpiritualiſant les corps. On ſe laiſſe emporter au feu d'une imagination ardente ſans laquelle on n'oſe plus marcher: enfin, on veut ſuivre le goût de la mode, & rafiner ſur les opinions. Cicéron croyoit qu'il n'appartenoit qu'à des eſprits ſupérieurs d'atteindre juſqu'à la diſtinction de l'Ame & du Corps: parmi nous il eſt du bon air de les confondre. Le Matérialiſme eſt l'affiche du bel-eſprit. Du temps de ce grand homme, oſer s'élever au-deſſus du Peuple aveugle & groſſier, c'étoit le plus grand effort du génie. Aujourd'hui que le Peuple eſt inſtruit de bonne heure de la Spiritualité de l'Ame, & qu'elle eſt devenue une créance commune; c'eſt une force d'eſprit de n'en rien croire. J'admire la mépriſe
de

de l'amour-propre : car si nos Beaux-Esprits sont flattés de l'intervalle qu'ils mettent entr'eux & le vulgaire chrétien, le sont-ils beaucoup de se ranger si près du Sauvage le plus stupide ?



SUR LES MONADES DE LEIBNITZ.

Réfutation du Systême des Monades. Paris 1754.

Les Monades de Leibnitz sont peut-être le Roman le plus subtil qui soit jamais sorti d'une tête philosophique. Leibnitz étoit tout-à-la-fois un Génie & un Sçavant du premier ordre ; il avoit dans l'esprit autant d'aménité que de profondeur. Une idée creuse, entre ses mains habiles, prenoit une espece de consistance : il sçavoit l'embellir & la présenter avec des graces qui pouvoient imposer, sur-tout à des esprits capables de saisir une nouveauté, & de se distinguer en l'adoptant. Malgré leur côté foible, ses paradoxes philosophiques ont toujours une face

où l'on peut faire une longue & agréable résistance. Le plaisir d'y briller par l'art, plutôt que par l'attrait de la vérité, a donné des Partisans à la Philosophie Leibnitzienne.

C'est dans les Institutions de Physique de Leibnitz que ce Systême est ingénieusement développé. Mais il est facile de le renverser, 1°. par les contradictions qu'on y découvre. 2°. En prouvant que les Monades ne peuvent être les élémens de la matiere. 3°. En faisant voir la fausseté des argumens qu'on produit en leur faveur.

1°. Par les contradictions : car dans les principes des Monadistes, les Monades sont les *élémens substantiels des corps* : donc elles sont matérielles. D'ailleurs elles sont *simples & indivisibles* : donc elles sont immatérielles.

Une Monade, selon Leibnitz, *ne remplit point d'espace* : cependant un corps qui de son aveu, n'est qu'un assemblage de Monades, remplit un espace qui ne peut être que la somme des espaces que chacune de ces Monades remplit : donc une Monade remplit & ne remplit point d'espace.

La raison suffisante de tout ce qui se trouve dans les êtres composés, l'im-

possibilité qu'il y ait deux Monades *similaires*, sont encore autant de lieux qui fournissent de nouvelles contradictions. On peut encore observer, que si *les Monades sont les seules substances qui existent*, il s'ensuit que Dieu n'est pas une substance, ou n'est qu'une pure Monade ; conclusion horrible! Enfin les Monades ont une opposition avec deux vérités incontestables ; la *divisibilité des corps à l'infini*, & la *contingence du monde entier* ; car c'est un principe de Leibnitz que *la matiere est substantiellement contingente.*

2°. Les Monades ne peuvent être les élémens de la matiere : puisqu'elles sont *des points métaphysiques*, des êtres incompréhensibles à notre intelligence : comment concevoir des êtres qui ne sont ni modes, ni substances, ni corps, ni esprit ; comment donc en faire les élémens des corps ?

Tout est solide dans la Nature, disent les Monadistes : donc on doit conclure de-là contr'eux, que l'*étendue* n'est plus un *simple phénomene*, une simple apparence : donc les Monades elles-mêmes sont solides.

3°. Venons à la fausseté des argumens en faveur des Monades.

Il faut, disent les Monadistes, une raison suffisante de l'étendue des corps: l'étendue ne peut être elle-même cette raison; il est donc nécessaire que l'inétendue soit la raison suffisante de l'étendue des corps. Mais ce raisonnement n'est qu'un sophisme; & on s'en convaincra en le mettant en parallele avec un paralogisme dont la forme est tout-à-fait la même. « Il faut une rai» son suffisante de l'impénétrabilité des » corps: l'impénétrabilité ne peut elle» même être cette raison; il est donc » nécessaire que la pénétrabilité soit la » raison suffisante des corps. D'ailleurs, je demande, si, dire que l'*inétendue est le principe de l'étendue*, c'est donner une raison suffisante, une raison qui satisfasse l'esprit sur la nature de l'étendue. Au reste, ce terme de raison suffisante ne représente aucune idée dans l'application qu'en font les Leibnitziens, & ce n'est au fonds qu'un jargon méprisable.

« Il n'y a de véritable Systême, di» sent encore ces Messieurs, que celui » qui subsiste par soi-même: or rien » ne subsiste par soi-même que ce qui » est simple: tout ce qui a des parties » ne subsiste que par elles; donc il n'y



» a rien que l'être ſimple qui ſoit vé-
» ritablement ſubſtance ».

Pour réfuter cet argument, il n'y a qu'à lever l'équivoque par l'éclairciſſement ſuivant. *Subſiſter par ſoi-même peut renfermer trois indépendances, ſçavoir, l'indépendance de cauſe, l'indépendance du ſujet, & l'indépendance de parties phyſiques.* La premiere de ces trois indépendances comprend les deux autres, ſans être compriſes dans elles, & ne convient qu'à Dieu : la ſeconde convient à tous les corps comme à tous les eſprits : la troiſieme ne convient qu'aux eſprits. Or il eſt évident que pour conſtituer une ſubſtance, la ſeconde de ces trois indépendances ſuffit & convient aux corps, puiſqu'ils exiſtent indépendamment de tout ſujet qui ſoit la baze de leur être : donc tous les compoſés phyſiques ſont de véritables ſubſtances.

« Enfin on peut dire que les Mo-
» nades ne ſont que de pures chime-
» res, de jolis riens, peu dignes de la
» vraie Phyſique. Qu'on vante tant
» qu'on voudra le Syſtême de Leib-
» nitz ; qu'on faſſe honneur à Wolf
» de l'avoir établi par une ſuite d'i-
» dées merveilleuſement ſubtiles, pour

» moi, je ſerai toujours ſurpris que
» des Philoſophes qui ſe font gloire
» de ne ſuivre d'autre bouſſole que le
» principe de la raiſon ſuffiſante, aient
» employé tant d'art à ſubſtituer l'i-
» magination au réel, la chimere à la
» vérité ».

Notre ſiecle croit avoir grace pour détruire l'ouvrage du ſiecle précédent; mais en démoliſſant l'édifice, il n'a pas ſongé qu'il minoit juſqu'aux fondemens de celui qu'il méditoit. Il falloit corriger les défauts de Deſcartes, ſans anéantir ſes mérites. Le regne de ſes Cenſeurs ne durera pas autant que le ſien a duré. Il ne ſeroit pas étonnant que bientôt l'on fût obligé d'en revenir à quelques-uns de ſes principes qu'on a peut-être abandonnés trop légérement. Au moins la raiſon ſaine y trouveroit encore une digue aſſez forte pour arrêter le cours de ces délires phyſiques, dont le torrent nous inonde.





SUR LA NATURE DES BÊTES.

Traité des Animaux, par l'Abbé de Condillac. Paris 1755.

C'EST un ſentiment vulgaire, que les Bêtes ont des principes de connoiſſance, mais pour l'explication duquel il reſte bien des choſes à dire qui n'ont pas été dites. « En effet, quel Ecrivain, » raiſonnant ſur les Bêtes, a expliqué » la génération de leurs facultés, le » ſyſtême de leurs connoiſſances, l'u- » niformité de leurs opérations, l'im- » puiſſance où elles ſont de ſe faire » une Langue proprement dite, lors » même qu'elles peuvent articuler; » leur inſtinct, leurs paſſions, & la » ſupériorité que l'homme a ſur elles » à tous égards. Voilà les principaux » objets dont il faut maintenant ren- » dre raiſon ».

Si l'on veut ſçavoir comment les habitudes ſe forment dans tous les Animaux, il faut penſer que les ob-

jets extérieurs ayant fait leur impression sur les organes, l'Animal éprouve des sensations agréables ou désagréables, & qu'alors les besoins se manifestent à l'ame, ou autrement à l'instinct; besoins qui sollicitent l'instinct de pourvoir à la conservation du corps: l'instinct apprend à rapporter au corps les impressions qu'il reçoit: de-là ce commerce intime qui s'établit entre l'instinct & le corps, commerce dont l'effet est que l'instinct acquiert en faveur du corps l'habitude de certaines opérations, & que le corps acquiert, pour le service de l'instinct, l'habitude de certains mouvemens. On conçoit que les Bêtes ayant des besoins plus bornés que nous, ce commerce de l'instinct & du corps est aussi bien moins étendu dans elles que dans nous; c'est-à-dire, qu'en comparaison de nous, les Bêtes acquierent beaucoup moins d'idées dans leur instinct, & beaucoup moins de mouvemens dans le corps. Par cette même raison les Bêtes toujours renfermées dans le même cercle d'opérations, se copient, s'imitent moins que les hommes ne se copient, & ne s'imitent les uns les autres: à quoi serviroit l'imitation, ou plutôt

comment ſe feroit-elle parmi des individus qui n'ont que très-peu d'idées par eux-mêmes, & qui ont encore moins de commerce d'idées entr'eux. Dans l'impuiſſance de ſe communiquer leurs découvertes & leurs mépriſes particulieres, les Bêtes recommencent à chaque génération les mêmes études : elles s'arrêtent après avoir fait les mêmes progrès ; & leurs opérations offrent toujours les mêmes réſultats. Il n'en eſt pas de même des hommes, ils ſe communiquent leurs beſoins, leurs expériences, & il ſe forme une maſſe de connoiſſances qui s'accroit d'une génération à l'autre. Les Animaux ont peut-être un langage, mais très-imparfait, & l'eſpece de ſociété qu'ils forment entr'eux, manque du reſſort principal qui anime celle des hommes : ce reſſort eſt la parole, ſource intariſſable de richeſſes pour les Arts & pour les Sciences. Mais ſi les Bêtes ne poſſedent point cet avantage, on ne doit pas conclure que ce ſont de purs automates, ou des êtres ſenſibles privés de toute intelligence. Cet inſtinct même auquel elles ſont bornées énonce quelque choſe de mieux qu'un aveugle méchaniſme, ou bien cet inſ-

tinct est un terme vuide de sens. Mais l'Auteur ne reconnoît pour véritable instinct des Animaux que l'exercice des habitudes acquises par des réflexions qui se rapportent aux besoins du corps : les hommes ont aussi leur instinct puisqu'ils ont leurs habitudes, & cet instinct est plus étendu que celui des Animaux, puisqu'il juge non-seulement de ce qui est bon pour nous, mais encore de ce qui est vrai & de ce qui est beau : principe fécond, d'où naît ce que nous appellons *goût* & *sentiment*. On conçoit, au reste, que ce principe est un guide peu sûr, si la raison n'en éclaire tous les pas : c'est ici un des grands avantages de l'homme comparé avec les animaux. La raison dans l'homme dirige & redresse l'instinct, du-moins elle est capable de ces deux effets, & si elle ne les opere pas toujours, c'est qu'on ne la consulte pas assez, & qu'on assujettit ses conseils à l'empire des préjugés. Il y a d'autres traits éclatans de la supériorité de l'homme sur les Bêtes. Attachons-nous pour les reconnoître aux deux exemples qu'en donne l'Auteur : l'un est tiré de la connoissance de la Divinité, l'autre de la connoissance de la Morale.

Le principe dont l'Auteur fait usage pour démontrer que Dieu existe, est la nécessité de reconnoître une premiere cause qui dispose de nous & de tous les êtres dont nous sommes environnés; premiere cause qui exerce son empire non-seulement sur tous ces êtres, quant aux modifications dont ils sont susceptibles; mais aussi, & principalement même, quant à l'existence. Voilà la création, c'est-à-dire, l'action d'un premier principe par lequel les êtres, de non existans, deviennent existans. Nous ne sçaurions nous en faire une idée plus parfaite, mais ce n'est pas une raison pour la nier.

Puisque les êtres, par la premiere cause, manifestent à nos yeux beaucoup d'ordre, de concert, de fécondité, d'utilité, sans compter les agrémens, l'éclat & la magnificence, dont ils donnent sans cesse le spectacle, il faut en conclure que ces êtres ont été formés avec connoissance & avec dessein; qu'ainsi la premiere cause est intelligente, & que cet attribut dans elle est d'un degré très-supérieur à tout ce que nous sentons en nous-mêmes. L'Auteur ajoute à cette vérité des dé-

monſtrations lumineuſes en faveur de la liberté de Dieu. Il fait ſentir que cette liberté de l'Etre ſuprême renferme comme le nôtre, connoiſſance, détermination & pouvoir d'agir, mais qu'elle exclut toute délibération ; parce que *délibérer* ſuppoſe l'ignorance qui n'eſt nullement néceſſaire à la liberté.

De l'intelligence & de la liberté de Dieu naiſſent ſa bonté, ſa juſtice, ſa miſéricorde, ſa providence ; en un mot, de ſa qualité de premier principe dérivent ſon éternité, ſon immutabilité, ſon indépendance, & ce dernier attribut démontre que Dieu doit être unique. Ainſi *une cauſe premiere* indépendante, unique, immenſe, éternelle, toute-puiſſante, immuable, intelligente, libre, & dont la Providence s'étend à tout ; voilà la notion la plus parfaite que nous puiſſions dans cette vie nous former de Dieu. Cette notion, au reſte, nous appartient en propre, & ſert à manifeſter la prééminence de l'homme ſur les bêtes, puiſque celles-ci ne peuvent s'élever à la connoiſſance d'une premiere cauſe.

Les principes de la Morale, & la connoiſſance qui nous en a été donnée, confirment de plus en plus no-

tre ſupériorité. L'Auteur ne perd rien ici du contraſte qui ſe trouve entre l'homme & les animaux.

Il y a par rapport à nous une loi naturelle, & nous ſommes capables de mérite & de démérite envers Dieu même : ainſi il eſt de ſa juſtice de nous punir ou de nous récompenſer. En outre, dans ce monde ; les biens & les maux n'étant pas proportionnés au mérite & au démérite, il doit y avoir une autre vie où le juſte ſoit récompenſé, & le méchant puni. Donc notre Ame eſt immortelle, non-ſeulement de cette immortalité qui exclut toute diſſolution de parties, (car l'Ame n'eſt pas ſuſceptible de cette diſſolution, étant une ſubſtance immatérielle,) mais encore de cette immortalité qui eſt la permanence éternelle, en vertu des décrets d'un Dieu juſte, appliqué ſans ceſſe à conſerver l'Ame & à l'empêcher de retomber dans le néant.

Oppoſons à ces vérités l'état des Animaux. Comme ils ſont dans l'impuiſſance de connoître des loix, ils ne contractent aucunes obligations. Rien ne leur eſt ordonné, rien ne leur eſt défendu : ils n'ont de regle que la force ;

ils n'ont aucun droit ſur la Juſtice divine : leur ame eſt donc mortelle, quoiqu'elle ne ſoit pas matiere ; c'eſt-à-dire, que toute ſimple & toute incorporelle qu'elle eſt, Dieu ne la conſerve pas plus long-temps que le corps.

Voilà ſans doute de grandes différences entre les bêtes & l'homme ; différences qui conſiſtent dans les facultés que nous avons en partage, dans la fin à laquelle Dieu nous deſtine, dans les obligations qu'il nous impoſe ; en un mot, dans tout l'ordre de providence qu'il garde à notre égard. Ces principes ſont le fondement de la Morale & de la Religion Naturelle. La raiſon en les découvrant prépare aux vérités dont la révélation peut ſeule nous inſtruire, & elle fait voir que la vraie Philoſophie ne ſçauroit être contraire à la foi.

Tel eſt le Syſtême de M. de Condillac par rapport à la nature des Bêtes ; mais ce n'eſt toujours qu'un Syſtême, car ſur cette matiere nous ſerons toujours dans l'incertitude, ainſi qu'à l'égard de bien d'autres choſes qui ſont pour nous de véritables ténèbres.

Les Impies alleguent encore les inconvéniens prétendus, & les déſordres

apparens qu'on croit remarquer dans les créatures. On leur a fait cent fois des réponſes triomphantes. On a dit, par exemple, que l'ordre qui brille dans tout cet Univers, & dans les plus petites parties, ne pouvant avoir été produit que par une cauſe intelligente, la preuve de l'exiſtence de Dieu ne perd rien de ſa force, quoiqu'on ne puiſſe pas rendre compte de tous les phénomenes, ni réſoudre toutes les queſtions ſur l'état & les divers rapports des êtres créés; que ces queſtions ou ces difficultés ne ſont ſouvent que des argumens négatifs, qui ne doivent jamais balancer une démonſtration poſitive, telle que celle-ci : *Il y a de l'ordre dans tel ouvrage ;* donc *cet ouvrage a été ordonné par une Intelligence* : car enfin la plupart de ces prétendus déſordres qu'on croit remarquer dans le monde, ſont de véritables perfections eu égard à d'autres uſages, ou d'autres beſoins que nous ignorons, ou que nous ne conſultons pas ; d'ailleurs, quelques-uns de ces maux ſont entrés ſur la Terre par la déſobéiſſance du premier Homme; ainſi qu'on peut l'aſſurer de la dent venimeuſe du ſerpent & de la férocité de pluſieurs animaux.



LIVRES PERNICIEUX.

SUR LE DICTIONNAIRE DE BAYLE.

Analyse raisonnée de Bayle. Londres, 1755.

Ce Dictionnaire est moins un Livre historique, qu'un inventaire public de mille faits, & de mille recits scandaleux, dont la plupart sont plutôt des contes imaginés que des relations fideles. Avant Bayle, ensévelies dans des Mémoires surannés, dans des Libelles de parti, ou dans des Ecrits licentieux, ces anecdotes étoient ignorées & presqu'oubliées. Est-ce donc pour l'instruction & l'édification de son siecle & de la postérité, qu'il les a retirées de ces ténèbres, qu'il les a rassemblées dans son ouvrage, & remises en lumiere ?

Les Œuvres de Bayle sont le plus

énorme abus des plus grands talens : malgré les ordures & les impiétés dont sa plume se souilloit, sa vanité trouvoit encore son compte. Mais son Abbréviateur, en publiant ce Recueil monstrueux de turpitudes & d'erreurs sans montrer aucun talent, ne montre qu'une passion, qu'un zele furieux pour la propagation du libertinage & de l'incrédulité.

Un des principaux artifices de Bayle, c'est d'attaquer les vérités les plus capitales en tout genre, par les erreurs que l'ignorance y a mêlées. En montrant qu'on les a mal soutenues, il croit les avoir renversées. Les chûtes des Sçavans font à ses yeux chanceler toutes les Sciences : les méprises des uns sont des raisons, d'où il conclut l'incertitude des autres. Sur ce vain sophisme, il appuie les fondemens pour établir l'édifice de son Pyrrhonisme. Souvent même emporté par son zele sceptique, il commet les plus grandes infidélités contre les plus graves Ecrivains : il accuse les uns d'avoir ignoré les principes les plus essentiels ; & les autres de les avoir altérés. *Les anciens Payens*, dit-il, *n'ont connu de Dieu que le nom, l'idée qu'ils atta-*

choient à ce mot Dieu ne ressembloit nullement à la nature divine. Ce Critique fameux ignoroit-il donc les idées magnifiques que Platon, Cicéron, & tant d'autres anciens Philosophes avoient de la Divinité, ou ces idées n'étoient-elles que des mots?

L'idée de Dieu est la plus belle & la plus précieuse de toutes les connoissances dont notre Ame est ornée : idée si ancienne qu'on n'en sçauroit assigner l'origine; idée si universelle, qu'aucun Peuple ne la méconnoît; idée si puissante, qu'elle sert de frein aux hommes dont la vertu est tentée; idée si impérieuse, qu'elle suscite de véritables remords dans la conscience du coupable qui succombe; idée si active, que l'impression ou le sentiment qu'elle inspire, est général, uniforme, perpétuel; idée par conséquent dont l'empire est trop étendu, trop absolu, trop contraire aux passions, pour qu'on puisse la reléguer dans la classe des préjugés d'éducation nationale, ou des ressorts d'invention humaine. Cette idée reçue dans tous les âges, n'a jamais été contredite que dans le nôtre, où l'on lui oppose quelques relations de voyages; relations incertaines, fautives, &

souvent mensongeres, même sur des objets qui étoient bien plus à la portée de ces Voyageurs, que la Religion d'un Pays sauvage, où ils n'ont fait que passer rapidement, ou séjourner peu de temps sur les côtes, sans entrer dans l'intérieur des terres.

Au surplus, quand il se trouveroit quelques hommes agrestes, dont la raison fût aussi nulle que celle des enfans, leur ignorance ne sçauroit préjudicier à l'idée commune d'un Etre suprême dont la sagesse & l'intelligence préside au cours de la Nature & à l'ordre de l'Univers. Pour en tirer tout l'avantage qu'elle prête à la Religion, il suffit que la raison humaine ne puisse jamais éclorre sans se trouver naturellement ouverte à cette idée, & qu'elle ne puisse la rejetter sans avoir à étouffer le cri de la conscience qui réclame en sa faveur.

Autre injustice & malignité de Bayle: c'est de chercher dans les Ouvrages des plus sçavans Docteurs de l'Eglise des taches honteuses, au lieu des légers défauts qu'une juste critique leur reproche: pour trouver ces taches dans leurs Ecrits, il en défigure la lettre, il en déguise le sens, il leur prête

des opinions fausses, des raisonnemens foibles & des décisions relâchées. On a vengé les Peres de toutes ces fraudes ou censures iniques. On a relevé les fautes de Bayle dans l'exposition des systêmes de Philosophie ou de Religion : on a fait voir que son Dictionnaire étoit un répertoire de fautes en toute matiere & en tout genre : il faut bien que nos Déistes en conviennent ; & ce qui les mortifie presque autant, il faut qu'ils reconnoissent que ce sont des hommes persuadés de la vérité de l'Evangile qui ont relevé le plus grand nombre de ces fautes. Voilà déja une chose qui prouve que tout le sçavoir n'est pas dans la tête des Incrédules ; que la révélation a des partisans qui ont le sens commun, & que l'Oracle de Rotterdam n'est pas tel, qu'il ne puisse sortir du Christianisme des voix capables de le réduire au silence.

Selon lui, les vrais principes de nos mœurs ne sont point dans les jugemens spéculatifs que nous formons sur la nature des choses : *Il n'est rien de plus ordinaire*, par exemple, *que des Chrétiens orthodoxes qui vivent mal, & des libertins d'esprit qui vivent bien..... Tout le monde en est logé-là ; on ne vit pas*

selon ses principes. Mais on doit observer que cette derniere proposition, prise dans sa généralité, est bien fausse : il y a des Chrétiens orthodoxes qui vivent selon les principes de leur foi, & il y a des libertins d'esprit qui sont aussi libertins de conduite. Et ce qu'il faut dire une bonne fois à Bayle & à ses Partisans, c'est que les *Chrétiens orthodoxes* qui vivent mal, ont du-moins en eux un principe de remords, une source de résipiscence, une voix qui peut les rappeller, un frein capable de les arrêter ; au lieu que les libertins d'esprit ne peuvent être portés à bien vivre, que par une espece de hazard, ou par le caprice, deux regles très-sujettes à manquer leur effet ; & s'il arrive que ces libertins d'esprit viennent à cesser de bien vivre, qu'est-ce qui les rappellera aux bonnes mœurs ? Qu'est-ce qui les arrêtera dans la route du libertinage de conduite ? On a cent fois pressé cet argument contre Bayle, & on s'en est servi pour montrer qu'une Religion, même fausse, étoit préférable à l'Athéisme, parce que l'Athéisme rompt tous les liens de la crainte & de l'espérance, & qu'un Athée vivant selon ses principes & assuré de l'im-

punité, doit être un monſtre, ou s'il ne vit pas ſelon ſes principes, il doit être un imbécille ou un homme ſans conſéquence.

A l'occaſion du Matérialiſme de quelques anciens Grecs, Bayle cherche à obſcurcir l'évidence même. Peut-on, dit-il, ſe fier à la clarté des idées? Cette queſtion eſt, pour ainſi dire, une pierre d'attente qu'il poſe pour conſtruire l'édifice du pyrrhoniſme. Il dégrade la raiſon ſous prétexte de l'humilier, afin que cette lumiere étant ôtée à l'homme, il ne puiſſe plus ni ſe décider ſur les choſes purement naturelles, ni diſtinguer ou apprécier les motifs de crédibilité qui les conduiroient aux vérités éternelles. C'eſt l'artifice qui regne dans tout ſon Dictionnaire, ce qui a fait dire judicieuſement que Bayle ſe moque également de la raiſon & de la Religion.

Le Pyrrhoniſme conſiſte à n'admettre aucune vérité comme certaine, à combattre tous les premiers principes des Sciences, à répandre des nuages ſur la Phyſique, ſur la Morale, ſur les dogmes, &c. Les effets naturels de cet horrible ſyſtême, ſont l'indifférence pour toute eſpece de bien, le

ton de raillerie à l'égard des objets qui méritent le plus de respect, l'esprit de contradiction en matiere de devoirs & d'obligation, &c. Si Bayle avoït été Philosophe & Chrétien, il auroit dû s'élever contre une doctrine aussi fausse que pernicieuse, mais il a pris une route toute contraire. Cet Auteur est plus Pyrrhonien que Pyrrhon & tous les chefs de la Secte. Le Recueil de ses Œuvres porte par-tout l'empreinte de cette façon de penser. Bayle ne s'avise pas de préconiser ouvertement le Pyrrhonisme : ce langage seroit trop révoltant. Il se contente d'en insinuer par-tout les principes, d'en développer les rapports & les conséquences, de faire valoir les argumens que les Pyrrhoniens emploient, & de n'y opposer que des raisons très-foibles, très-insuffisantes, & quelquefois très-ridicules. Mais d'habiles gens *, dont on peut consulter les Ouvrages, l'ont réfuté pleinement dans cette partie.

Venons aux écarts de Bayle: en raisonnant sur le Manichéisme, ce Critique n'a pas mieux rendu le systême

* M. de Crouzas.

de Manès que l'histoire de sa vie, & M. de Chauffepié a très-bien distingué, dans le troisieme volume de son Dictionnaire, le Manichéisme de cet Hérésiarque, du Manichéisme *forgé par le Critique de Rotterdam*. Mais laissons-là ce premier écart de Bayle. Dans ce systême, son objet principal étoit de faire servir la doctrine des deux principes de Manès, sçavoir, le bon & le mauvais, à combattre les attributs de Dieu, la Providence, la liberté de l'homme, toute l'économie du Christianisme. Rien de plus détestable que ce dessein, & rien de plus impie que l'exécution.

D'abord ce dangereux Ecrivain s'attache à prendre, pour ainsi dire, toute la somme du mal moral qui existe dans le monde. Il n'attribue pas ce mal & tous les désordres qui en résultent au mauvais principe co-éternel à Dieu : cette hypothese est trop absurde en elle-même, il se contente de l'approprier à ses idées. Ainsi le démon est substitué au principe Manichéen, & quoiqu'il ne soit pas représenté comme aussi puissant que Dieu, il paroît néanmoins en bataille contre Jesus-Christ, & l'issue du combat est toute à son avantage.



avantage. Le tableau de ces *victoires* du Démon, mis en opposition avec Jesus-Christ, est la chose du monde la plus révoltante ; & Bayle conclut en ces termes impies : « Il est donc in» contestable que la victoire demeure » au Démon. Il gagne tous les Dam» nés, & il ne perd que le petit nom» bre des Ames prédestinées au Para» dis. Il est donc *victor prælio & victor* » *bello* ». Mais que signifient ces expressions insultantes? Bayle entend deux choses : la premiere, que le Démon est vainqueur dans le combat, parce qu'il fait commettre plus de mauvaises actions, que Jesus-Christ n'en fait commettre de bonnes : la seconde, qu'il est vainqueur à la fin de la guerre, parce qu'il y a plus de Damnés que de Prédestinés : sur quoi il faut faire les observations suivantes pour réfuter cet odieux raisonnement. 1°. Comme l'idée de *Vainqueur* emporte celle d'un ennemi indépendant de son adversaire, il faudroit, pour donner cette dénomination au Démon, qu'il usât de ses artifices indépendamment de la permission de Jesus-Christ, ce qui est faux dans tous les sens qu'on peut imaginer. 2°. Pour qu'on pût comparer

les mauvaises actions que fait commettre le Démon, aux bonnes dont la grace de Jesus-Christ est le principe, il faudroit que le Démon agît comme Jesus-Christ sur les puissances de notre Ame; ce qui est encore très-faux, & si faux même qu'à proprement parler, ce n'est point le Démon qui nous fait pécher, mais notre seul libre arbitre qui est coupable de l'offense que nous commettons. 3°. Pour que le Démon méritât le titre de *Vainqueur* à la fin de la guerre, il seroit nécessaire que les sujets qu'il entraîne dans l'abyme fussent tous soustraits à l'empire de Jesus-Christ : autre fausseté manifeste : car l'empire de Jesus-Christ s'étend aussi bien sur les Réprouvés que sur les Saints : sa gloire éclate par la punition des coupables, comme par la récompense des gens de bien. C'est un grand Roi qui distribue par lui-même les couronnes à ceux qui l'ont bien servi, & qui se venge des rebelles par le ministere des Démons. Dit-on, dans le gouvernement des Etats politiques, que les Bourreaux qui exécutent les Arrêts de la Justice du Prince contre les scélérats, font la guerre à ce Prince & sont ses vain-

queurs, parce qu'ils lui ôtent le moyen de répandre désormais ses graces sur ces criminels? 4°. De ce que le nombre des Réprouvés est plus grand que celui des Prédestinés, on ne peut rien non plus en conclure à l'avantage du Démon. C'est encore le cas de la comparaison dont on vient de se servir. Les Exécuteurs de la Justice humaine seroient-ils vainqueurs du Prince, s'il arrivoit que le nombre des criminels à punir surpassât celui des Sujets dignes de récompense.

Cependant voici le fort des objections de Bayle. Le mal moral existe; il couvre même la face de la terre; il perd la plupart des hommes: or comment un Dieu infiniment puissant & infiniment bon, a-t-il permis l'existence d'un mal qu'il lui étoit si facile & si glorieux d'empêcher? Ceci, répond le Critique, est un mystere dont on ne trouve la preuve que dans l'Ecriture: mais c'est ici une fausse déférence qu'il a pour l'Ecriture. La pratique de Bayle fut toujours d'élever son édifice d'impiété à l'ombre d'un prétendu langage orthodoxe: il exaltoit l'Ecriture pour la détruire ensuite par la raison: il disoit que toute notre ressource étoit

dans la parole de Dieu, & tous ses principes tendoient à la méconnoître.

On a résolu cette question de la permission du mal moral par des volumes entiers. Cependant nous croyons devoir ajouter pour réponse à cette objection les observations suivantes.

1°. Si on exige que nous rendions compte des raisons qui ont déterminé Dieu à permettre le mal moral, nous répondrons que la demande est déraisonnable & qu'il est impossible d'y satisfaire. Des esprits bornés comme les nôtres, ne peuvent point pénétrer l'être de Dieu, les conseils de Dieu, les rapports qui peuvent se trouver entre les décrets de Dieu. Mais ce qui ne nous est point inconnu, c'est qu'avant tout, Dieu cherche sa gloire dans l'ordre de providence qu'il garde envers ses créatures, qu'il sçait tirer sa gloire du bien & du mal; qu'il manifeste sa gloire par la récompense des bons & par la punition des méchans; qu'il a eu droit de chercher sa gloire au risque de notre perte, &c.

Si l'on veut sçavoir comment la bonté infinie de ce souverain Etre est justifiée parmi tant de crimes qui inondent la terre, nous dirons que c'est par

le présent qu'il a fait aux hommes de la liberté & des secours de sa grace.

Si l'on demande pourquoi Dieu a fait présent aux hommes d'une puissance dont il prévoyoit les abus, & comment sa bonté infinie n'a pas empêché ces abus par le secours efficace de sa grace, nous remarquerons trois choses.

1°. La prescience de Dieu n'influant point comme cause dans les événemens libres, Dieu n'a pas été obligé de changer l'ordre de ses desseins, parce qu'il prévoyoit les abus de la liberté. Tout ce que Dieu se devoit à lui-même, c'étoit de donner aux hommes des moyens pour éviter le mal, & s'ils ne l'évitoient pas, de tirer le bien de ce mal même.

2°. Quand on prétend obliger Dieu en vertu de ses perfections, à empêcher dans tous les cas le mauvais usage de la liberté; c'est-à-dire, de la puissance de faire le bien & le mal, on affirme équivalemment, que Dieu n'a pu donner à l'homme cette puissance. Car, que seroit-ce qu'une puissance dont la détermination actuelle au mal, ne pourroit être supposée, sans contredire formellement les attributs de

Dieu ? Cependant il nous est très-connu que la liberté est une perfection réelle, une perfection qui éleve l'homme au-dessus de tous les autres êtres dont cet Univers est peuplé.

3°. En exigeant que Dieu prévienne à chaque moment & dans tous les hommes les abus de la liberté, on fait un systême où Dieu est privé de la gloire d'avoir été servi fidélement & généralement malgré les tentations, & parmi les dangers qui accompagnent toujours l'usage de la liberté : on prive aussi les Elus de la gloire qu'ils méritent pour avoir préféré Dieu à tout; préférence qui doit se manifester par la comparaison de ceux dont la volonté se sera déterminée au parti contraire; c'est-à-dire, au mépris de Dieu, au péché. Ajoutons que dans l'hypothese des attentions continuelles de Dieu pour empêcher tout mauvais usage de la liberté, les préceptes & les conseils, les exhortations & les menaces seroient inutiles ; que toute l'économie de la Religion seroit une superfluité ; les hommes ne pouvant être supposés s'écarter des volontés de Dieu.

Si, à l'exemple de Bayle, on com-

bat la permiſſion du mal moral par des comparaiſons tirées de la conduite des hommes ; ſi l'on dit qu'un pere ne doit pas mettre entre les mains de ſon fils une épée qui le bleſſera ; qu'une mere ne doit pas expoſer ſes filles à des compagnies dangereuſes, il eſt facile de faire ſentir le vice de ces ſimilitudes.

D'abord, les hommes ſont comptables de leurs actions : un pere répond naturellement de la conſervation de ſon fils, une mere de la vertu de ſes filles. Dieu au contraire eſt le Maître abſolu de tout : il ne dépend de perſonne : en permettant un mal que l'homme peut éviter, il ne bleſſe ni le droit de ſes attributs, ni les loix de l'humanité.

Outre cette raiſon, nous dirons encore que la plupart des hommes ne peuvent ſe conduire que par des voies particulieres : leur ſyſtême eſt borné à eux-mêmes, ou à un petit nombre de rapports. Si un pere perd ſon fils par l'imprudence qu'il aura eu de lui confier une arme meurtriere, qu'eſt-ce qui lui tiendra lieu de cette perte ? Comment ſe conſolera une mere du deshonneur de ſes filles, lorſqu'elle-

même pourra se reprocher d'en avoir été cause par son indiscrete facilité? Mais Dieu a formé un plan général. Tout y entre, tout y tient un rang. Le bien y brille d'une vive lumiere, & y reçoit les récompenses qui lui ont été promises : le mal y est jugé & condamné, mais de façon qu'il en résulte toujours des avantages, soit pour le plan même formé par le Créateur, soit pour les suites qui en font l'ornement, soit pour la gloire de Dieu qui en est le terme. Enfin ce que la prudence, l'intérêt & la passion suggerent à des hommes chargés d'une grande administration, telle qu'est, par exemple, celle d'un Royaume, Dieu l'exécute par des voies & pour des fins toujours grandes & toujours sages.

Après tout, les maximes & les sophismes de l'impiété attachent & affectent certains Lecteurs. Les principes & les preuves de la Religion les dégoûtent & les rebutent. De ce côté-là, Bayle aura un avantage que les raisons les plus solides ne pourront contrebalancer. L'irreligion est un texte dont l'instinct le plus grossier saisit la lettre & l'esprit, avec autant de fa-

cilité que d'avidité. Les doutes qu'un Bayle hazarde touchent plus cet inſtinct que les démonſtrations qu'on leur oppoſe. La vérité de la Religion & la force de ſes preuves ne ſe font bien comprendre que dans le ſilence des paſſions, & à l'écart de leurs préjugés. La pure raiſon, la droite conſcience ſont les arbitres qu'on doit conſulter. L'inſtinct animal fait le plus grand attrait de l'incrédulité comme du libertinage : il ne ſçauroit goûter les vérités qui ſe ſoumettent à l'eſprit. La clarté propre de ces vérités eſt trop pure pour être ſenſible à des regards troublés par la vapeur des ſens, ou par les ſaillies de l'imagination. Mais plus on ſe recueille profondément pour méditer ſérieuſement ces vérités & leurs principes, plus on en trouve le fond ſolide & ſatisfaiſant : par cette voie de ſimple appréhenſion, on peut rompre tous ces preſtiges dont Bayle a formé un tiſſu d'illuſions ſéduiſantes. Les principes de Religion, les regles de la morale, ſont le ſeul Phare qui montre à l'eſprit humain un port où il puiſſe goûter une douce ſécurité.

SUR LES LETTRES JUIVES.

La Haye 1736.

QUAND un Ecrivain de ſens-froid ſe mêle d'être impie ou libertin dans ſes Ecrits, il compte ſur la corruption du cœur humain, & par-là il fait peu d'honneur à l'humanité en général, & particuliérement aux Lecteurs ouvertement dépravés auxquels il ſe propoſe de plaire : mais il ſe trompe s'il croit ſe faire honneur à lui-même. L'affiche ſeule d'impiété & de libertinage d'eſprit ne ſuffit pas pour perſuader ou pour amuſer. Il faut une ſorte d'aſſaiſonnement aſſez rare. Le cœur, tout corrompu qu'il eſt, a une droiture naturelle qui le ramene au vrai : il veut être ſéduit du-moins par une apparence de vérité. Il veut des attraits dans la vérité même, & à plus forte raiſon dans l'erreur. Il ne prend point pour œuvre *philoſophique* un tiſſu de raiſonnemens pareils à celui-ci : *La parole de Dieu & les myſteres de*

*la foi, tout doit être à la mode. Saint Pierre & S. Paul ont été remplacés par Sainte Génevieve. S**. a pris le dessus, jusqu'à ce qu'un autre remplisse sa place :* donc *la Religion* est *sujette au changement* & fausse. Un livre n'est point regardé comme *historique* ni *critique*, pour neuf ou dix historiettes qui ne font point rire, ou pour cinq ou six réflexions cent fois ressassées. En un mot, l'on ne prend point le change sur un titre spécieux. Aussi les Auteurs assez malheureux pour se faire un mérite de débiter des pensées libres, tâchent-ils du-moins de les rendre nouvelles, & de préparer leur poison avec tout l'art dont ils sont capables. Force & précision dans les raisonnemens ; grandeur ou délicatesse dans les sentimens, finesse ou grace dans le tour, élégance ou énergie dans l'élocution, rien n'est omis par ceux qui sçavent ne rien omettre pour plaire à-coup-sûr, c'est-à-dire par les vrais talens que l'erreur a séduits. Heureusement il en est peu de tels ; & par conséquent, il y a peu de livres corrupteurs qui soient de longue durée : les autres, faute d'un certain sel, retombent dans les ténèbres d'où ils sont

ſortis. L'ennui vient au ſecours de la raiſon des Lecteurs, & la curioſité s'éteint bientôt par le dégoût. C'eſt apparemment ſur ce principe, que dans certains Pays Chrétiens, où l'on donne carriere à l'eſprit ſans en craindre les abus, l'on tolere la licence des preſſes pour certains livres proſcrits ailleurs, tels que les Lettres Juives.

L'Auteur de cet Ouvrage paroît avoir été ébloui par le ſuccès de quelques Lettres ingénieuſes, à qui un air de nouveauté a donné plus de cours que leurs Auteurs mêmes n'auroient oſé eſpérer. Il a cru qu'il n'y avoit qu'à vouloir les imiter pour réuſſir comme eux: d'un autre côté, il a été effrayé par le nombre de quelques Copiſtes qui s'étoient transformés en Arabes, en Turcs, en Malabares, &c., pour paroître maſqués à leur avantage dans le bal de la Littérature libertine. Mais il s'eſt conſolé en imaginant de ſe déguiſer en Juif. Ce déguiſement lui a ſemblé merveilleux & nouveau, pour rajeunir à ſa mode des ſatyres vieillies à force d'être redites, ſur la Religion, ſur la Littérature, ſur les Coutumes, ſur tout ce que permet la licence des Lettres ſans nom. Il pré-

tend amuser en jettant à la volée quelques traits sur des matieres de Théologie qu'il n'entend pas, sans considérer que les efforts qu'il fait pour cacher son ignorance la décelent à chaque instant. Le moyen de plaisanter en homme intelligent, c'est de connoître au moins les sujets dont on veut railler. Autrement, l'on s'expose, comme l'Auteur, à un ridicule rétroactif, en prenant un objet pour un autre. C'est le ridicule du Chasseur campagnard qui prend un jeune cerf pour le cerf de meute, &c.

OBSERVATION

SUR LES LIVRES IMPIES EN GÉNÉRAL.

UNE observation à faire à la gloire de la Providence, c'est que dans un siecle si fécond en livres pestilens, les antidotes, c'est-à-dire, les livres de Religion, se sont multipliés en raison égale ou même supérieure. Car si notre siecle est fécond en Auteurs dangereux, il produit aussi des Défenseurs

zélés de la Religion & de la Vérité. Si l'on voit se répandre des Ouvrages qui sappent les fondemens du Christianisme, on a la consolation d'en voir aussi qui ne respirent que la piété, & qui défendent avec force notre Religion sainte contre ces esprits téméraires, qui attaquent des vérités qu'ils ne connoissent pas, ou qu'ils ont intérêt de ne pas connoître. C'est ainsi que dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, la Providence ménage des contrepoisons dans les lieux où elle laisse croître des poisons pernicieux.

Il est vrai qu'ordinairement le contrepoison ne répare pas tous les ravages qu'a causé le poison. Un remede, quelqu'efficace qu'il soit, ne guérit pas ceux, ou qui ne veulent pas s'en servir, ou en qui il se trouve des dispositions rebelles à sa vertu : c'est ce qui arrive à la plupart des Incrédules : ou ils ne lisent pas les Ouvrages qui attaquent des opinions chéries, ou ils les lisent avec un esprit prévenu, & avec un cœur trop intéressé à ne pas croire.

Sans cet intérêt, l'incrédulité seroit un problême plus difficile à résou-

dre que les problêmes les plus difficiles de la Géométrie. Car, raiſonnez avec les Incrédules, vous voyez que la plupart ignorent même les principales difficultés qu'on peut faire contre la Religion. L'incompréhenſibilité de nos Myſteres, des railleries impies, & des plaiſanteries indécentes, voilà toutes leurs armes; & qu'y a-t-il de plus foible? Car, 1°. plaiſanter n'eſt pas prouver, n'eſt pas même montrer de l'eſprit. Les Incrédules en penſeront ce qu'il leur plaira; mais un homme ſenſé ne trouvera jamais qu'il y ait de l'eſprit à railler dans le ſujet du monde le plus grave & le plus intéreſſant, & rien ne lui paroît plus indécent & plus profane.

2°. Il faut avoir bien peu réfléchi pour être arrêté par l'incompréhenſibilité de nos Myſteres. Ces eſprits ſuperbes qui veulent tout voir, ne voient-ils pas qu'il eſt eſſentiel à nos Myſteres d'être incompréhenſibles; & qu'il n'eſt pas raiſonnable de prétendre voir, où il ne s'agit que de croire? S'ils ſont Philoſophes, comme quelques-uns ſe piquent de l'être, ne ſçavent-ils pas qu'ils ſont obligés d'admettre dans le ſilence bien des vérités impénétrables

à toutes leurs recherches, & contre lesquelles on fait des difficultés qu'on ne résoudra jamais? Où seroit l'équité de vouloir pénétrer des vérités surnaturelles, pendant que tant de vérités naturelles ne sont pour nous que ténèbres, mysteres, contradictions apparentes.

Car les contradictions que nos prétendus Esprits-forts veulent trouver dans les dogmes de la foi, ne sont pas plus réelles que celles qu'on rencontre quelquefois dans la recherche des vérités naturelles. L'ignorance, la frivolité, une fausse Métaphysique, trouvent souvent de la contradiction où il est démontré qu'il ne peut y en avoir. Il seroit trop long d'entrer dans ces discussions. On peut leur présenter une autorité qu'ils ne peuvent récuser. C'est celle de Bayle, cet esprit audacieux, si attaché à l'obscurité ridicule du Pyrrhonisme, est convenu dans une réponse à M. le Clerc, qu'il n'avoit jamais prétendu qu'il y eût des démonstrations contre les vérités de la foi. Toutes les raisons qu'il oppose contre ces vérités sont donc nulles de fait & de droit; car on convient que ces vérités sont contre les apparences,

& qu'elles paroiſſent quelquefois révolter les foibles lumieres de notre raiſon : mais cela étoit néceſſaire afin que notre foi fût méritoire, & la foi une vertu.

MÊME SUJET.

Extrait des Lettres Critiques, ou Réfutation des Ecrits modernes contre la Religion, Tome V. Paris 1757.

Pour affoiblir l'autorité dont la Religion jouit dans le monde, nos Incrédules n'attribuent ſa force qu'à l'ancienneté & à la durée de ſon empire : le trône de la foi, diſent-ils, ne porte que ſur des *préjugés :* les ſiecles en ont conſacré le regne : *leur ſucceſſion a érigé ces préjugés en preuves.* C'eſt-là une ſuppoſition dont l'Auteur des Lettres Critiques démontre l'illuſion par l'Hiſtoire même de la Philoſophie prophane : les ſyſtêmes qu'elle a enfantés, & qu'on ne fait aujourd'hui que renouveller, ſont plus anciens que le Chriſtianiſme que nous

professions : ils sont si surannés qu'on n'ose plus les reproduire sous leur ancienne forme ; on les déguise ; on y seme des fleurs au milieu des épines. On ne fait aujourd'hui que les rajeunir, les décorer d'un nouveau vernis. Ces génies fiers & présomptueux qui attaquent nos dogmes ne sont que des imposteurs qui cherchent à nous surprendre. S'encenser éternellement les uns les autres, décrier injustement des Adversaires qu'ils ne peuvent solidement réfuter, exalter la Philosophie qu'ils professent, mépriser la foi qu'ils ignorent; voilà les ressources où tous leurs talens sont réduits. La défense de leur cause n'est que dans la malignité de leur esprit, & dans les prétentions de leur vanité : ils ne sont que des restaurateurs de *masures ruinées*, tandis qu'ils se donnent pour de merveilleux Architectes. Mais malgré ces ornemens & ces secours de l'art & du génie, la fortune de tous ces systêmes est de courte durée : en leur ôtant ce masque de nouveauté qui couvroit leurs rides, on leur ôte le lustre qui faisoit leur prix & leur mérite. Pourquoi donc la Religion n'a-t-elle jamais éprouvé le sort de ces systêmes?

C'eſt que la vérité, & non l'antiquité, ſoutient ſon crédit : c'eſt qu'en remontant à ſon aurore, on trouve un éclat encore plus brillant qu'à ſon midi : c'eſt qu'il n'y a jamais eu pour elle de révolution qui annonçât un déclin ; c'eſt que la ſource de ſa force & de ſa lumiere eſt toujours également inépuiſable & inaltérable, n'étant qu'une émanation miſéricordieuſe de la Sageſſe & de la Providence divine.

Il y a eu d'autres Incrédules qui ont prétendu au contraire, que la Religion en s'éloignant de ſa naiſſance perd de ſa force : ils ont prédit ſa ruine totale, en ſuppoſant que le temps mine ſes remparts : que les breches qu'y fait chaque ſiecle, croiſſent dans une proportion qu'ils croient avoir ſaiſie aſſez sûrement pour fixer par le calcul l'époque de ſa chûte abſolue. Ainſi, en s'uniſſant contre la Religion, les Impies ſe diviſent dans l'attaque : l'oppoſition de leurs aſſauts en arrête le progrès : tandis que la contrariété de leurs mouvemens rompt leur marche, la Religion ſainte reſte inébranlable.

Il eſt certain que le calcul de ces derniers Impies roule ſur une pure équi-

voque : ils y confondent la ſenſibilité de l'impreſſion que fit la foi naiſſante au milieu des prodiges, avec la force de la vérité dont ces miracles n'étoient que le ſceau divin : le temps a affoibli la ſenſibilité de l'impreſſion : le ſouvenir des prodiges ne frappe pas autant que leur préſence ; mais quant à la force de la vérité, le temps l'affermit plutôt qu'il ne la diminue, comme l'obſerve notre Critique : en examinant la choſe avec une intention droite & déſintéreſſée, on ne ſera pas tenté d'en diſconvenir.

La raiſon n'eſt faite que pour ſe ſoumettre au joug de la révélation divine, quand elle en a reconnu l'authenticité : l'étendue de ſes droits ſe borne à la vérification de l'autorité que porte la révélation : ſa divinité conſtatée, l'incompréhenſibilité des myſteres ne ſçauroit juſtifier la réſiſtance de l'incrédulité : alors le devoir de la raiſon eſt de les croire, ſans en concevoir la profondeur. L'homme doit autant de foi à la parole de Dieu, qu'au rapport de ſes ſens : ſon eſprit n'a pas plus de droit de percer les myſteres que ſon corps de fendre les airs. Voilà la ligne où l'Auteur des Lettres fixe équi-

tablement à la raiſon humaine les bornes de ſa deſtination. En voulant les franchir, Bayle ne fait que s'égarer avec tous ceux qui le prennent pour leur guide & leur oracle. Le projet de cet eſprit dangereux étoit de mettre les dogmes de la Religion, au niveau des ſyſtêmes de la Philoſophie, & par l'oppoſition des uns aux autres, de les réduire à un égal degré d'incertitude. La folie de ce projet deviendroit palpable, ſi l'on calculoit le nombre d'erreurs inſenſées dont le Chriſtianiſme délivre les fideles, & le nombre des vérités utiles dont elle leur aſſure la poſſeſſion. Que nos Incrédules réuſſiſſent à proſcrire la Foi Chrétienne de notre hémiſphere, bientôt nous retomberons dans un cahos d'opinions monſtrueuſes, dont la confuſion & la licence, redoutables à l'autorité de tous les Gouvernemens, nous réduiront à envier aux plus ſtupides Indiens la créance aveugle qu'ils ont aux ſonges de leurs Brachmanes, & aux rêveries de leurs Talapoins : alors nous ſerons d'autant plus à plaindre, que l'art de raiſonner dont nous nous glorifions, deviendra la ſource & l'apologie des excès les plus énormes :

cette ſeule réflexion bien pénétrée, devroit faire conſpirer toutes les Puiſſances contre le progrès de l'incrédulité.

SUR LES LETTRES PERSANNES,

ET AUTRES LIVRES DE CE GENRE.

Lettres Critiques, ou Réfutation des Ecrits modernes contre la Religion. Paris 1756.

IL y a plus d'artifice que d'eſprit dans la maniere dont l'Auteur des *Lettres Perſannes* attaque notre Religion. Usbeck, François, ne ſeroit qu'un Impie, qu'un Incrédule de l'ordre le plus commun : ſes réflexions contre la foi de ſes Peres ſeroient les blaſphêmes d'un Chrétien, qui, ſans avoir étudié la Religion contenue dans l'Evangile, tâche par des motifs dont la paſſion eſt le principe, de s'en diſſimuler la ſainteté, la majeſté, la néceſſité. Mais Usbeck, Perſan, eſt un Etranger parmi nous, un Voyageur

Musulman : ses observations, comme ses regards, ne se promenent que sur la surface de notre culte ; il n'en saisit que l'écorce ; il y cherche des rapports au culte qu'il professe ; il en imagine qui mettent notre Religion au niveau & quelquefois au-dessous de la superstition. Dans les caracteres de divinité que porte le Christianisme, il reconnoît ceux dont se glorifie le Mahométisme : il déchire nos titres en les révérant. Dans l'examen de notre Doctrine & de notre Morale, il confond les Dogmes Chrétiens avec les Systêmes Scholastiques, les définitions reçues avec les opinions tolérées, les devoirs essentiels avec les pratiques arbitraires. Dans nos Pontifes, il n'apperçoit que du faste & des prétentions ; dans nos Ecclésiastiques, il ne rencontre que des Ignorans qu'il embarrasse, quand ils devroient l'instruire. Toutes ces observations critiques & satyriques s'énoncent dans le style des Orientaux : ce ne sont qu'emblêmes, qu'allégories, qu'allusions. D'un air simple, d'un ton ingénu, Usbeck écrit des impiétés, sans paroître y entendre malice : son cœur ne paroît pas complice des horreurs qui coulent de sa

plume : le ſtyle Oriental eſt comme une gaſe qui couvre l'indécence des traits les plus hardis.

L'Auteur des Lettres Critiques arrache cette gaſe, il en briſe tous les fils : Usbeck n'en eſt pas plutôt dépouillé qu'il rentre dans la claſſe des Incrédules vulgaires : dès qu'elles ne ſont plus habillées à la Perſanne, ſes réflexions ne ſont guere que des impiétés triviales; elles méritent à peine les frais de la réfutation qu'on en fait dans ces Lettres. Il attaque l'intolérance; il oſe avancer que le grand nombre des Religions oppoſées contribue au bien de l'Etat. Sur la préſcience de Dieu, ſur l'éternité du monde, ſur le ſuicide, les Lettres Perſannes avancent de faux principes & d'ingénieux ſophiſmes : pour peu qu'on veuille les approfondir on en ſentira l'illuſion : ces rêves d'un bel-eſprit s'évanouiſſent aux moindres efforts que la raiſon fait pour les reconnoître & pour les examiner.

Dans les *Lettres Turques*, on pouſſe encore plus loin la licence : on y enſeigne ouvertement le Matérialiſme & l'Athéiſme : on y fronde l'eſpoir d'une autre vie : on y fait d'un Serrail

le Temple de la pudeur & le Sanctuaire de l'Amour divin le plus désintéressé. Mais la Musulmane des Lettres Turques n'étale ces beaux sentimens que pour témoigner envers le Christianisme une horreur fondée sur l'obligation prétendue qu'il impose à cette femme, de croire tous ses Ayeux damnés. C'est une objection usée.

En suivant la trace de tous ces Philosophes Incrédules ou Athées, l'Auteur des Lettres Critiques découvre à chaque pas les contradictions qu'ils sement de tous côtés. Si l'homme n'étoit que matiere, s'il n'avoit pas une intelligence que Dieu éclaire, les idées & les sentimens de vertu que préconisent ces Philosphes, n'auroient jamais pu rayonner sur la machine humaine, ni en affecter les ressorts : les principes qui constituent la vertu, les motifs qui la recommandent seroient aussi étrangers aux hommes qu'aux plantes. Mais la Providence qui gouverne le monde n'a pas moins pourvu au bien moral, qu'au bien physique : les erreurs les plus monstrueuses ne sçauroient prévaloir sur les vérités les plus obscurcies.

L'Auteur des *Lettres Juives*, intro-

duit ſur la ſcene un Juif qui regarde Luther & Calvin comme d'illuſtres vengeurs du *bon ſens opprimé*, comme les reſtaurateurs des Sciences, comme les réformateurs qui ont commencé un ouvrage que l'*amour* & le *dépit* ont achevé. Ce Juif ſe déclare tolérant, ennemi des Saints, des Reliques, des Moines & des Myſteres. Il oppoſe l'autorité des Rabbins à celle de nos Pontifes, le Talmud aux Peres de l'Egliſe : il accuſe les Miniſtres du Chriſtianiſme d'en avoir tellement défiguré la morale primitive, qu'aujourd'hui ils n'enſeignent plus qu'une politique plâtrée & des ſentimens auſſi éloignés de la juſtice & de l'équité que ceux des Cannibales.

L'Auteur des Lettres Critiques releve toutes les bévues, toutes les citations infideles, tous les raiſonnemens vicieux, toutes les calomnies de ce Juif. Dans les *Lettres Cabaliſtiques*, & dans les *Lettres Chinoiſes*, on ne fait que retourner le fonds des Lettres Juives : ce ſont de nouvelles allégories, de nouveaux titres imaginés pour inſulter le Chriſtianiſme. Toutes ces Lettres poſtérieures aux Lettres Perſannes, en ſont comme au-

tant de rejettons qui vont toujours en dégénérant.

Le troisieme volume des Lettres Critiques roule sur la Henriade, les Pieces fugitives, divers sujets de Tragédies, & la Tragédie de Mahomet. L'Auteur, qui a enfanté tous ces Ecrits, est dans toute l'Europe aussi connu par son activité contre le Christianisme, que par les agrémens de sa Prose & de sa Poésie : ses moindres badinages, comme ses plus sérieuses compositions, sont marqués au coin de l'irréligion & de la licence. Cet Ecrivain se donne pour l'ami du genre-humain. Il est encore plus l'ennemi du Dieu que nous adorons. Apôtre d'une Philosophie dont la date est récente, il emprunte les armes qu'elle a forgées, contre la Révélation ; il regarde cette Révélation sainte comme une chimere fondée sur des monumens incertains, sur des oracles supposés, & sur de faux miracles : il la représente tantôt comme un fantôme dont le fanatisme ensanglante les autels, tantôt comme une superstition dont l'extravagance fait rougir le sens commun, & quelquefois comme un monstre dont l'hypocrisie & l'ambition ont accrédité

l'imposture : il n'attribue le pouvoir temporel, qui plaça l'Eglise à côté du Trône, qu'aux crimes des Papes qui la gouvernoient dans le dixieme siecle: il égale nos Pontifes aux Talapoins & aux Druides : il regarde la sévérité Evangélique, l'austérité Cénobitique & la chasteté Religieuse, comme autant d'attentats contre les droits de la Nature dont ces loix font un Tyran. Il prétend que le vrai Dieu est adoré dans tout le monde sous des noms différens; que tous les cultes lui sont indifférens, que toutes les Sectes sont fausses, que la Loi naturelle est seule vraie; que la foi est inutile, que la probité fait toute la Religion, &c.; que les Eclipses observées en Chine, & les Rites usités dans l'Arabie, ont une antiquité qui dément & détruit la Genese; & par une inconséquence inconcevable, qu'avant le quinzieme siecle, on n'a pour histoire que des fables anciennes, ou des contes de Nourrices. Voilà jusqu'où cet Auteur prétend que l'amour du genre-humain & l'horreur du fanatisme ont conduit sa plume.

Comme la plupart de ses attaques sont obliques & indirectes, l'Auteur

des *Lettres Critiques* en montre d'abord le but & l'intention ; ensuite il les repousse avec la plus grande supériorité de raison & de Métaphysique ; il rabat ces saillies indécentes qu'on hazarde contre nos saintes vérités ; il évalue ces idées vagues qui s'ajustent à tout & ne disent rien ; il venge notre Religion de tant d'imputations aussi fausses qu'odieuses ; il démontre que la Religion naturelle non-seulement s'accorde avec la Religion révélée, mais qu'elle en exige la profession ; que la foi Chrétienne éclaire les simples sans les abuser, & humilie les sçavans sans les aveugler, &c.

Après tout, si cette foi est si vaine & si vile, pourquoi ses ennemis emploient-ils contre elle tant d'efforts, & accumulent-ils tant d'erreurs chronologiques & historiques qu'on releve dans ces Lettres ? Pourquoi voudroient-ils borner toute l'Histoire, & par conséquent celle de la Religion, aux trois derniers siecles. Mais les traits obscenes qu'ils mêlent aux traits sophistiques pour attaquer l'Evangile, sont-ils les armes d'une Philosophie saine & pure ? Est-ce dans une pareille Ecole que la jeunesse trouvera un frein con-

tre ſon libertinage & des ſecours contre ſa fragilité. Nous nous en rapportons ſans peine au témoïgnage & à l'expérience du monde. L'auteur de l'Ouvrage dont il s'agit ici a une Logique ferme, des principes sûrs, une érudition exacte. C'eſt être l'ami du genre-humain, que de ſe ſervir de pareilles armes pour combattre cette légion d'Incrédules, qui, réunis contre nous par la haine qu'ils portent à la ſainteté de nos dogmes, & diviſés entr'eux par la diverſité de leurs ſyſtêmes, n'ont encore pu former une Secte uniforme.

SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE DE *M.* DE *VOLTAIRE*.

ON doit obſerver d'abord que cette Hiſtoire eſt un projet dont M. Boſſuet a donné le modele. Mais dans le motif, dans la fin, dans l'exécution, que ces deux Ecrivains ſont oppoſés & contraires l'un à l'autre! M. Boſſuet ne parcourt les faſtes de l'Univers que

pour découvrir, entre les révolutions des Empires & les voies de la Providence, des rapports conſtans, & une liaiſon étroite qui enchaînent l'Hiſtoire du Monde à celle de la Religion, & qui ſont ſervir l'élévation & la chûte des Puiſſances humaines au progrès & au ſoutien d'un culte divinement inſtitué. Au milieu des débris de tant de Sceptres, le Tabernacle du Dieu vivant reſte immobile, & ces Trônes qui tombent autour du ſaint Temple, rendent à ce religieux édifice un hommage qui publie l'indépendance & la ſouveraineté de l'Etre qu'on y adore. Le tranſport de tant de Couronnes, qui eſt prédit & exécuté ſi sûrement, manifeſte un Maître ſuprême dont la puiſſance diſpoſe à ſon gré des Empires, & dont la ſageſſe quoiqu'inviſible n'en préſide pas moins viſiblement à leur fortune : voilà le centre d'où partent toutes les réflexions de M. Boſſuet ſur l'Hiſtoire Univerſelle : par-tout on ſent un génie tranſcendant; la Religion conduit ſa plume, & ſon éloquence auſſi mâle que chrétienne, éclate en traits ſublimes & magnifiques.

M. de V., par un plan directement

opposé, rapporte l'Eglise elle-même aux Empires. Son établissement, ses progrès & ses loix ne sont à ses yeux que des projets humains, des voies politiques & ambitieuses pour fonder, sous le prétexte imposant de la Religion, un Empire terrestre..... On n'y reconnoît plus le bras du premier Etre... C'est l'ouvrage de la politique ou du hazard : ce sont les fausses lumieres & les passions des hommes qui y président.... M. de V. n'y cherche, n'y présente que des vices.... Il réunit contre les Ministres Chrétiens toute l'injustice des soupçons & toute l'amertume de la critique; il ne pense qu'à les flétrir. Loin d'éclaircir les ténèbres, il obscurcit la lumiere même; il garde un profond silence sur mille prodiges dans l'établissement de l'Eglise : il choisit pour la défigurer les six siecles les plus nébuleux, sans dire un mot du bien qui s'y est conservé malgré ces nuages. Il en fait une société digne de haine & de mépris : il ne présente que l'écorce des faits, il en cache l'ame & la vérité sous un tissu de fausses réflexions, de sophismes & de critiques. Ainsi son Histoire Universelle n'est qu'un assemblage de

faits dont il effleure l'écorce, dont il *devine* les principes, dont il imagine les ſuites, ou plutôt un ſyſtême dont toutes les pieces ſont combinées, liées & pliées au gré de ſon génie, de ſes penchans, de ſes opinions, de ſes préjugés. Nous ne traçons ici qu'une légere ébauche d'un parallele ou plutôt d'un contraſte qu'on pourroit pouſſer & étendre bien davantage.

Que penſer d'un Ecrivain qui range dans la claſſe des opinions, les plus eſſentiels dogmes du Chriſtianiſme, qui prétend que la Phyſique eſt la pierre de touche des Livres divins, &c. Au reſte, quelqu'étranger que ſoit M. de V. dans les Antiquités Chrétiennes; ces mépriſes qui ſe trouvent dans le cours de ſon Hiſtoire, ne ſont point les bévues d'un ignorant: ce ſont des hoſtilités contre l'Egliſe & la Religion. Abattre l'une & l'autre, élever ſur leurs débris un édifice philoſophique, un temple dédié à la licence de penſer, aſſervir & reſtreindre le culte & la morale à une Philoſophie purement humaine: voilà, ce ſemble, le projet ou le complot formé par l'Auteur de cette Hiſtoire Univerſelle.

SUR LE POEME

DE LA RELIGION NATURELLE.

CE Poëme paroît deſtiné à réfuter l'Athéiſme; mais entraîné par les préjugés & par ſon zele contre la Religion révélée, l'Auteur en creuſant les fondemens du Naturaliſme, ſe propoſe de ſapper ceux du Chriſtianiſme. Dans ce plan il entre donc deux objets, qui demandoient un Ecrivain également verſé dans la Métaphyſique & dans la Théologie, matieres auſſi étrangeres à M. de V. que lui ſont familieres toutes celles qui ſont du reſſort de la Poéſie & de la belle Littérature : de-là vient que ſans le ſçavoir, comme ſans le vouloir, il fournit aux Athées qu'il combat, & aux Théologiens qu'il attaque, des armes contre ſes aſſertions.

1°. Chez M. de V. la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, ſont des opinions qui ne s'élevent qu'à la ſphere des probabilités & des vraiſemblances : il lui eſt indifférent que l'ame

ſoit ou ne ſoit pas *un de nos ſens*, que l'Etre intelligent ſoit ou ne ſoit pas un Etre dans le ſein duquel nage la matiere : c'eſt-à-dire, qu'il lui importe peu que la penſée & l'intelligence ſoient verſées dans la matiere, ou plutôt identifiées avec cette ſubſtance. Ainſi le Matérialiſme vient de lui-même ſe poſer ſur les fondemens que M. de V. a préparés pour le Naturaliſme, ſans que ce Poëte ſe ſoit réſervé aucun moyen de l'exclure de ſon ſyſtême. Graces au talent de faire des vers, voilà le Spinoſiſme le plus groſſier mis à couvert de tous les anathêmes qu'on lui lance, & au niveau de tous les ſyſtêmes qu'on lui oppoſe. Cependant tolérer ce Matérialiſme, n'eſt-ce pas s'engager à la même indulgence envers tout Athéiſme ? Eſt-il dans le monde un vrai Athée dont toute la doctrine ne retombe pas dans les principes du Matérialiſme ?

2°. C'eſt aux dépens de la Religion révélée, que M. de V. ſe ſignale pour la Religion naturelle ; mais à meſure que ſa verve s'échauffe, ſa raiſon s'aveugle. Entre le culte naturel & le culte révélé, il ſuppoſe par-tout une oppoſition qui les diviſe, & ſur cette

chimere, il dreſſe toutes ſes batteries contre la Révélation. Or dans la Religion naturelle, eſt-il aucun dogme qui ne ſoit eſſentiel à la Religion révélée ? ou dans la Religion révélée eſt-il un article qui ne s'accorde avec la Religion naturelle ? Quand la divinité de la Révélation & la néceſſité de s'y ſoumettre ſont atteſtées par tous les ſignes qu'on en peut deſirer, il eſt évident qu'on ne ſçauroit en rejetter la profeſſion ſans réſiſter à la lumiere naturelle & au mouvement de la conſcience. Toutes les preuves de la Religion révélée ne portent que ſur ces principes ſi ſimples & ſi inébranlables. Elle s'éleve ſur la Religion naturelle comme ſur la baſe abſolue, & elle en devient le rempart & la perfection.



SUR LE POEME

DE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CE Poëme a excité l'indignation des honnêtes gens qui ont à peine osé se permettre de l'ouvrir. Il en résulte que jamais l'Enfer n'a vomi de peste plus meurtriere. L'Auteur des Lettres Critiques défere cette infamie au Tribunal de la Religion & de la Société. L'irréligion y leve avec audace l'étendart de l'incrédulité la plus licentieuse : la volupté y étale avec impudence les peintures les plus lubriques : l'obscénité y emprunte le langage des Halles : la bouffonerie la plus basse en assaisonne l'impiété & l'impudicité au goût & à la portée des conditions les plus abjectes : l'odeur que ces vers exhalent est de nature à infecter & à corrompre tous les âges & tous les états de la Société : ils enchérissent sur tout ce que nous avons de plus infâme dans les Ecrivains des siecles les plus dissolus. Religion, pudeur, modestie, bienséance, décence, qu'êtes-vous deve-

nuës dans un ſiecle où de pareils attentats contre l'innocence des mœurs publiques oſent ſe produire ? Quels vices, quels forfaits ne ſouilleront pas les âges & les climats qui donneront un cours libre à de pareils Ecrits ? Le Ciel & la Terre, toutes leurs Puiſſances & toutes leurs Loix n'en ordonnent-elles pas la proſcription la plus ſévere? Nous ne réfuterons point de ſacrileges turpitudes : on n'y touche pas même de peur d'en faire exhaler la vapeur peſtilente : tout ce qu'on peut faire, c'eſt de gémir amérement, c'eſt d'avertir les Chrétiens & les Citoyens, & de les allarmer aſſez fortement ſur les périls de la foi & de l'honneur, pour qu'ils tâchent d'en prévenir la perte publique ; perte qui ſeroit auſſi funeſte au bien de la Société qu'à celui de la Religion. M. de V. a déſavoué ce Poëme cynique : ce déſaveu tombant ſur l'édition défectueuſe de ſon Ouvrage, tend à en juſtifier la compoſition comme *innocente*.



SUR L'ESPRIT DES LOIX.

Réfutation de l'Esprit des Loix. Lettres Critiques. Paris 1756.

LES Loix tirent leur essence, leur utilité & leur force du Législateur suprême : ainsi elles ne peuvent être bonnes & valides, qu'autant qu'elles sont conformes aux vues & aux intentions de ce premier Fondateur de toutes les sociétés légitimes, & de ce Vengeur absolu de toute injustice humaine. Or dans le livre qu'on nous donne pour l'*Esprit des Loix*, loin de comparer la nature & le but de toute législation humaine avec cette législation divine; loin d'approuver des Loix nationales selon leur liaison ou leur répugnance avec ces principes éternels & universels, qui, parmi les hommes doivent être toujours inviolables, M. de Montesquieu s'attache uniquement aux climats, aux mœurs, aux coutumes, aux intentions des peuples particuliers : le centre auquel il rappelle toute législa-

tion particuliere, n'est jamais que le bonheur particulier que se proposent les sociétés différentes : n'eussent-elles qu'une constitution assortie uniquement à l'esprit de brigandage & de piraterie, la prospérité où elles aspirent ne fût-elle que le fruit des iniquités qu'elles se permettent, leur législation, quoiqu'appropriée à une constitution si odieuse & si injuste, ne s'en accordera pas moins avec le principe dont cet Auteur fait la base de toute Jurisprudence nationale. L'*Esprit des Loix* est donc un systême où la législation ne peut être défectueuse que par des vices qui feroient dans la constitution de l'Etat, un principe de ruine ou de foiblesse.

Par ce raisonnement, dont la force est invincible, on démontre que l'*Esprit des Loix* est un Ouvrage, où les idées & les regles de justice & d'injustice sont arbitraires & flexibles ; qu'elles se plient aux caracteres & aux mœurs de chaque nation ; que ces mœurs n'étant, selon M. de M., qu'une affaire de climat, l'influence du sol doit être l'inspiration du Législateur ; & qu'enfin la Loi doit plutôt prendre sa forme des mœurs na-

tionales que leur donne la ſienne. Eſt-ce donc-là l'*Eſprit des Loix ?* En peut-on donner le titre à un Ouvrage dont preſque toute la ſubſtance bien analyſée ſe réſout en des propoſitions ſi évidemment fauſſes ?

L'*Eſprit des Loix* eſt un vaſte labyrinthe, où l'érudition la plus vaſte, ſans être la plus exacte, s'élance dans une immenſe carriere ; où ſa trace lumineuſe s'obſcurcit ſouvent, & s'éteint dans des ténèbres ménagées avec art ; où un génie ſubtil s'égare, & ſe retrouve avec aiſance ; où ſa main légere rompt & renoue avec adreſſe le fil de ſa marche quelquefois tortueuſe & toujours agréable. Sans entreprendre de le ſuivre, eſſayons de l'arrêter ſur trois chefs principaux ; *les Loix, la Vertu relative au Gouvernement, & la Religion.*

1°. Selon M. de M., les Loix de la Nature .... *dérivent uniquement de la conſtitution de notre être :* ce ſont ces Loix *que l'homme recevroit dans un Etat ſauvage avant l'établiſſement des ſociétés ....* où *l'égalité ceſſe & l'état de guerre commence.* La Loi en général eſt *la raiſon humaine, en tant qu'elle gouverne tous les Peuples de la Terre.*

Les Loix qu'elle dicte, *sont tellement propres à chaque Peuple, que c'est un grand hazard*, si celles d'une Nation peuvent convenir à une autre..... *En choquant tous les usages reçus, en confondant toutes les vertus*, les Législateurs (de Crete & de Lacédémone) montrerent à l'Univers leur sagesse: « On ne doit point statuer par les Loix » divines ce qui doit l'être par les Loix » humaines, ni régler par les Loix hu» maines ce qui doit l'être par les Loix » divines. Ces deux sortes de Loix » different par leur origine, par leur » objet, & par leur nature ».

Mais à quoi pense M. de M.? Ce n'est point de la constitution humaine, c'est uniquement de la sagesse & de la sainteté de Dieu que dérivent les Loix de la Nature. Que l'homme soit en solitude ou en société, par-tout la main de son Créateur grave dans son ame l'ordre ineffaçable de ses devoirs essentiels; qu'il soit fidele à les remplir, la société ne sera point pour lui *un état de guerre*; la charité & l'équité ne lui permettent de prendre les armes que dans le cas d'une juste défense: ce n'est point aux liens de la société, c'est aux passions de ses mem-

bres que la guerre doit sa naissance.

Le gouvernement des hommes n'est point abandonné à la *raison humaine*, la *raison divine* en doit être l'arbitre : elle est la source d'où émane le pouvoir des Princes, il ne peut avoir de plus noble origine.

Si *le local des Pays*, si la nature des Gouvernemens jettent quelques variétés dans les Loix & dans les Usages, ces variétés doivent être toujours conformes & subordonnées aux Loix de l'équité. Nul Climat nul Gouvernement n'a droit de porter aucun statut contraire à l'empire universel que la Justice doit exercer dans le monde.

Choquer les usages légitimes, confondre toutes les vertus, seroit dans un Législateur, moins un trait de sagesse supérieure, qu'un abus monstrueux de l'autorité qu'on lui confie.

Les Loix humaines ne doivent point se soustraire, mais s'attacher au joug des Loix divines, & en tirer leur force, comme elles en tirent leur origine. Les objets des unes & des autres doivent s'allier sans se combattre & leurs intérêts s'unir sans se nuire.

2°. En désignant le principe relatif à chacun des trois Gouvernemens qui

partagent l'Empire du Monde, M. de M. avance, que dans le Monarchique, les *Loix tiennent lieu de toutes les vertus dont on n'a aucun besoin*; que le principe de ce Gouvernement est l'*honneur*, comme la *crainte* est le principe du Gouvernement Despotique; que l'honneur est *le préjugé de chaque personne*, & tient lieu de vertu, &c. Contentons-nous de répondre ici à M. de M. pour ce qui regarde le Gouvernement Monarchique, & démontrons le vice & l'insuffisance du principe sur lequel l'Esprit des Loix fait rouler toutes les Monarchies.

Selon M. de M, il n'y a que les Républiques où la *vertu* soit l'ame du Gouvernement. Quoi! dans tout Gouvernement le goût de la vertu n'est-il pas nécessaire pour inspirer l'amour du devoir? Devant le Monarque, plutôt que devant la Loi, l'intérêt plie, l'ambition s'abat, la lâcheté tremble, mais la dépendance peut leur devenir indifférente & la révolte favorable. Il n'y a que la vertu dont la fidélité soit à toute épreuve; les motifs de cette fidélité ne sont point arbitraires comme les préjugés nationaux, ni versatiles comme les intérêts mondains, ils sont

tirés du principe où la Loi remonte, de l'ordre dont Dieu est l'Auteur, & des regles de sa Providence : de-là vient leur force & leur immutabilité, dont le caractere s'imprime dans le cœur des Citoyens vertueux, & rend leur soumission ferme & sincere. Se transporter donc, comme M. de M., loin de toute Religion naturelle & révélée, récuser l'une & l'autre pour guide dans la recherche de l'Esprit des Loix ; c'est chercher cet esprit hors du regne de la vérité ; c'est se renfermer dans l'enceinte des passions, des préjugés & des erreurs humaines, pour monter sur leurs ressorts les rênes du Gouvernement Monarchique ; c'est par conséquent lier à sa constitution, ou du-moins y laisser tous les principes qui peuvent la détruire ou la corrompre ; c'est cacher dans le sein même du pouvoir monarchique des levains toujours prêts à s'enfler, & à l'étouffer au premier instant de foiblesse ou de mollesse dans l'exercice de ce pouvoir, ou d'abus & d'excès dans l'usage de sa force : car après tout les Monarques sont des hommes : la pourpre ne les garantit ni des vices de l'humanité, ni des écueils de la royauté : leur sa-

gesse peut avoir ses éclipses : ce sont les inconvéniens passagers du pouvoir Monarchique ; les Sujets en ressentent le contre-coup : alors les révolutions, au moins intestines, sont à craindre, à moins que la vertu des bons Citoyens n'affermisse par sa fidélité un Trône chancellant, ou ne soutienne par sa patience un joug trop rigoureux. Ces raisons qui sont confirmées par l'Histoire, suffisent pour découvrir avec la plus sensible évidence la fausseté de la maxime avancée dans l'*Esprit des Loix*, sçavoir que les Monarchies n'ont aucun besoin de vertu.

3°. Avant que de hazarder ses maximes sur la Religion, M. de M. déclare qu'il *n'examine les diverses Religions du monde que par rapport au bien de l'état civil.* A la faveur de cette précision, l'*Esprit des Loix* réduit toutes les Religions au même niveau dans l'ordre civil & politique : leur vérité & leur fausseté deviennent indifférentes. Dans ce systême, on considere les hommes comme des arbres : les qualités qui différencient les Nations se tirent du sol où elles sont établies, les principes de leur Morale dépendent des élémens de leur machine : la

différence de leurs vices & de leurs vertus répond à celle de leurs latitudes. La liberté de l'homme & la spiritualité de son ame sont comptés pour rien dans l'*Esprit des Loix :* l'homme n'y figure que comme un animal dont la nature ne s'éleve pas au-dessus de l'instinct matériel & machinal. Comme la Religion se range ici parmi les coutumes & les usages populaires, on en assujettit aussi toute la substance & toute la forme à l'influence des climats. *La Religion ancienne*, dit M. de M., *s'accorde avec le climat ; la nouvelle s'y refuse.... En disant que la Religion des Espagnols étoit bonne pour leur pays, & celle du Mexique pour le sien, Montezuma ne disoit pas une absurdité.... Le Monachisme est né dans les pays chauds, où on est moins porté à l'action qu'à la contemplation* Mais tous ces paradoxes, & mille autres de cette espece, ne sont-ils pas hautement démentis par l'établissement & le progrès du Christianisme dans toutes les contrées du monde. Aussi est-ce de toutes les Religions celle que M. de M. ménage le moins. Ne semble t-il pas s'opposer à sa propagation, quand il dit : « Ce sera une très-

» bonne Loi civile, lorsque l'Etat est
» satisfait de la Religion établie, de
» ne point souffrir l'établissement d'u-
» ne autre.... Un Prince qui entreprend
» de changer dans son Etat la Reli-
» gion dominante, s'expose beau-
» coup.... On donne à l'Etat, du-
» moins pour quelque temps, & de
» mauvais Citoyens & de mauvais fi-
» deles ».

Quoi donc! n'est-ce pas pour tout Etat un avantage inestimable que celui de se désabuser d'une fausse superstition, & d'embrasser la vraie Religion? Quand la charité & l'innocence sont les fruits propres de ce culte; l'ordre & le bien public n'en sçauroient souffrir aucun dommage, la cupidité seule peut y perdre; mais toutes ses pertes ne tournent jamais qu'au profit de la société. Quand une Religion fausse seroit, comme le suppose M. de M., liée avec la constitution de l'Etat; en brisant ce lien, la vraie Religion ne feroit qu'améliorer cette constitution. Quelques anciennes, quelques invétérées que soient des erreurs & des illusions, l'édifice qu'elles soutiennent est toujours caduc & ruineux. En un mot, il n'y a que la superstition

tion & ses abus, la cupidité & ses vices qui doivent se troubler & s'allarmer dans un Etat qui devient la conquête de la vraie Religion.

Ce n'est pas tout : dans l'*Esprit des Loix* le pouvoir de la Religion, n'est guere fondé que sur notre foiblesse : *Sa force*, dit M. de M., *vient de ce qu'on la croit .... L'antiquité lui convient, parce que nous croyons plus les choses à mesure qu'elles sont reculées.* Comme si la force de notre foi ne venoit pas de la force des preuves & de la grace qui les accompagne; comme si l'antiquité n'étoit pas un apanage essentiel de la vérité. Les Sacrifices, les Rites, les Pratiques, tout ce qu'il y a de plus divin dans notre culte, l'*Esprit des Loix* n'en fait que des institutions humaines. Il faut que le goût du systême soit bien puissant, puisqu'à un Ecrivain comme M. de M., il arrache mille autres traits également odieux & injustes contre la Religion Catholique : par exemple, comparer le célibat des Chrétiens avec celui des Payens, égaler le dogme de la création à la fatalité des Athées, décrier nos principes sur le mariage comme opposés *à la propagation de l'es-*

pece humaine ; nos Hôpitaux comme *augmentant la pauvreté générale & particuliere ;* réprouver nos Loix civiles contre les *crimes* & contre les Ecrits qui blessent la Religion, &c.

En un mot, dans l'*Esprit des Loix*, les mœurs naissent du climat, la législation s'accommode aux mœurs, la Religion se lie à cette chaîne ; l'anneau qu'elle y ajoute n'est pas moins matériel que les autres : de l'union de tous ces ressorts homogenes résulte un cercle dont tous les mouvemens sont uniformes ; les élémens qui le composent & les impressions qui l'agitent n'étant jamais qu'un produit du climat & de ses influences. Tout cet enchaînement de *matérialisme* se brise à la rencontre de l'Histoire. La puissance des climats n'a jamais résisté aux révolutions du Gouvernement ; avec la Législation & la Religion, les Mœurs ont changé & n'ont conservé du climat qu'une empreinte ou une teinture dont personne ne conteste la force & la constance. Cette simple observation de l'Auteur des *Lettres Critiques*, renverse l'*Esprit des Loix* dans toutes les parties qu'il attaque. Qu'on dépouille cet Ouvrage des graces que le génie y a

répandues, des recherches incertaines que l'érudition y a prodiguées, des conjectures plus ingénieuses que solides que la licence y a hasardées, alors tout ce système s'évanouira.

AUTRES OBSERVATIONS

SUR CE MÊME OUVRAGE.

1757.

L'ESPRIT DES LOIX est un Ouvrage où le génie brille de tant de manieres qu'en le lisant on se croit aussi élairé qu'ébloui. Il faut de la force d'esprit & une étendue de sçavoir pour distinguer les vraies lumieres de celles qui n'en ont que l'apparence : d'où il est aisé de conclure, qu'assez peu de personnes ont sçu apprécier au juste ce fameux livre.

Dès qu'il parut, un grand Public l'encensa avec si peu de réserve, que les Particuliers n'oserent presque pas le censurer. Dans la suite, les Censeurs ont été un peu moins timides. Cependant la plupart d'entr'eux n'ont manifesté leurs critiques, qu'en com-

blant d'éloges l'Auteur : ils n'ont attaqué l'*Esprit des Loix*, qu'en témoignant la plus haute admiration pour M. le Président de Montesquieu. Ainsi une partie de l'enthousiasme qu'avoit fait naître l'*Esprit des Loix* dans sa primeur a subsisté fort long-temps parmi nous.

Mais quelle est donc la source de cet enthousiasme, & comment saisit-il tant de Lecteurs ? Rien de plus aisé à concevoir, quand on réfléchit sur le fond & sur la forme de l'Ouvrage. Dans son livre, comme nous l'avons observé ailleurs, M. le Président de Montesquieu paroît le plus doux des Législateurs : sensible aux maux publics, il ne vise qu'à les adoucir : indulgent pour la foiblesse humaine, il ne s'irrite que contre les excès monstrueux où elle se porte ; & même l'aversion qu'il en inspire est toujours plus philosophique que véhémente : son zele moins éloquent qu'ingénieux, n'a ni chaleur, ni mouvemens fort sensibles ; il n'est susceptible que de sentimens délicats ; il n'est fertile qu'en réflexions fines : il ne commande presque aucune vertu austere ; il ne proscrit que des vices odieux. En se pro-

menant chez tous les Peuples de l'Univers, s'il rencontre quelque part des coutumes ou des habitudes vicieuses, il aime mieux s'en prendre à la nature du climat, qu'à la corruption de ses habitans. Il penche toujours plus pour tolérer tout, que pour rien réformer. L'art qu'il a de rapprocher les extrêmes, ne lui sert qu'à les confondre. Les traits qu'il aiguise le plus, sont ceux qu'il lance contre l'intolérance : de tous les droits de la vérité, c'est celui qu'il respecte le moins : c'est cependant le plus inaliénable, puisqu'on ne sçauroit lui en refuser la possession & l'exercice, sans l'obliger à partager son Trône avec le mensonge.

Quelque défectueux que soit un systême qui porte sur ces fondemens, il n'en est que plus assorti au goût des esprits frivoles & licentieux. A ce fonds d'idées & de sentimens si commodes, ajoutons la forme la plus séduisante, le charme d'une érudition variée, l'agrément des pensées neuves, la hardiesse des réflexions saillantes, la singularité des contrastes agréables, la magie d'un style enchanteur, où l'expression sans être toujours pure est toujours piquante; où les tours même les

plus irréguliers choquent moins qu'ils n'imposent, & où le sens, quoique souvent tronqué, n'en paroît que plus profond. En un mot, quelque matiere que fournisse à la critique une production de cette nature, elle n'en est pas moins propre à flatter un siecle qui réclame les droits prétendus d'une liberté & d'une égalité sans bornes ; prétentions qu'on ne pourroit établir ni légitimer, sans renverser & condamner presque toute espece de dépendance.

SUR LE LIVRE INTITULÉ DE L'ESPRIT.

Extrait de la Réfutation de cet Ouvrage.
1758.

L'AUTEUR de ce livre dit d'abord, *qu'il n'a cherché que le vrai :* en ce cas il est fort malheureux : car le faux est venu se placer sous sa plume & remplir presque toutes les pages de son Ouvrage. Il demande au Lecteur d'être *son Juge, & non sa Partie*. Cela est fait : le Public a *jugé* que cet Ouvrage est

très-pernicieux. Quant à sa *Partie*, c'est la Religion, la Vérité, la Décence, l'intérêt des Mœurs qui ont rempli cette fonction. Telle est l'idée qu'il faut prendre de ce livre, au frontispice duquel on a mis *de l'Esprit :* comme celui qui intituleroit sa These; *De omni scibili :* car l'*Esprit* est l'ingrédient qui est bon à tout, qu'on recherche en tout, dont on se pique par-tout, & qui peut néanmoins gâter tout si l'on en abuse.

Dans son premier discours, l'Auteur n'admet entre les hommes & les animaux, que des différences accidentelles, que des attributs diversifiés du plus au moins, comme si les hommes n'avoient pas en eux-mêmes le sentiment intime de la pensée & de la réflexion : sentiment qui ne peut être affirmé des bêtes, parce qu'elles ne nous sont pas connues.

De-là il passe au systême de la *sensibilité physique*, qui n'est au fond que le matérialisme le plus clair. Voilà où mene ce zele de la vérité qu'affiche l'Auteur : de sorte que cette puissance qui est en nous, & qui nous rend capables de penser, de juger, de réflé-

chir, de comparer des idées disparates, des sensations simultanées & contradictoires, de raisonner sur des objets purement intellectuels, d'embrasser le parti de la vertu ou du vice, de mériter des récompenses ou des châtimens; cette puissance est transformée par l'Auteur de l'*Esprit*, en méchanisme brute & stupide, en *sensibilité* qui n'est que le jeu des organes: sensibilité à laquelle tout se réduit: plus de jugemens, de raisonnemens, d'idées claires, & d'évidence.

Il ne s'agit pas de réfuter ici dans les formes une doctrine tant de fois mise en poudre. Nous ne rappellons que ce mot. Si la matiere étoit le sujet des sensations dans l'homme, il est certain que quand on éprouveroit deux sensations douloureuses & contradictoires, un froid, par exemple, & un chaud excessif, ce seroit deux portions de matiere différemment affectées qui souffriroient séparément, & que rien dans l'homme ne pourroit faire la comparaison de ces deux affections opposées. Cependant il est de fait que cette comparaison s'opere; que le résultat de deux douleurs se forme, pour ainsi

dire, dans un même centre; qu'il y a dans l'homme un ſujet unique qui eſt averti ſur le champ & ſans partage de ce qui ſe paſſe en lui-même, preuve manifeſte que ce ſujet eſt ſimple, indiviſible, totalement diſtingué de la matiere.

On a cent autres démonſtrations de l'immatérialité de l'ame. Les Incrédules affectent de n'en être pas touchés; mais juſqu'ici, ils n'ont pu encore faire voir le vice de ces preuves; & quand on les invite à produire les leurs, ils ſe jettent dans des hypotheſes inconcevables, dans des ſyſtêmes abſurdes.

L'Auteur avance que, philoſophiquement parlant, la volonté n'eſt point libre, parce que la liberté *ſuppoſeroit qu'il peut y avoir des volontés ſans motifs, & par conſéquent des effets ſans cauſe.* Il n'eſt pas ſurprenant que dans le ſyſtême du matérialiſme, on ne laiſſe à l'homme aucune liberté. Et c'eſt par cet endroit-là même, indépendamment de beaucoup d'autres, que le matérialiſme eſt inſoutenable. Mais à qui l'Auteur perſuadera-t-il, que du principe qui exige des motifs pour que la volonté ſe détermine, il

s'ensuit qu'il n'y a point de liberté ? Est-ce que la volonté ne peut pas choisir entre plusieurs biens ? Est-ce qu'elle ne peut pas appliquer l'entendement à la considération de divers moyens ? les Eleves même de la Philosophie sçavent au bout de six mois comment on peut réfuter cette fausse doctrine.

En traitant de l'esprit par rapport à la société, il nous fait voir quelle est sa doctrine sur la probité & sur la vertu, par conséquent de toute la morale. Voici la base de tout : c'est que l'intérêt décide des actions & des idées, de la probité & de l'esprit. Ainsi le juste & l'injuste, le vrai & le faux ne doivent être estimés & appréciés, que d'après l'intérêt ; c'est-à-dire, d'après *tout ce qui peut nous procurer des plaisirs*, ou *nous soustraire à des peines.* L'Auteur a soin de dire qu'il raisonne ici en qualité de Politique, & non de Théologien ; comme s'il y avoit deux façons d'établir les premiers principes de la vertu & de la vérité ; comme si la Théologie ne supposoit pas les notions que la raison fournit sur ce qui est légitime ou illicite, vrai ou faux ; comme enfin si le Politique, fidele aux bonnes regles, pouvoit &

devoit jamais être en contraste avec le Théologien. Disons-le une bonne fois : cette attention à se porter simplement pour Philosophe, tandis qu'on blesse ouvertement les droits de la Religion, n'est qu'une industrie ridicule & même passée de mode. L'Auteur revient de temps en temps à cette antique manœuvre; mais elle lui réussit moins qu'à personne, parce qu'il garde moins de mesures qu'aucun Incrédule qui ait écrit dans ces derniers temps. Cependant, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot sur son frivole & très-impie principe de l'intérêt.

La distinction du bien & du mal dépend de la loi : ce qui s'accorde avec la loi est bien : ce qui contredit la loi est mal. La loi est antérieure & supérieure à l'intérêt, soit des particuliers, soit de la société. En un mot, il y a des notions primordiales du juste & de l'injuste; notions que le Créateur a imprimées dans notre ame, en l'éclairant de la loi naturelle : ce sont-là les fondemens de toute la morale : il n'y a que des Hobbes, des Spinosa, des Mandevilles, des Collins, &c., qui aient osé y donner atteinte. L'Au-

teur *de l'Esprit* substitue à ces fondemens l'intérêt particulier & public; & c'est ici que la plainte qu'il fait de l'*abus des mots*, retourne contre lui. S'il entendoit par *intérêt* ce penchant qui porte toujours l'homme au bien, au bonheur, penchant qui est le cri d'une ame faite pour l'immortalité, pour la possession de l'Etre souverainement parfait; alors il seroit vrai de dire, que l'intérêt se trouve toujours dans l'homme, qu'il est inséparable de ses actions. Mais ce penchant nécessaire n'est ni le motif spécifique qui détermine à telle ou telle action, ni *le Juge unique de la probité & de l'esprit, ni le puissant enchanteur qui change aux yeux des créatures, la forme de tous les objets.*

Nous ne nous arrêterons pas à relever des petits traits, tantôt mesquins, tantôt douteux, tantôt faux, tantôt indécens & obscenes.

On nous dit que *les hommes ne sont point méchans, mais soumis à leurs intérêts.* On conçoit que cela doit être ainsi dans un systême où il n'y a nulle liberté, nulle vraie puissance de choisir entre le vice & la vertu. Mais que prétend-on tirer de-là? sinon l'encou-

ragement au crime & au libertinage, sinon l'endurcissement dans les pratiques les plus abominables ? Quelles loix seront efficaces contre les Catilina & les autres scélérats, dès qu'il sera passé en axiome que ces gens-là *ne sont point méchans*, mais qu'ils ont agi suivant leurs intérêts, & qu'il leur étoit impossible d'agir autrement, l'intérêt étant le mobile unique & nécessaire de tout.

Qu'importe au Public, nous dit-on, *la probité d'un particulier ?* Ce qu'elle importe ? autant à proportion que la probité d'un enfant importe à sa famille. Est ce donc que le Public, que la Société générale, ne résulte pas de l'assemblage & du concert des particuliers. Supposons qu'en conséquence de ce principe détestable, chaque Citoyen se mît peu en peine d'avoir de la vertu & des mœurs ; qu'il ne se piquât ni de fidélité dans le commerce, ni de modération dans ses desirs, ni de pudeur dans sa conduite ; que la plupart des Citoyens suivissent le même plan de vie, & qu'ils se crussent encore à l'abri de la sévérité de loix, sous prétexte que leurs déportemens bons ou mauvais *n'importent rien au Public*,

quel ſera, dans cette hypotheſe, l'état d'une Ville, d'une Province, d'un Royaume, d'une ſociété, en un mot, composée de ces indignes Sujets? L'Auteur dira, peut-être, qu'il ne tolere que les vices domeſtiques; mais ces vices-là même tiennent toujours à la Société : ils la troublent & l'affoibliſſent toujours en quelque choſe. Quand la plupart des Romains furent devenus méchans, libertins & impies, Rome n'en fut-elle pas plus foible, & ne ſe forma-t-il pas dans cette Capitale une maſſe de vices & de forfaits qui détruiſit peu à peu ce formidable Empire? Qu'on rappelle ici ce que les Philoſophes ont écrit contre le luxe des particuliers; qu'on peſe les raiſons qu'ils ont alléguée, pour faire voir l'influence de ce luxe ſur les affaires publiques, & qu'on juge après cela, ſi la modeſtie & la frugalité des particuliers, ſont des choſes indifférentes à l'Etat, ſi ce genre de vertu n'importe en rien au Public?

C'eſt ſur-tout dans le Chapitre XIV de ſon ſecond Diſcours, que l'Auteur lâche la bride à la corruption des mœurs. Il proteſte, à la vérité, très-expreſſément, *qu'il n'a pas prétendu ſe*

faire l'Apologiſte de la débauche: Mais ſi ſa proteſtation eſt ſincere, il faut que ſon eſprit & ſa plume aient bien mal ſervi ſa volonté. Les maximes qu'il avance, & les traits d'hiſtoire dont il appuie ces maximes, ſont toutes propres à faire des libertins. *Le libertinage, ſelon lui, n'eſt politiquement dangereux, que quand il eſt en oppoſition avec les loix du pays.* Mais n'eſt-il pas de fait que le libertinage corrompt les eſprits, énerve le courage, affoiblit les corps? Quoi de plus dangereux & de plus oppoſé à la bonne Politique?

Nous n'inſiſterons pas ſur le ſyſtême d'amour patriotique que l'Auteur propoſe à la page 162. C'eſt aux Souverains & à leurs Miniſtres, qu'il convient de prévoir & de dire quelles en ſeroient les ſuites.

L'Auteur, dans ſon troiſieme Diſcours, avance quantité de propoſitions très-répréhenſibles. Il veut bien que la Nature ſoit un être, ou une force qui nous a doués de tous nos ſens; mais il ne dit point que cet être eſt le Dieu créateur, l'intelligence ſuprême, la cauſe primitive de tous les biens qui exiſtent. Il permet d'entendre par

le mot de Nature, *l'enchaînement éternel & universel, qui lie ensemble tous les événemens du monde :* langage d'Epicurien ou de Spinosiste que la Raison & la Religion condamnent absolument. Il représente le *hazard, comme le concours d'une infinité d'événemens* dont *notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les causes.* Expressions dont un Fataliste pourroit faire usage; car il ne se charge pas de voir ou d'expliquer l'enchaînement & les causes de ce qui arrive. Mais la Religion nous apprend, que tout est en la main de la Providence; que c'est elle qui dirige les combinaisons les plus imprévues, qui prépare ce qu'il y a de plus singulier dans les circonstances.

Pour déterminer les moyens d'accroître & de fortifier l'attention du Politique, & de quiconque voudra faire usage de son esprit, il nous donne en grand & en beau tout le code des passions. De bonne foi, a-t-on voulu irriter les *tigres* & armer de torches le Bacchantes ? C'est la compagnie que Bacon donnoit à la *cupidité ;* c'est-à-dire, aux passions, à cet essain de desirs & de penchans, qui portent l'em-



preinte de la premiere désobéissance, qui n'attendent jamais les ordres de la raison, qui deviennent furieux, quand l'âge, les circonstances, & l'impunité les favorisent. Il nous dit que les *passions sont plus éclairées que le bon sens ; qu'elles seules peuvent enfanter les grands hommes ; que le livre de l'avenir ne s'ouvre qu'à l'homme passionné & avide de gloire ; qu'on devient stupide quand on cesse d'être passionné ; que les passions sont le feu céleste qui vivifie le monde moral ; que la sublime vertu & la sagesse éclairée sont deux belles productions de la folie des passions.*

Mais d'ailleurs, pour principe des passions, il n'assigne rien autre chose que le plaisir physique, ou son contraire, l'éloignement de la douleur ; & à l'égard des Nations policées, on admet pour *l'unique ressort qui les meut, l'amour des femmes & l'envie de leur plaire.* De-là, selon lui, le courage, les sentimens vertueux, les actions héroïques des Béotiens, des Crétois, des Spartiates, &c. Voilà tout le fond d'instruction & de morale sur lequel il s'appuie. De temps en temps il monte son style au ton du sujet ; il se permet des détails licencieux, des

hypothefes auffi indécentes que chimériques ; peu s'en faut qu'il ne regrette la démolition des Autels de *Vénus* & d'*Aftarté*, c'eft-à-dire de la beauté & de la lubricité ; & ce qu'il y a d'unique dans tout ce plan de doctrine, c'eft qu'on nous le préfente comme le moyen de perfectionner l'homme & de le conduire à la plus haute vertu. De pareilles idées fe réfutent d'elles-mêmes : mais il faut plaindre le fiecle qui les a vu naître, & détefter par avance celui qui les adoptera.

En traitant du principe des paffions qui eft le plaifir, & des paffions en particulier, dont les principales font l'avarice, l'orgueil, l'ambition ; il étend fes obfervations fur la Juftice, les Loix, le Droit des gens, les Gouvernemens, & il avance à ce fujet des maximes auffi deftructives du bon ordre, que contraires à la légiflation divine. Mais ce n'eft pas cette légiflation qu'il vouloit confulter. Il nous apprend ici, que *la fenfibilité phyfique & l'intérêt perfonnel, ont été les auteurs de toute juftice.* Ainfi périt, fous la plume de ce prétendu Moralifte, tout droit naturel, toute regle primitive

des devoirs, toute obligation fondée sur les essences des choses, & dans la volonté éternelle de Dieu.

Les Loix, selon le même Ecrivain, ne sont que des conventions de Particulier à Particulier, & de Nation à Nation. Les hommes furent d'abord isolés & sans société : alors *ils ne connoissoient d'autres droits que l'adresse & la force :* il n'y avoit nulle *propriété*, nul *vol*, nulle *injustice ;* & depuis les conventions faites, tout ce qui retient les hommes dans l'observation de la Loi, c'est la peine ou la récompense statuée par le Législateur : ainsi, rien n'oblige à l'intérieur, rien ne ressortit à la conscience. On voit ce qui doit arriver dans ce systême, quand il se trouvera des Citoyens, qui ne seront ni touchés des récompenses, ni frappés de la terreur des peines, parce qu'ils auront l'habitude de les éluder. Toute la législation sera pour lors en défaut : nulle ressource contre la puissance & l'adresse ; nul frein pour enchaîner la cupidité, nulle soumission aux Princes par un devoir de conscience.

Lorsqu'il parle du Droit des Gens, il le fait consister uniquement dans

quelques traités particuliers, & dans des usages généralement reconnus. Du reste, nulle garantie naturelle & mutuelle pour la possession des Pays que les diverses Nations occupent : d'où il suit que le Peuple le plus fort pourra dépouiller le plus foible, & que le plus adroit pourra prendre tous les avantages sur le moins habile. Ainsi, pour détruire parmi les hommes le précepte naturel & divin de la charité, il suffira de la séparer en sociétés nationales : dès ce moment l'usurpation & la violence seront permises. Quels principes ! & comment l'Auteur ose-t-il faire entendre à la page 279, que l'Eglise & les Rois les admettent ? Comment, de plus, se hazarde-t-il à nous dire, que *le Peuple qui enfreint les Traités avec un autre Peuple, est moins coupable*, que *le particulier qui viole les conventions faites avec la société ?* Croirons-nous donc, que quand les Barbares qui venoient ravager notre France au neuvieme siecle, manquoient à leurs paroles & faussoient leurs sermens, ils étoient moins malhonnêtes gens qu'un simple particulier qui dupe son voisin. De ce beau systême de l'Auteur, il s'ensuit, que, comme il n'admet au-

cune Loi qui oblige la conſcience, il n'y aura de vrai coupable, dans ſon opinion, que celui qui ne réuſſira pas, ou tout au plus celui qui pourra encourir les peines extérieures portées par la Loi.

Dans le Chapitre VI, où il traite de la puiſſance des paſſions, il a oſé recueillir ſans précautions, ni modification quelconque, les traits qui concernent Omar, Caton, Helvidius; & celui ſur-tout de la page 300, où l'on voit une femme Chinoiſe qui menace ſon Souverain, arme ſon fils contre lui & ſe tue elle-même. Nous ne pouvons tranſcrire les termes couchés dans le texte : ils font frémir tout Citoyen fidele, tout ſujet reſpectueux, tout Chrétien inſtruit de la Religion. L'Auteur n'indique point les livres d'où ces belles choſes ſont tirées, mais il les donne pour autant d'exemples d'un *amour vertueux de la Patrie*, comme ſi la Patrie avoit beſoin d'attentats pour mettre à l'épreuve l'amour de ſes enfans.

Quel bien peut nous faire encore l'anecdote de la page 298, où l'on lit, que les paſſions fortes peuvent exécuter les plus grandes actions, & *braver*

les dangers, la *douleur*, la *mort*, & *le Ciel même :* ſur quoi il cite Dicéarque, Général de Philippe, qui, *en préſence de l'armée, éleva deux Autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injuſtice, qui ſacrifia ſur ces Autels, & marcha contre les Cyclades*. Ne voilà-t-il pas un beau point de vue à préſenter aux Lecteurs, un forcené & un ſcélérat, qui prend pour ſes Dieux, l'Impiété & l'Injuſtice. Eſt-ce donc des Briarées & des Typhons, auxquels il s'agit d'enſeigner l'art de braver le Ciel? Mais encore qu'étoit-ce que ce Dicéarque? Un miſérable qui ſe fit complice de Scopas dans une conjuration contre le jeune Roi Ptolomée : la trame fut découverte, & Dicéarque périt dans les tourmens. Les Hiſtoriens ne parlent de ce perſonnage qu'avec indignation. Tel eſt l'homme qu'on nous dit animé *d'une paſſion forte*, d'une paſſion, dont *l'objet*, ſelon l'Auteur, *étoit néceſſaire à ſon bonheur*, d'une paſſion capable *d'exécuter de grandes actions*. Quand il s'agiroit d'un Héros, qui ſe feroit dévoué pour la Patrie, on ne tiendroit pas un autre langage. Obſervons bien qu'en cet endroit, l'Auteur ne condamne en rien le procédé de Dicéar-

que, & qu'il n'eſt point de Lecteur qui ne prenne pour une ſorte d'éloge, le recit qu'on en fait.

C'eſt encore une des propoſitions de l'Auteur, que l'amour du plaiſir fait les Deſpotes; & tout de ſuite il donne cinq Chapitres ſur le Deſpotiſme, matiere qu'il eſt d'uſage aujourd'hui de traiter dans preſque tous les Ecrits, qu'on appelle *philoſophiques*. C'eſt l'*Eſprit des Loix* qui en a établi la mode, avec peu de profit pour la bonne Philoſophie, & encore moins de reſpect pour le Gouvernement.

Nous ne pouvons nous empêcher de relever la propoſition étrange de la page 236; que *les plaiſirs des ſens, ſont l'unique objet des deſirs de l'homme.* Car il s'enſuit que l'homme ne peut deſirer la connoiſſance des choſes ſpirituelles, la poſſeſſion de Dieu, la vertu, &c. Que dirons-nous encore de cette propoſition, page 618; *Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux; mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions.* On voit bien, par cet endroit, que l'Auteur prend les paſſions dans leur état d'indépendance à l'égard de la raiſon; & c'eſt

justement cet état qui les rend capables de tous les écarts, de tous les vices, de tous les forfaits. Tous les Moralistes sont convenus que les passions étoient comme des coursiers indomptés, qui ne voient ni la route qu'il faut tenir, ni les précipices qu'il faut éviter. Mais l'Auteur *de l'Esprit* ne veut point de la raison pour les détails de la vie; c'est-à dire, pour les trois quarts du temps que nous passons ici bas, & il nous met sous la garde unique des passions. Quelle Morale, encore une fois ? Et ce principe seul ne détruit-il pas toute la Philosophie même Payenne?

On remarque de plus, en lisant cet Ouvrage, des traces trop visibles de la haine que l'Auteur paroît avoir conçue contre la Religion : il ne distingue point le zèle du saint culte, de ce qui s'appelle *fanatisme :* mais il ne fait en cela que ce que nos prétendus Philosophes font depuis long-temps. Au reste, ce que nous avons dit jusqu'ici n'est que l'ébauche de plus grandes critiques que mérite l'Ouvrage *de l'Esprit.*

Il est bon cependant qu'on sçache que ce livre a été brûlé par la main du Bourreau; & que l'Auteur, pour-

suivi

ſuivi par le Parlement, a donné deux rétractations, l'une longue & totalement inſuffiſante; l'autre plus courte & plus réguliere, quoique la Religion & l'État puſſent deſirer encore quelque choſe de mieux.

OBSERVATION

SUR LE MÊME SUJET.

Les ſyſtêmes impies de Hobbes & de Spinoſa, renouvellés depuis peu, & parés de tout ce qui peut faire illuſion aux ſimples, ont été combattus avec de grands avantages. Hobbes prétend que l'intérêt eſt le principe qui différencie le bien du mal; que tout ce qui nous plaît eſt juſte & légitime, &c. Cette doctrine auſſi pernicieuſe que fauſſe a été détruite dans pluſieurs excellens Ouvrages. On a fait voir que l'intérêt eſt très-différent du devoir, de la juſtice, de la vertu; que l'intérêt eſt bien le motif qui fait agir, mais non pas la regle des actions; qu'en ſuivant notre intérêt, nous ſatisfaiſons notre amour-propre, mais non la conſ-

cience; que par-là nous pouvons réussir dans nos projets; mais qu'il nous reste encore à remplir nos obligations, &c. Quelle folie, en effet, de s'imaginer que quand on a cherché son intérêt en quelqu'affaire, Dieu & la Société sont contens ! Et quelle seroit donc la morale des Avares & des Ambitieux, gens livrés uniquement à l'intérêt, si le systême de Hobbes avoit lieu ?

Spinosa place le fondement de la justice dans la cupidité; c'est-à-dire, dans le penchant naturel, dans l'inclination ou la tendance physique vers les objets sensibles; & cela est aisé à concevoir, quand on suppose un systême où il n'y a ni Dieu, ni liberté, ni principe d'agir, ni fins, ni motifs, ni Religion. Spinosa réduit tout à la force aveugle de la Nature, aux déterminations nécessaires de la substance unique; il ne conserve que du méchanisme, de la routine & de la stupidité. Mais on a démontré que tout est faux dans cette horrible hypothese, fausses définitions, faux principes, fausses conséquences. Cependant arrêtons-nous un moment sur les preuves qui établissent que le bien &

le mal different de leur nature. Le bien eſt bien, parce que c'eſt la conformité avec les eſſences des choſes; le mal eſt mal, parce que c'eſt la diſproportion ou le défaut de rapport avec ce que les choſes doivent être; qu'antécédemment aux décrets poſitifs de Dieu, il y a des actions bonnes & mauvaiſes, des entrepriſes louables & condamnables; qu'il n'eſt pas beſoin d'une loi de Dieu poſitive, pour nous apprendre que l'honneur, l'obéiſſance, l'amour, ſont dûs au ſouverain Etre; que le menſonge & la fourberie méritent les reproches de la raiſon, &c. Mais il faut bien concevoir que ſi la diſtinction du bien & du mal ſubſiſte indépendamment de toute loi poſitive de Dieu, elle ne ſubſiſte pas indépendamment de la loi éternelle, de cette raiſon néceſſaire & immuable qui eſt en Dieu, de ce principe fondamental de toute obligation, principe dont la loi naturelle eſt comme le ſceau par rapport à nous, & dont notre raiſon eſt la promulgation continuelle & infaillible.



SUR L'INCRÉDULITÉ DES FAUX SÇAVANS.

Lettres Critiques. Paris 1756.

COMMENT arrive-t-il que la Religion paroît incroyable ou douteuse à tant de génies cultivés, & même versés dans les Sciences les plus abstraites? voilà un problême. Mais l'Auteur en donne la solution, & il la tire également de la disposition de ces Sçavans, & de la nature de la foi.

Dans les Sciences humaines, l'imagination s'orne & s'embellit, le sentiment se perfectionne & s'éleve, le jugement se forme & s'enrichit, le génie déploie en liberté ses talens & ses forces, il soumet en quelque sorte à son empire tous les objets qu'il attaque; ses progrès, ses découvertes, ses conjectures & ses systêmes, sont le fruit de ses travaux & de son industrie. Dans la carriere où il s'élance, il ne trouve rien qui gêne ses goûts & ses penchans; sa vanité s'enfle & s'enivre de son excellence, sans que le

cœur & les passions rencontrent aucune chaîne qui les captive.

Dans l'étude du Christianisme, à l'école de la foi, l'imagination profane ne trouve qu'un désert saint & aride; le génie audacieux ne voit que des entraves sacrées, & des mysteres couverts d'un voile impénétrable : une autorité suprême en ordonne la créance absolue, des regles austeres répriment les penchans vicieux, des loix terribles ordonnent la pratique pénible des plus pures vertus. La foi égale les Sçavans aux Ignorans; elle courbe leurs têtes sous le même joug; leur bonheur & leur malheur essentiel dépend également de leur humble docilité & de leur fidele obéissance; cette foi même est un don divin; on le reçoit sans l'avoir mérité. Sous sa discipline le Sçavant est réduit à un enfance dont il rougiroit dans l'Empire des Lettres qu'il cultive : on ne permet à ses lumieres que l'examen des motifs qui l'obligent à croire des mysteres qu'on lui défend de sonder. Les secours qu'on lui promet pour accomplir de si grands sacrifices, ne fortifient la foiblesse de son cœur, qu'en humiliant l'orgueil de son esprit.

Voilà l'écueil des faux Sçavans, & la source de leur incrédulité : il semble qu'ils ne sçauroient pardonner à la Providence d'avoir mis la foi & le salut à la même portée pour eux & pour le Peuple : cette divine économie qui caractérise une bonté universelle, scandalise, en quelque sorte, leur présomption particuliere : ils aiment mieux se perdre dans l'abyme de leurs propres ténèbres que de se sauver à la faveur des lumieres communes. Après tout, ce qui les révolte le plus, ce n'est pas l'incompréhensibilité des mysteres, les phenomenes qui leur sont les plus familiers dans la Nature, ne surpassent guere moins leur intelligence : la sainteté des devoirs que la foi impose, les rebute beaucoup plus que l'incompréhensibilité des dogmes. Cependant la perfection de ces devoirs est marquée à un sceau divin, qui garantit la vérité des mysteres. La Morale & les dogmes du Christianisme coulent de la même source : la sainteté de l'une devroit donc plutôt être un attrait qu'un obstacle à la foi des autres ; elle devroit lever plutôt, que fonder les répugnances qui naissent de leur incompréhensibilité, si la plus

vive, comme la plus ſecrete racine de l'incrédulité ne ſortoit de la corruption du cœur. Telle eſt cependant la témérité inexcuſable des Sçavans incrédules.

AUTRES OBSERVATIONS

SUR LES ÉCRITS CONTRE LA RELIGION.

A l'occaſion du Livre de la Médecine de l'Eſprit. Paris 1753.

Il y a des Auteurs qui, dans leurs Ouvrages, confondent & mêlent enſemble le vrai & le faux avec une ſorte d'impunité & même de ſuccès. A la faveur d'une imagination vive & dominante, d'un ſtyle ferme & lumineux, d'un ton fier & hardi, ils deviennent les Oracles d'un certain monde, & ſes *Philoſophes*. Tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs paradoxes eſt préjugé : tout ce qui n'adore pas leurs idées eſt peuple. L'Hiſtoire leur fournit des anecdotes qu'ils rapprochent, le monde, des portraits qu'ils

enluminent ; les Mathématiques, des formules auxquelles ils ſoumettent juſqu'à la morale : dans leurs Ecrits tout eſt ainſi contraſte, tableau, réſultat. Sous l'éclat de leurs couleurs, le menſonge impoſe, l'erreur faſcine, le délire même éblouit.

Pour lever un charme ſi ſéduiſant, dans un ſiecle où l'abus de l'eſprit & des talens eſt une eſpece de mérite & de recommandation, il ne faudroit que remonter analytiquement aux principes de ces dogmes hardis, & deſcendre enſuite méthodiquement à leurs dernieres concluſions, alors on reconnoîtroit que ces audacieux Ecrivains en veulent autant aux Puiſſances qui les protegent, qu'aux Loix qui les gênent dans nos Tribunaux, & il n'y auroit aucun Magiſtrat qui ne ſe crût obligé de ſévir contre ces Ouvrages & leurs Auteurs.

C'eſt ici une doctrine empoiſonnée & qui ſe produit avec les agrémens d'un ſtyle où brille un luxe prodigue. Quoique toujours parée des fleurs d'une imagination jeune & riante, elle ne laiſſe pas de ſe confondre avec des vérités qu'on doit reſpecter. Aſſez ſouvent elle ſe décore d'une érudition

agréable : mais plus le ſyſtême s'embellit ſous la plume de l'Auteur, plus nous ſommes obligés d'en montrer le danger & de prévenir l'illuſion que cet appareil pourroit faire à la ſimplicité de quelques Lecteurs.

Rien ne conſtate mieux l'ignorance & le petit génie de tous ces Auteurs ſcandaleux, que le ſimple projet d'attaquer, & d'attaquer par de petits mots, par des riens, par des dictons uſés, quelque choſe d'auſſi fort, d'auſſi inébranlable, d'auſſi éternel que la Religion Chrétienne & Catholique : toute leur reſſource eſt dans le cœur de leurs Lecteurs : ils ſçavent bien qu'on aide à tout ce qui paroit donner quelqu'atteinte à une Religion qui révolte toujours la Nature ; & qu'on aime à s'en conſoler en quelque ſorte par un bon mot. Car, enfin, ſi ces petits Meſſieurs avoient dans l'eſprit quelque force, quelque vrai talent, & une vraie proviſion de connoiſſances phyſiques, philoſophiques, ou autres, & qu'ils oſaſſent ſe confier à la bonne opinion que l'orgueil ſeul leur inſpire d'eux-mêmes, on ne les verroit point ainſi chercher lâchement les ténèbres, & mordre en ſecret, détracter, calomnier,

noircir tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré. Tous ces petits livres ſe font auſſi au gré de certains petits Libraires, par de petits Auteurs qui ſçavent bien tous qu'on gagne quelqu'argent à flatter les paſſions d'un certain Public.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne laiſsât point ſans réfutation tous ces livres ingénieuſement impies, qui n'en impoſent qu'aux demi-Sçavans, & que dès qu'il ſort des ténèbres quelqu'un de ces enfans de la terre armés contre le ciel, il ſe préſentât un Hercule pour l'étouffer. Il ne faut pour cela qu'un ſens droit & une bonne plume ; un ſens droit a bientôt découvert le faux du libertinage ; une plume légere & correcte combat l'Impie & le terraſſe par ſes propres armes, elle fait tomber ſur lui le ridicule qu'il jettoit ſur les autres.

L'irréligion met un déſordre dans les Lettres. Dans ſa naiſſance, la Littérature ſoit en proſe, ſoit en vers, étoit réſervée, modeſte, attentive à reſpecter la Divinité. L'Impiété eſt une Etrangere dans l'Empire Littéraire : le vrai goût ne peut adopter des productions de ténèbres, des livres illégiti-

s & licentieux : ces Ouvrages n'en-
iissent la société d'aucun trait de
ie, d'aucune invention nouvelle :
Impies de nos jours sont les mau-
s Copistes des Anciens, & l'on au-
: bien tort de supposer de grands
rts d'esprit dans des compositions
lacieuses où Dieu est outragé. Nous
oissons trop estimer tout ce qui se
êt d'une apparence d'esprit, & nous
imes les dupes de cette folle estime
nous attire cette inondation de
ochures bisarres, de riens ingénieux
de prétendus Ouvrages qui ressem-
nt aux Palais de la Féerie. Le bon
ueil que leur fait un certain Pu-
c excite & encourage quantité de
nes Auteurs à débuter par des at-
itats contre la Religion. Ils sçavent
e ce qu'il y a de moins estimable
de plus funeste dans le fond, passera
a faveur de je-ne sçai quelle sorte
sprit, recevra même des éloges, &
e des Lecteurs les sauveront du mé-
s général qu'ils méritent.





SUR LE POLYTHÉISME,

OU PLURALITÉ DES DIEUX.

Disc. sur la décadence de l'Idolatrie

ENVIRONNÉS des lumieres que le Christianisme a répandu dans l'Univers, & qu'il pouvoit seul y répandre, il nous est aujourd'hui fort aisé de prononcer sur les absurdités du Polythéisme; mais il y a dix-sept siecles que nous aurions peut-être été les premiers persécuteurs des ennemis des Dieux. Tel qui forme à présent des objections contre l'Evangile, en faveur des passions, en eût formé alors en faveur de Vénus & de Diane. Tel qui craint à peine un Dieu, en eût redouté mille. Le Ciel, les Bois, les Eaux, tout ce qui se seroit présenté à ses regards, n'eût offert à son imagination qu'une multitude d'êtres supérieurs, capables de le protéger ou de lui nuire. On l'eût vu, tremblant & respectueux, leur offrir un encens que le vrai Maître du monde n'obtient pas toujours de sa main.

Les paſſions, au nombre deſquelles on peut mettre, ſi l'on veut, la crainte, ſur l'autorité d'un Poëte qu'on cite avec affectation, ont introduit dans l'Univers la pluralité des Dieux : voilà leur origine. Elle n'eſt pas ſi noble que celle des Rois que la vertu mit ſur les premiers Trônes : mais elle aſſuroit au regne des Dieux une plus longue durée. Rien ne devoit être ſi durable que ce qui portoit ſur des fondemens qu'il importoit de ne pas ébranler. Enfans des paſſions, les Dieux devoient régner ſur les hommes auſſi long-temps qu'elles-mêmes.

Quelles qu'euſſent donc pu être, dans tel ſiecle qu'on voudra, les lumieres des Peuples ; quelqu'épurée qu'eût été la raiſon ; quelque facilité qu'on eût pu avoir à pénétrer le ridicule du Polythéiſme, on en eût reſpecté les ténèbres ; & les Dieux auroient conſervé leurs Temples & leurs Adorateurs : leur empire imaginaire ſembloit acquérir de la réalité à proportion du progrès des âges. La terre couverte de monumens érigés à la gloire de Jupiter, de Minerve, de Mars, &c., ſembloit atteſter leur exiſtence, conſacrée d'ailleurs par l'hom-

mage des Légiſlateurs, par l'aveu des Philoſophes, par le concert des Poëtes dont les Ouvrages enchanteurs devoient perſuader ſi facilement l'eſprit en mettant le cœur de la partie.

Le Polythéiſme triompha des lumieres du ſiecle d'Alexandre & de celui d'Auguſte. Quels ſiecles ont été plus féconds en Génies ? Il régna ſur les Athéniens qui éclairerent le monde, & ſur les Romains qui le vainquirent. Chaque conquête des Romains en étoit une pour les Dieux étrangers qui ſuivoient les Conquérans au Capitole. Les lumieres, ſuivant le cours ordinaire de la raiſon, ne ſuffiſoient donc pas pour la deſtruction de l'idolatrie. Il falloit pour arracher l'Univers au culte des Dieux, un mobile puiſſant, un événement ſingulier, une ſociété de Sages ſupérieurs à ceux de la Grece & de l'Italie. Il falloit que le ſeul Dieu véritable ſortît comme de ſon ſecret, & qu'il envoyât ſon Fils au monde.

Je voudrois qu'un de ces eſprits diſtingués, qu'on nous vante tant, qu'un de ces Ecrivains fameux par de célebres paradoxes, imaginât pour un moment l'Etat de l'Univers, & le crédit du préjugé qui y multiplioit les Dieux,

lorsque Jesus-Christ se montra dans la Judée. Je voudrois qu'il vît naître sur les bords du Jourdain le projet de changer le culte & la persuasion du monde ; je veux dire, d'y causer la révolution la moins attendue & la plus générale. Je voudrois qu'il comparât ensuite, en raisonnant humainement, les moyens que Jesus-Christ avoit à mettre en œuvre, avec les difficultés presque sans nombre de l'entreprise ; & qu'après cela ce Génie privilégié, cet Oracle de certaines sociétés, ce Héros de son temps, se mît à la place de Jesus-Christ, qu'il rassemblât autour de lui quelques Disciples, n'importe quels seroient leurs talens, & qu'il leur commandât de parcourir la terre & d'y renverser les Idoles avec leurs Autels, après avoir soumis à de nouvelles idées les Peuples & les Souverains. Voilà assurément un projet que je le défie seulement d'envisager, sans reconnoître au milieu des applaudissemens de sa petite Secte, sa foiblesse & le néant de son mérite.

Ce projet, tout difficile, tout impossible qu'il paroît, a cependant été exécuté. Et par qui ? Par quelques hommes timides & obscurs, que la voix de

Jesus-Christ a rassemblés, que son exemple a encouragés, que ses ordres ont dirigés, que son art puissant & divin a métamorphosés en Sçavans & en Héros. Leur zele & leur courage ont surmonté tous les obstacles, & élevé au seul Dieu que la Terre dût reconnoître des Autels sur les débris des Temples où régnoient les Idoles. Ces Héros ont été ensuite remplacés par d'autres, qui, pleins du même esprit & des mêmes sentimens, ont donné le même spectacle au monde. Presque toute la Terre n'a plus reconnu qu'un Dieu. La persuasion a été si générale, que le mensonge même a été forcé d'y recourir : c'est sur elle que le Législateur de la Mecque a fondé le succès de son systême. Toutes les Sectes enfin ont conspiré à affermir l'ouvrage du Christianisme, du sein duquel elles sont sorties, semblables à ces branches que les vents & la foudre ont détachées de la tige commune.

Mais comment à des mensonges accrédités, à des préjugés que l'éducation avoit consacrés, à des erreurs chéries, est-on venu à bout de substituer une créance sans appas pour l'imagination, une opinion austere, une vé-

rité difficile à bien ſaiſir d'abord avec ſes préciſions & ſes conſéquences ? Que diſoient les nouveaux Orateurs du Chriſtianiſme aux hommes pour les détromper ? Des choſes qui les perſuadoient. Quels étoient leurs diſcours ? Simples, nobles, parés des ſeules couleurs de la vérité, ſemblables à celui que S. Paul tint dans l'Aréopage, ſemblables à ceux des autres Apôtres qu'on peut voir dans les Livres ſacrés, & qui produiſirent des fruits ſi merveilleux, & qu'on ne peut attribuer qu'à la puiſſance de l'eſprit de Dieu.



SUR LA MORALE.

La Morale. Paris 1757.

LA Morale eſt la Science la plus néceſſaire à l'homme : elle lui découvre la fin où il doit tendre & les moyens qui peuvent y conduire, c'eſt-à-dire, les devoirs dont la pratique fait notre mérite, & dont la récompenſe ſera notre béatitude, pourvu qu'en rem-

plissant les obligations de la Religion naturelle, on ne se croie pas dispensé d'observer les préceptes de la Religion révélée. Toutes d'eux n'ont qu'un même Auteur : dans l'ordre établi par la Providence, il n'est pas permis de les séparer : l'une sans l'autre seroit insuffisante : la révélation porte sur des fondemens dont la raison, sans se démentir ne sçauroit ébranler la solidité.

On peut diviser la Morale en trois parties. La premiere roule sur les principes extérieurs de nos actions : la seconde, sur leurs principes intérieurs : la troisieme, sur nos différens devoirs. Les principes extérieurs de nos actions se réduisent aux loix, au bien & à la felicité.

La loi éternelle est la premiere des loix : S. Augustin la définit la *raison qu'a Dieu de vouloir la conservation de l'ordre naturel :* Cette loi doit régler l'usage de toutes nos facultés : elle éclaire notre entendement sur la nature du bien & du mal ; elle nous commande la fuite de l'un & la recherche de l'autre; son empire s'étend sur nos sens, il en prévient les erreurs & les illusions, il réprime les passions, il en corrige les vices & les excès : son flam-

beau jette ſur les biens ſenſibles une lumiere qui en diſſipe le faux éclat., & qui découvre le poiſon caché ſous leurs charmes ſéduiſans.

Car remarquons ici que l'homme ne ſçauroit vivre ſans aucun amour; un penchant néceſſaire le fait aſpirer au bonheur: le ſouverain bien eſt le ſeul qui puiſſe remplir ce deſir: ce ſouverain bien eſt donc le terme raiſonnable où l'homme doive ſe porter par un amour de choix & de préférence, malgré toutes les impreſſions étrangeres qui conſpirent à l'en détourner: c'eſt-là ce qui diſtingue la raiſon de l'inſtinct, les habitudes réfléchies des mouvemens indélibérés; en un mot, l'homme de la bête.

L'homme n'étant qu'une créature, ſe doit tout entier à Dieu ſon Créateur. La loi de l'amour l'oblige à s'approcher toujours de l'Auteur de ſon être: tout ce qui peut l'en éloigner ou l'en écarter eſt contraire à cette loi dont la baſe eſt l'ordre ſouverain, & dont l'objet eſt l'union de l'homme avec Dieu. Le nœud qu'elle forme embraſſe pareillement le prochain: dans la ſociété il en réſulte des liens inviolables qui aſſurent la paix & la dou-

ceur du commerce civil & politique: c'eſt ſur ces principes immuables que portent tous nos engagemens ſacrés & profanes. Les concluſions qui en découlent ſont autant de vérités inébranlables. Dieu en a gravé les principes dans toutes les conſciences. Envain de prétendus Philoſophes ont cru trouver dans les mœurs de quelques Peuples des exçeptions à ces loix : par-là ils eſpéroient en détruire l'univerſalité: mais on a déja triomphé ſans effort de ces objections triviales, & ils devroient rougir de les avoir propoſées. D'autres qui prennent également la qualité de Philoſophes, n'oſant nier ces vérités, en ont attaqué les preuves, ou les ont taxées de foibleſſe, comme ſi l'on pouvoit ignorer que plus une theſe approche de l'évidence, moins la preuve de cette theſe peut enchérir ſur elle en fait de force & de clarté, que moins une propoſition a beſoin de preuves, plus l'appui qu'elle en reçoit paroît ſuperflu.

Ce ſont-là des principes dont on ne ſçauroit faire trop d'uſage contre les fauſſes ſubtilités où ſe retranche le Pyrrhoniſme quand il eſt aux abois: s'il oſe franchir des barrieres ſi reſ-

pectables, il ne mérite plus qu'on s'échauffe pour l'éclairer : il ne reste plus qu'à l'abandonner à ces doutes interminables dont le cercle vicieux fait le comble de la déraison & de la folie.

Du droit naturel dérive le droit des gens : l'un n'est que l'extension de l'autre. Le droit des gens regle les devoirs du commerce social entre les particuliers. De-là l'Auteur passe aux loix divines qu'on appelle positives : leur esprit doit inspirer nos sentimens, & leur lettre doit diriger nos actions. Ces loix ont pour base la loi naturelle dont elles ne sont que l'explication ou la perfection : elles reglent la forme du culte que Dieu exige des fideles : elles communiquent même aux loix humaines une force qui lie les consciences. Ce que l'Auteur nous apprend sur les autres principes extérieurs de nos actions, c'est-à-dire, sur la nature du bien moral & sur la société, mérite plus d'être lu, qu'abrégé.

Dans la seconde partie, l'Auteur développe les principes intérieurs de nos actions : ces principes sont l'amour-propre, les passions, les vertus & les vices. Dans la recherche de la félicité, l'amour-propre est notre guide;

mais ce guide eſt ſouvent aveugle & nous égare, il ne nous conduit sûrement qu'autant qu'il eſt éclairé.

Dans la troiſieme Partie, il expoſe les devoirs généraux & les obligations particulieres de chaque état. Cet Ouvrage eſt parſemé de ſentences précieuſes que la raiſon doit recueillir & goûter.

Quand le frein de la Religion, dit-il, le plus puiſſant de tout, eſt rompu, il n'y a point de digues aſſez fortes pour arrêter la fureur des paſſions: ce ſeul motif devroit être ſuffiſant pour ramener & fixer les hommes à leur intérêt le plus précieux, qui eſt celui de la Religion. Tout l'art de la fauſſe dialectique, que l'incrédulité met en œuvre, échoue contre l'enchaînement des vérités parvenues depuis la création du Monde juſqu'à nous, &c. &c.



SUR LE PREMIER PRINCIPE DE LA MORALE.

LA Maxime : *Ne fais point à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît*, passe généralement pour un premier principe de la Morale : la vérité de cette Maxime est aussi connue par les idées, que celle du principe métaphysique : *le tout est plus grand que sa partie.* Il est vrai que la Maxime en question n'est point un premier principe, mais elle en est la conclusion & l'application : c'est ce qu'il est aisé de prouver, si l'on met l'antécédent à la place de la conséquence. Le voici cet antécédent ou ce principe : *Faire à son semblable, ou à un autre homme, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, est un mal*, une action qui blesse la raison souveraine, qui offense l'Auteur de la raison, le Vengeur des droits de la raison. La conséquence, c'est que nous ne devons donc pas faire cette action : & c'est aussi ce que défend la loi naturelle,

Tu ne feras pas à un autre, &c. Or cette Maxime est réduite à son principe, ou ce principe même est évidemment & nécessairement vrai & connu par les idées. Développons cette vérité.

Si l'idée de mal moral, d'action mauvaise, contraire à la raison, d'offense de Dieu; car tout cela n'est point distingué; si cette idée, dis-je, est contenue dans l'idée de faire à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, n'est-il pas évident que vous ne pouvez en user ainsi sans commettre une action mauvaise? Et pouvez-vous douter un instant de l'identité de ces idées? En effet, je vous demande pourquoi, avec raison., vous ne voudriez pas que quelqu'un en usât avec vous de cette maniere? C'est, sans doute, parce que ce traitement seroit un mal pour vous; un mal qu'on vous feroit sans raison, sans en avoir droit, & contre le droit que vous avez de n'être pas ainsi traité. Car c'est ce que la loi défend, fondée sur le principe naturel que j'ai rapporté. Donc celui qui agiroit de cette sorte, agiroit sans raison, & contre la raison, violeroit votre droit, le droit commun

mun à tous les hommes : donc en vous faisant ce mal, dans les circonstances marquées, il feroit mal, il seroit injuste, il pécheroit. Et s'il se rend coupable par cette conduite, comment en l'imitant pourriez-vous être innocent ? Donc il est métaphysiquement vrai, certain, évident, qu'il n'est pas permis de faire à un autre ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fît ; & nous avons dans cette vérité un premier principe de Morale aussi clairement connu par les idées, que les premieres & les plus simples vérités de la Géométrie, *C. Q. F. D.*

Il est bien étrange qu'on s'avise au bout de six mille ans (1740) de rappeller à l'examen des notions gravées en caracteres ineffaçables dans tous les esprits, des notions dont on tâche en vain d'étouffer la lumiere importune, & que la témérité de disputer sur-tout décorée du nom de force d'esprit, de Philosophie, précipite aujourd'hui certaine espece de gens dans le plus insensé scepticisme qui fût jamais. Mais puisqu'une vaine subtilité dont on se glorifie est employée à égarer la raison pour les intérêts du cœur, nous avons été bien aise de mettre en œu-

vre ce que la Métaphysique a de plus certain pour ramener au bon sens ceux qui à force de raisonner, cessent en vérité d'être raisonnables.

SUR L'IMPORTANCE

DE LA SCIENCE DE LA MORALE.

Extrait du Discours qui a remporté le Prix des Sciences, au jugement de la Société Royale de Nancy, en 1761. *Par Mademoiselle Bermann, de Geneve.*

SE connoître soi-même, en apprenant quels sont ses devoirs; apprendre à les remplir, n'est-ce pas de toutes les Sciences la plus nécessaire & la plus utile ? Telle est la Morale : c'est la doctrine des mœurs, la regle de nos actions; & s'il étoit un art d'être vertueux, je dirois l'art de la vertu : ce qui doit nous intéresser vivement tous & nous affecter le plus; ce qui nous touche réellement de plus près, & ce que nous sommes obligés de sçavoir: voilà les matieres que traite la Morale. Nous avons des défauts : elle s'ef-

force de les détruire ; nous courons après la gloire, elle nous en montre le véritable chemin; nous voulons être heureux, elle nous en indique les moyens infaillibles. Quoi de plus utile !

Nous naissons avec un germe de vertu ; mais nous ne naissons pas vertueux. Semblables à ces plantes excellentes qui ne viennent qu'à force de culture, il faut du travail & des soins pour faire éclorre ce germe précieux. La premiere étude de l'homme est donc l'homme même ; & ce n'est qu'après elle qu'il peut passer à celle des objets étrangers. Envain serez-vous habile Physicien, Mathématicien profond, Poëte, Orateur, vous ne serez rien, si vous vous ignorez vous-même.

Qu'on ne croie pas, au reste, que l'Auteur veuille ternir l'éclat des lauriers, que tant de beaux génies ont cueillis dans la carriere des Lettres. Mademoiselle de Bermann croit au contraire qu'on ne peut assez louer leur zele & récompenser leurs travaux ; mais la premiere couronne sera pour le Sage. L'étude des mœurs doit être notre premiere & notre principale étude. Les Républiques subsiste-

roient ſans éloquence ; ſans ſcience on verroit des ſociétés ; on n'en verroit point ſans mœurs. De tous ces avantages réunis, on eſt en droit de conclure que la Morale eſt plus utile & plus néceſſaire que la Littérature. Seroit-elle moins agréable ? Non, la Morale atteint ſouvent le but que la Littérature ſe propoſe. A l'avantage précieux d'inſpirer l'horreur du vice, l'habile Moraliſte peut joindre celui de plaire & de faire naître le goût de la véritable éloquence. Ce genre d'Ouvrages peut allier les graces de l'expreſſion & la beauté des images à la ſolidité des maximes & à la force des raiſonnemens. Quel vaſte champ pour l'imagination dans la Morale ! La multiplicité des paſſions, la diverſité des mœurs, la diſproportion des eſprits, la biſarrerie des inclinations, l'inégalité des talens & des conditions, les rapports & les différences des vertus & des vices, leurs cauſes, leurs progrès, leur ſuite ; quel ſujet plus propre à donner au génie tout l'eſſor dont il eſt capable ? On cultive avec ardeur toutes les parties de la Littérature, on épure la Langue, on embellit les Sciences & les Arts. L'homme

pénetre jusqu'au centre de la Terre, il s'éleve jusqu'aux Cieux pour connoître ce qui s'y passe; il interroge la Nature, sonde ses décrets les plus cachés, & rarement songe-t-il à rentrer au fond de son cœur, pour y apprendre ce qu'il est, ce qu'il doit être, la nature de son ame, ses devoirs, sa destination, pour en instruire les autres, les éclairer par ses lumieres, & les corriger par ses leçons.

Quelle peut être la cause de l'espece de discrédit où les Ecrivains laissent les objets de la Morale? Seroit-ce parce qu'on auroit tout dit sur une matiere aussi utile, & que nous ne pourrions que glaner d'après ceux qui nous ont précédés? Mais il s'en faut beaucoup qu'on ait épuisé une mine aussi riche & aussi féconde. A-t-on dévoilé tous les ressorts du cœur humain? Malgré les recherches les plus exactes, il échappe toujours quelque chose à la pénétration des Ecrivains; il reste toujours quelqu'objet inconnu. Un des Philosophes Moralistes, qui, malgré les écarts de son imagination, a le plus étudié & le mieux connu le cœur humain, (Montagne) disoit avec vérité: *L'homme est un sujet merveilleusement*

vain, divers, & ondoyant; il est malaisé d'y fonder un jugement constant & uniforme. Aurions-nous donc plus besoin de Littérature que de Morale? Serions-nous plus sages, qu'éloquens & sçavans? Nul siecle plus poli, plus brillant que le nôtre & que celui qui l'a précédé. Nul siecle plus fertile en grands Génies, en Sçavans, en Orateurs, en Poëtes: peut-on ajouter en hommes vertueux? L'esprit & le bon goût y fleurissent dans toute leur étendue; la raison y jouit-elle de tous ses droits? Nous avons des Académies d'Arts, d'Eloquence, d'Inscriptions, de Sciences & de Belles-Lettres, & nous n'en avons pas pour les Mœurs. On a dévéloppé les mysteres les plus obscurs de la Nature: par-tout l'ignorance est bannie: le vice l'est-il? Notre siecle ne peut être ni plus éclairé, ni plus corrompu: vérité triste & humiliante pour l'humanité! Combien d'Ecrivains de nos jours n'ont employé leurs talens pernicieux qu'à distiller dans leurs Ouvrages un poison d'autant plus funeste qu'il est plus subtil & plus caché? Livres odieux dont le but n'est que de faire triompher le vice & l'irréligion: dangereux & mé-

prisables Auteurs qui ne doivent leur célébrité qu'au peu de sagesse & de Religion de notre siecle ! Mon dessein n'est pas, dit l'Auteur, de déclamer ici contre leur doctrine impie, ou de la combattre ; je laisse ce soin à de plus habiles.

Le but de Mademoiselle de Bermann dans ce discours dont nous venons de transcrire une grande partie, est de ranimer le courage de nos Auteurs sur une matiere plus importante que celle qu'ils traitent ordinairement, & sur laquelle nous avons peu d'Ouvrages capables de réformer les Mœurs, dans un temps où il ne nous manque peut-être que la sagesse & la vertu. Nous ne devons pas oublier de dire que ce Discours est l'ouvrage d'une Demoiselle de condition qui n'a que dix-huit ans.





SUR LA DISTINCTION DES VERTUS ET DES VICES;

A l'occaſion de la Fable des Abeilles Par M. Mandeville.

SELON le Syſtême horrible & inſenſé qu'ont oſé mettre au jour un petit nombre de prétendus Eſprits forts de ce ſiecle, la diſtinction des vertus & des vices eſt 1°. une invention purement humaine, une affaire de ſimple convention, établie de concert par la politique des ambitieux, la cupidité des hommes ſenſuels, & l'ivreſſe de quelques imaginations fortes, poſſédées d'un fol amour pour une gloire chimérique. 2°. Les vertus morales ſont l'ouvrage de l'orgueil & de la politique. 3°. Il n'y a point de vertu parmi les hommes. 4°. Les ſentimens de pudeur, de modeſtie, d'humanité & de compaſſion, ni les actions qui en réſultent n'ont rien de vertueux. 5° L'homme n'eſt point naturellement ſociable, & la ſociété ne doit ſon ori

gine qu'aux vices, qu'aux illuſions qui ont produit les vertus morales, & la diſtinction de la vertu & du vice.

Il eſt aiſé de réfuter cet affreux Syſtême. La diſtinction des vertus & des vices, n'eſt point une affaire de convention & de politique. Voici différentes preuves de la fauſſeté de cette aſſertion.

1°. La révélation nous apprend que les idées de vertu & de vice, du bien & du mal moral, ſont dans nous l'ouvrage d'une Providence qui prépare notre eſprit à ſe les former néceſſairement à l'aſpect des objets propres à les faire éclorre; qu'elles naiſſent en quelque ſorte avec l'homme; que leur origine eſt auſſi ancienne que le monde; qu'il exiſte une loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme; une regle de diſcernement du bien & du mal commune à toutes les Nations, au Gentil comme au Juif, au Mahométan comme au Chrétien, & ſur laquelle les Nations ſeront jugées, comme les enfans d'Abraham le ſeront ſur la Loi de Moyſe, & les Chrétiens ſur l'Evangile.

Deuxieme Preuve. Selon ce Syſtême, les Politiques ruſés & ambitieux, qui

chercherent à former des sociétés pour se les asservir, dresserent leur plan sur le penchant qu'avoient naturellement les hommes les plus grossiers pour les louanges, & sur l'horreur qu'ils avoient pour le mépris. Donc avant les manœuvres de ces Politiques, la Nature seule avoit appris aux hommes, encore grossiers, à louer & à blâmer: donc elle leur avoit dicté des regles pour louer & blâmer, antécédemment aux instructions des Politiques. Mais quelles étoient ces regles? La droiture, la sincérité, la modération, la tempérance, le désintéressement, étoient-ils l'objet de leurs censures & de leurs dédains, tandis qu'ils prodiguoient leurs approbations & leurs hommages, aux violences, aux brigandages, aux meurtres, à l'inhumanité, à l'insolente fierté, à l'avidité de tout accumuler, de tout réserver pour son propre usage? Non assurément. Pourquoi cela? Parce que des hommes sauvages gouvernés par les seuls instincts, & tels que ces Messieurs les Esprits forts supposent les Mortels avant les manœuvres des Politiques qui les raffinerent, ne pouvoient louer, faire valoir comme bonnes des actions di-

rectement préjudiciables à leurs intérêts les plus ſenſibles, ni blâmer, ni traiter de mauvaiſes des actions directement & ouvertement favorables à leurs intérêts les plus ſenſibles.

Or il eſt inconteſtable que les actions vicieuſes que nous venons de rappeller choquoient directement les intérêts les plus vifs de ceux qui n'en étoient point les Auteurs; qu'au contraire les actions vertueuſes que nous venons de rappeller, flattoient ſenſiblement leurs penchans les plus dominans. Donc les hommes encore ſenſuels & groſſiers, livrés aux ſeuls inſtincts, ne pouvoient avoir pour regle de louer ces actions vicieuſes, de blâmer ces actions vertueuſes: au contraire ils étoient néceſſairement dans la diſpoſition habituelle & générale de condamner les premieres & d'applaudir aux dernieres: donc antécédemment aux leçons rafinées des Politiques, certaines actions, les mêmes, quant à l'eſpece, que celles que nous approuvons aujourd'hui, étoient néceſſairement, même pour les hommes livrés au ſeul inſtinct des objets de louange & d'approbation: au contraire, nombre d'autres actions telles que celles que nous con-

damnons aujourd'hui, étoient l'objet de leur censure.

Troisieme Preuve. Il existe un Dieu créateur, Maître & Auteur de l'Univers, & de tous les êtres qu'il renferme. Sa Providence veille à maintenir l'ordre que sa sagesse y a établi, & cet ordre est assorti à la nature des êtres que sa puissance a formés. Or plusieurs conséquences suivent de ces principes.

1°. Donc il y a essentiellement un ordre établi de Dieu pour les êtres intelligens & libres : ordre fondé sur leur nature même, & qu'un Dieu juste & sage ne peut s'empêcher d'établir pour eux, en leur formant une nature qui l'exige.

2°. Donc il y a essentiellement un ordre d'actions bonnes & vertueuses, mauvaises & vicieuses établi pour eux, parce qu'une créature intelligente & libre, & essentiellement obligée à faire certaines choses & à en éviter d'autres, dont la pratique est également en son pouvoir, fait nécessairement ou une bonne action en se conformant à ces regles, ou une mauvaise en les violant.

3°. Donc il y a par la nature même des choses, indépendamment de toute

invention humaine & de toute manœuvre de politique, une distinction réelle établie pour l'homme entre le vice & la vertu.

4°. Donc l'homme a dès les commencemens été instruit de cette distinction réelle de vertus & de vices, d'actions bonnes & mauvaises pour lui, de leur convenance ou de leur opposition avec sa nature & avec les devoirs qui en résultoient pour lui : parce qu'un Dieu juste & sage n'a pu, sans déroger à sa justice & à sa sagesse, manquer de ménager sa créature intelligente & libre, un moyen simple, facile, & à la portée de tout le monde, de connoître les principes au moins généraux & fondamentaux des devoirs que sa nature lui prescrivoit, & dont Dieu comme Auteur de cette nature, & par-là des obligations qu'elle entraîne, devoit nécessairement exiger de lui l'observation.

5°. Donc antécédemment à toute invention purement humaine, fruit de l'orgueil & de la politique ; il y a eu non-seulement en soi & dans un sens abstrait, mais dans l'esprit même, & dans les connoissances des hommes une distinction réelle d'actions conve-

nables & non convenables pour eux, d'actions bonnes & mauvaises, de vices & de vertus. Donc la distinction des vices & des vertus n'est dans aucun sens une invention humaine, fruit de la politique & de l'orgueil : ce que nous avions à démontrer & ce qui vient de l'être par le procédé le plus simple & le plus géométrique.

A l'égard des moyens dont Dieu a pu se servir, ou s'est servi en effet pour communiquer facilement cette connoissance aux hommes, quoique cet examen n'entre pour rien dans la preuve qui établit la certitude de cette communication prompte & facile, & qu'on doive supposer qu'il y a dans les trésors de la sagesse divine une infinité d'expédiens pour y réussir, nous sommes en état de prendre sur cela un parti solide & de le faire prendre avec nous à tout esprit droit & vrai sur la maniere dont Dieu a tracé & a pu tracer en effet ses devoirs à l'homme.

1°. Il l'a fait par la voie du sentiment & de l'instinct, par une préparation prochaine de notre esprit à être affecté & porté à juger d'une certaine façon, à la vue de certaines actions :

par une suite de la communication que Dieu a établie entre nos sensations & nos idées. Un même coup-d'œil nous fait connoître dans l'ordre physique l'existence d'un objet qui frappe les sens, sa position respective, sa distance au moins absolue, sa figure, ses couleurs, sa convenance ou sa disconvenance par rapport à nous, & certaines dispositions indéfinissables qui font éclorre chez nous nécessairement, à l'aspect de quelques objets particuliers, les sensations de plaisir ou de déplaisir. Pourquoi Dieu dans l'ordre moral n'auroit-il pas pu établir la même regle; & par ces ressorts secrets dont il connoît seul l'artifice & le jeu, disposer notre ame à connoître par la même opération, qui nous retrace certaines actions, leur vice ou leur bonté morale; à sentir au moins à leur aspect, au-dedans de nous certains mouvemens indélibérés de satisfaction ou de dégoût, d'où résultoit tout d'un coup dans l'esprit un jugement au moins virtuel d'approbation ou de blâme pour ces mêmes actions? La conscience de tout homme qui examine de près & avec attention ce qui se passe dans son ame, ne lui assure-t-elle

pas que ce que Dieu a pu faire quant à ces mouvemens indélibérés de satisfaction ou de dégoût à la présence des actions bonnes ou mauvaises, & quant au Jugement d'approbation ou de blâme qui en résulte, il l'a réellement fait : & si l'intérêt de l'amour-propre & la violence de mille passions opposées à cet instinct, l'étouffent si souvent dans notre cœur, lorsqu'il est question de juger de nos propres actions, ne conserve-t-il point toute sa force, quand il est question de prononcer intérieurement sur les actions des autres ? Ne se fait-il pas même sentir au-dedans de nous pour notre propre condamnation, lorsque les fougues qui nous ont d'abord aveuglés, donnent lieu, en se rallentissant, aux justes & inévitables remords, qui suivent toujours le crime le plus secret.

2°. Dieu l'a fait par la voie de la réflexion : point d'homme si grossier & si borné, à qui la Providence n'ait donné une raison capable de démêler au premier coup-d'œil le tort que font certaines actions à l'intérêt commun de tous les hommes, & par conséquent aux siens ; parce qu'il n'est point en droit d'exiger que les autres hommes

aient plus d'égard à ses intérêts qu'il n'en aura aux leurs. Donc point d'homme à qui les premieres vues de la raison la plus simple & la plus bornée ne montrent qu'il y a certaines actions, que lui & tout homme doivent éviter, & d'autres qu'ils doivent faire.

3°. Dieu l'a pu faire par la voie de l'instruction & de l'enseignement. Il a pu annoncer ses devoirs au premier homme qu'il a créé, afin de prévenir par cette précaution les méprises où il seroit tombé avant que d'en atteindre la connoissance, s'il avoit dû attendre pour s'en former une juste idée, la suite d'observations & de raisonnemens nécessaires pour y parvenir par son propre travail. Il a pu les lui annoncer, afin de dissiper les incertitudes où il seroit resté, sans ce secours, sur certaines conclusions plus éloignées des premieres regles de ses devoirs, & afin de donner plus d'autorité aux leçons que ce premier homme feroit à ses descendans, en leur apprenant que le souverain Maître de l'Univers étoit le premier Auteur de ces enseignemens. Enfin Dieu a pu les lui annoncer, afin de manifester par-là plus clairement l'intérêt que prenoit à l'obser-

vation de ces devoirs l'Auteur de notre nature & des obligations qu'elle nous impose.

4°. Dieu pouvoit réunir & a réuni en effet en notre faveur ces trois moyens de connoissance & de discernement sur les principes généraux de nos devoirs & sur leurs justes conséquences. L'enfant qui vient de naître ne connoît encore, ni les alimens, ni le besoin qu'il en a pour sa conservation. Sa Nourrice lui en apprend machinalement l'usage : le goût & le sentiment l'y attachent ; & la raison elle-même, à mesure qu'elle se développe, l'autorise à ce que lui dicte le penchant & la coutume : sur ce point, comme sur mille autres, l'analogie est parfaite entre l'ordre physique & l'ordre moral.

Les personnes préposées à notre éducation font éclorre chez nous, par des impressions étrangeres, les premieres notion de nos devoirs. L'instinct nous dispose à les adopter : la raison en se formant met le sceau à nos connoissances. Ces sortes d'instructions agissent de concert, s'aident les unes les autres, & elles ont concouru à faire comprendre aux hommes que certai-

nes actions étoient bonnes & prescrites, d'autres mauvaises & défendues. Voilà ce qu'une Providence bienfaisante a opéré & opere encore tous les jours pour nous amener par les voies les plus simples à la connoissance de nos devoirs. Cette preuve tirée de la nature des choses est complette en elle-même : en voici une autre, qui, par la méthode analytique, nous conduit *à posteriori*, & par les faits à la même vérité.

Quatrieme Preuve. Il est certain & incontestable qu'en tous temps, en tous lieux, chez toutes les sociétés connues de l'Univers, chez l'Iroquois, le Cannibale, le Hottentot, le Troglodyle, comme chez le Grec, le Romain, le François, l'Anglois; chez ces dernieres, lorsqu'elles ressembloient encore au Huron & au Caraïbe, comme depuis que les Loix, les Arts les ont civilisées, il y a eu une distinction établie de vertus & de vices, d'actions blâmables & louables; qu'on y a regardé comme une chose honnête & digne d'éloge la bonne foi dans les marchés ou les échanges, la sincérité dans les discours, la fidélité à tenir sa parole, l'attention à reconnoître un

bienfait, à être obligeant à l'égard des autres, compâtissant pour ceux qui souffrent, à honorer ses parens, à avoir soin de ses enfans; qu'on y a regardé comme une chose mauvaise les vols, les trahisons, les infidélités, les usurpations, les mensonges, les violences, les meurtres commis à l'égard des autres membres de la société. La preuve décisive de ce fait, c'est que la société formée entr'eux auroit été bientôt totalement détruite, si ces principes n'y avoient été établis. L'Histoire nous fournit sur ce point bien des argumens dont le détail seroit trop long. Donc quelque loin qu'on remonte, antécédemment à toutes les manœuvres & tous les artifices que l'orgueil, l'ambition, la ruse ont pu dicter aux Politiques pour asservir les hommes, il y a eu dans les sociétés les plus sauvages, les plus grossieres, une distinction établie d'actions bonnes & mauvaises, de vertus & de vices. Donc la distinction des vertus & des vices, n'est point une ressource imaginée par la politique & adoptée par l'orgueil.

Envain Bayle dont l'esprit naturellement flottant, indécis, borné dans

son discernement, étoit plus fait pour s'embarrasser des moindres difficultés que pour les résoudre, jette dans son Dictionnaire & dans ses pensées diverses sur les Cometes, les semences du systême que quelques esprits forts ont développé depuis peu : envain dans le dessein d'insinuer qu'en fait de regles de mœurs, comme en fait de principes spéculatifs, tout est arbitraire, il affecte de rapporter souvent hors de propos, les usages bisarres & vicieux établis chez les diverses Nations de l'Univers.

Envain Locke en travaillant d'après les Scholastiques à combattre les idées innées dans un argument qui n'est rien moins que concluant contre ce systême, & qu'on ne pardonneroit pas dans les Ecoles à un bon Logicien de six mois, d'employer comme une preuve sérieuse de son sentiment ; envain, dis je, Locke cite plusieurs faits de même espece que ceux qui sont allégués par Bayle, quel avantage pourroit-on en tirer contre la vérité que nous venons de démontrer ? Aucun.

1°. La plupart du temps rien de si incertain que ces faits ; ni de si frivole que l'autorité des Ecrivains qui

nous les garantissent. Quels hommes d'abord que le plus grand nombre de ces Auteurs de Relations & de Voyages, & quel est leur discernement? Fût-il plus juste, l'envie de trouver par-tout du merveilleux, d'en embellir leurs recits, l'ignorance où ils sont presque toujours de la Langue des Peuples dont ils nous retracent les mœurs, le peu de séjour qu'ils font parmi eux, les occupations qu'ils y ont, les mettent-ils à portée de nous donner sur le fond des principes, sur les usages universellement reçus des connoissances bien sûres? Combien de méprises grossieres ne découvre-t-on point aujourd'hui dans les Ecrits même d'un Tavernier, d'un Chardin & de tant d'autres Voyageurs assez estimés? Des hommes qui, avec un discernement égal au leur, ont coulé leurs jours dans les lieux que ces premiers n'ont fait que parcourir; qui ont approfondi des faits dont les autres avoient décidé sur des bruits populaires, nous fournissent tous les jours des preuves complettes des erreurs sans nombre mêlées au récit de ces Voyageurs.

Mais admettons les faits que Bayle & Locke ont cités par des motifs dif-

férens : ſuppoſons que ceux qui en ſont les garants n'aient point pris trop légérement trois ou quatre événemens particuliers pour des uſages univerſellement reçus & approuvés, un caprice paſſager pour une pratique conſtante. Qu'en réſulte-t-il par rapport aux notions de ces Peuples ſur leurs devoirs ? Peut-on en conclure qu'ils les ignoraſſent, que les vices pour eux fuſſent devenus des vertus ? La réflexion ſuivante en convaincra tout eſprit raiſonnable qu'il s'en faut bien que cela ſoit.

Il en eſt des ſociétés entieres comme des particuliers qui les compoſent. Chez les unes & chez les autres, il y a loin des maximes aux actions, de la ſpéculation à la pratique. Pleins d'inſtincts oppoſés entr'eux, il n'eſt point ſurprenant que nous nous trouvions à chaque inſtant en contradiction avec nous-mêmes, que nous chériſſons le plus ce que nous eſtimons le moins, que nous goûtions le moins ce que nous révérons le plus. L'intérêt des paſſions, les exemples ſéduiſans, l'air de mode, l'impunité, donnent ſouvent vogue chez les Nations les plus civiliſées aux abus les plus déteſtés

les plus expreſſément oppoſés aux lumieres de la raiſon, au ſentiment de la conſcience, aux loix de l'Etat : c'eſt ainſi que chez les Chinois, malgré l'uſage toléré & commun parmi le Peuple indigent d'expoſer les enfans qu'on n'a pas le moyen d'élever, on reconnoît hautement, on rappelle ſouvent le ſouvenir de l'obligation où ſont les parens de pourvoir aux beſoins de ceux à qui ils ont donné l'être. C'eſt ainſi que parmi nous en France & en Angleterre, le Public & les Loix proteſtent toujours contre la fureur du duel & du ſuicide. N'y a-t-il point parmi ces Peuples des abus univerſellement répandus & impunis dont le Public gémit, & que toutes les Loix proſcrivent en vain ? Conclura t-on de là qu'il n'y a chez nous aucune notion d'équité, aucun principe d'humanité ? Non ſans doute. Appliquons ces principes aux faits cités par nos Sçavans du bel air. Le Hottentot, le Topinambou, le Cannibale, le Troglodyte peuvent donc comme le Chinois, le François, l'Anglois, allier aux pratiques les plus monſtrueuſes des notions & des inſtincts qui les condamnent. Une pareille contradiction eſt même bien plus naturelle

naturelle chez les premiers que chez les Nations polies & civilisées. Ces Peuples barbares sont destitués de ces instructions réitérées, de ces fréquentes leçons de morale répandues dans nos livres & dans nos discours, qui nous rappellent sans cesse nos devoirs, & nous les mettent devant les yeux avec les motifs les plus propres à nous les faire chérir. Les loix & l'autorité n'opposent point parmi eux de frein aux appétits les plus déréglés : elles ne répriment point le crime & ne corrigent point les abus. En un mot, les idées & les instincts de vertu ne sont qu'imparfaitement soutenus par une raison destinée à tenir la balance entre les uns & les autres, que foiblement aidés par les secours extérieurs. Donc la contradiction entre les regles mêmes connues, doit se rencontrer plus aisément chez ces Nations que chez les Peuples policés. Donc les usages vicieux, communs, tolérés, accrédités mêmes, prouvent moins dans ces Peuples barbares l'ignorance totale des principes & la soustraction des instincts qui les combattent, qu'ils ne le prouvent dans le François, dans l'Anglois, &c. Donc on ne peut sans

l'abſurdité la plus groſſiere, tourn
pour ces Barbares leurs mœurs en pri
cipes & conclure, comme Bayle
Locke, qu'ils ignoroient tout ce q
condamnoit les vices dominans ch
eux. Donc l'objection tirée de c
ſortes de faits eſt mépriſable, fr
vole, & n'affoiblit en rien la de
niere démonſtration que nous veno
de donner du concert naturel de to
tes les ſociétés de l'Univers, des Pe
ples barbares comme des Nations p
licées, ſur la diſtinction au moins d
points principaux des vices & des ve
tus. Donc, encore une fois, cette di
tinction n'eſt point l'ouvrage de la p
litique & le fruit de l'orgueil.

Il s'enſuit néceſſairement de ces d
monſtrations, qu'il y a dans l'eſpr
& dans le cœur de l'homme de vra
principes de vertu, des principes di
tingués de ceux que lui fournit l'o
gueil & la politique; qu'il peut l
ſuivre dans la pratique; que malg
les différentes eſpeces d'intérêts dire
ou indirects qu'il pourroit avoir à fai
des actions vertueuſes à l'extérieur
il peut les produire par d'autres mo
tifs que celui de ces intérêts; parc
que ces autres motifs ſont par eux

mêmes suffisans pour le déterminer, & que les motifs d'intérêt qu'on voudroit, par un faux rafinement, lui prêter en mille circonstances particulieres, peuvent ne pas se présenter, quelquefois mêmes ne se présentent pas à son esprit, & font place aux mouvemens naturels de bonté. d'équité, de compassion dont il est susceptible, & que la situation où il se trouve rendent souvent dominans chez lui contre tous ses intérêts; qu'ainsi il peut y avoir chez les hommes de vraies actions de vertu.

Sixieme Preuve. Les vertus ont été un fondement nécessaire à l'établissement, la conservation, la propagation des sociétés : donc les vices n'ont pû en être la cause. Point de société, quelque bornée qu'elle soit, sans la confiance réciproque des membres qui la composent. La Providence y a pourvu, en nous faisant naître naturellement crédules, & en nous assujettissant à recevoir par ce moyen les premieres notions que nous nous formons des divers objets de nos connoissances. Or cet instinct de crédulité prouve nécessairement dans nous des instincts d'équité, de fidélité, de sincérité. La

Providence en nous déterminant à croire avec qui nous vivons, nous auroit déterminé à l'erreur, si elle ne leur avoit donné, dans un degré proportionné à notre crédulité, les goûts que nous venons d'indiquer. Et notre crédulité s'affoibliroit insensiblement, la confiance s'éteindroit, la société disparoîtroit, si nous ne sentions au-dedans de nous le germe de ces vertus, si même elles n'éclatoient dans le gros de la conduite de nos semblables par rapport à nous. C'est ce nœud essentiel de probité & de bonne-foi, au moins relative, qui, au milieu des meurtres, des brigandages, a la force d'ériger en sociétés les compagnies des corsaires & des brigands : donc point de société entre les hommes sans la présomption préliminaire dans tous ceux qui concourent à la composer, qu'ils trouveront chez ceux à qui ils s'associent, de l'humanité dans les procédés, de la sincérité dans le discours, de la fidélité à remplir les engagemens une fois pris, de l'équité dans les jugemens, de la commisération pour les malheureux, de la bienfaisance & des secours dans les besoins, de la complaisance pour leurs goûts,

un esprit de support & de ménagement pour leurs défauts, quand les uns & les autres n'auroient rien de contraire aux regles de la société : & point de société conservée & soutenue sans la pratique habituelle de ces vertus dans le plus grand nombre.

Les faits ne démentent point ici la Métaphysique, & la pratique n'est point en contraste avec la spéculation. Examinons dans le détail, & d'un œil philosophique, ce qui se passe dans les sociétés humaines, & qu'y verrons-nous ? Sur la somme totale des actions, beaucoup plus dont la substance est moralement bonne, que de mauvaises. Plus de vingt, peut-être plus de trente & de quarante de la premiere espece, contre une seule de la derniere. Sur la masse totale des hommes, plus de vingt, qui habituellement dont les actions extérieures, se conforment aux principes d'équité, d'humanité, de bonne-foi, &c. contre un seul qui les viole ; & parmi ceux à qui les passions font enfreindre ces regles, plus d'exactitude à s'y conformer, que de liberté à s'en écarter. Un Brigand rentre dans Paris, après avoir volé sur les grands chemins, partage fidélement sa proie

avec ſes complices, paie exactement ſon écot dans les dépenſes communes, &c. Nous ne parlons point des traits ſinguliers d'humanité, de générosité, de reconnoiſſance, qui éclatent quelquefois chez les Mortels les plus pervers de cette eſpece. Point de cœur dont la vertu ſoit tellement bannie, qu'elle n'y rentre quelquefois dans ſes droits.

Mais, diſent ces nouveaux Philoſophes, c'eſt par la crainte du châtiment, l'eſpoir des récompenſes, un raffinement d'amour-propre, &c., que les hommes pratiquent les actions vertueuſes, & dès-lors elles ſont vicieuſes. Mais, 1°. que pouvoient la crainte ou l'eſpoir ſur les premiers qui ſe formerent en corps de ſociété? Indépendans les uns des autres, les premiers pas qu'ils firent pour ſe réunir, furent dictés par l'eſpoir ou le beſoin, guidés par la confiance, ſoutenus par la candeur, l'humanité, la bonne-foi; ſans cela point de ſociété. Nous l'avons démontré ci-deſſus. Les mœurs de tant de Peuples de l'Amérique, qui, ſans peines, ſans récompenſes établies, ſans Loix, ſans Magiſtrats, connoiſſent, goûtent, ſuivent même en mille ren-

contres le vrai & le juste, en fournissent une nouvelle preuve.

2°. Sur quels principes supposent-ils que tout ce qui flatte l'amour-propre des hommes est vicieux? Quoi! ce sera une action vicieuse que d'être officieux, complaisant, bienfaisant à l'égard des autres, dans la vue précisément de gagner leur amitié, de se ménager de leur part dans l'occasion de justes & d'utiles retours, ou de se mettre à l'abri de quelques malheurs qu'on auroit à craindre. La pure vertu est, il est vrai, moins intéressée; mais il est des intérêts que l'Evangile nous permet, nous autorise à ménager. Il est assez plaisant de voir ces Messieurs pousser la sévérité de la Morale plus loin que l'Evangile.

3°. Quand on examine si les actions vicieuses ou vertueuses sont utiles ou nuisibles à la société, il faut nécessairement faire abstraction des dispositions intérieures avec lesquelles les unes & les autres sont produites. 1°. Parce qu'il faut laisser au Scrutateur des cœurs le soin d'en démêler les secrets replis. 2°. Parce que ces dispositions échappent par leur nature à nos connoissances. 3°. Parce que de

quelque nature qu'elles ſoient, elles ne changent rien à l'avantage ou au deſavantage de l'action dont on examine les effets. La droiture d'intention ne tourne qu'au profit de celui dont elle dirige les opérations. C'eſt l'eſpece ſeule de l'opération qui intéreſſe la ſociété. Par exemple, une aumône n'en eſt pas moins utile au pauvre, parce qu'on la lui a faite par oſtentation ou par hypocriſie. Il faut donc dans cette diſcuſſion enviſager les actions préciſément, ſelon ce qu'elles ſont en elles-mêmes & par leur nature; & ſous ce point de vue regarder comme vertueuſes celles dont la ſubſtance eſt conforme aux différentes regles de nos devoirs, comme vicieuſes celles qui s'en éloignent. Dans ce ſens, ſeul raiſonnable à notre égard, nous montrerons toujours & que les actions vertueuſes ſont le ſeul ſoutien de la ſociété, & qu'elles s'y trouvent toujours en bien plus grand nombre que les vicieuſes.

Septieme Preuve. Les vices, les actions vicieuſes tendent directement & par leur nature, à la deſtruction de la ſociété : donc, loin d'en être le ſoutien & le premier reſſort, ils en ſont

la ruine. Point de mortel si grossier, point de génie si borné, qui ne conçoive cette vérité, & pour qui l'évidence n'en soit presqu'immédiate. Jamais le Paganisme, malgré ses ténèbres & ses déréglemens, ne l'avoit contestée : jamais les anciens Athées n'avoient eu la témérité de la contredire : jamais même sous les Caligula & les Nérons, Rome en proie aux plus affreuses dissolutions ne l'avoit vu révoquer en doute. Il étoit réservé à ce siecle dont on nous vante si fort les lumieres ; à ce siecle le seul où l'on ait sçu penser, raisonner, s'il en faut croire ceux qui s'érigent en arbitres souverains de la raison comme du goût ; il étoit réservé, dis-je, à ce nouveau siecle de voir dans le sein de l'Europe & du Christianisme, établir que la fourberie, la duplicité, le mensonge, la fraude, la crapule, les débauches de toute espece, les brigandages étoient les principaux liens, le plus solide appui des sociétés, les sources de leur éclat, de leur sûreté ; que ces mêmes sociétés dépouillées de ces secours, & livrées à la stérile & ennuyeuse vertu, à la probité, au bon ordre, à l'écono-

mie, elles s'anéantissoient d'elles-mes.

Cependant les Sectateurs de ce tême sont connus par leurs Ecrits chans, décisifs, éblouissans, m courus, remplis d'une Philosophie guliere : ce sont des génies var des esprits supérieurs aux préjugés aveuglent le vulgaire : ce sont des l mes qu'on croit nés pour venger le sens & être les restaurateurs de la son humaine. Mais que deviendro ils, si on les assujettissoit à ne m précisément dans la conséquence, ce qui est contenu dans les prin d'où ils la tirent. Car, selon leur velle Logique, ils tirent d'un év ment particulier & purement traire, des conclusions universell nécessaires.





SUR LA LOI NATURELLE.

L'Oracle des nouveaux Philoſophes *. *Berne* 1759.

L'IDÉE de la *Loi naturelle* coule néceſſairement de l'idée de Dieu qui eſt dans tous les hommes. Il n'y a jamais eu que l'impiété philoſophique de notre ſiecle, qui ait entrepris d'élever entre ces deux idées une barriere qui les ſépare & les iſole. Mais leur dépendance & leur inſéparabilité ſont ſi évidentes, que dans un ſens véritable elles ſe réſolvent dans une entiere identité. Il faut donc néceſſairement opter entre leur union & leur deſtruction : leur union écraſe l'incrédulité : leur deſtruction renverſe tous les principes; elle anéantit même autant la Raiſon que la Religion; dans l'ordre moral, elle livre les hommes à une anar-

* C'eſt une réfutation des erreurs de M. de Voltaire.

chie qui doit faire trembler pour l'ordre politique.

Il est vrai que les Philosophes incrédules, pour pallier la fureur qui les anime contre toute Religion, transportent aux Souverains & aux Législateurs les droits dont ils dépouillent la Divinité. Ils attribuent à la législation le pouvoir d'imprimer à nos actions, quelle qu'en soit la nature, le sceau du juste & de l'injuste, & de le briser au gré de leur caprice & de leur intérêt, des temps & des circonstances. Ainsi les droits qu'ils refusent à l'autorité divine, ils les accordent à l'autorité humaine. Mais en les acceptant, elle en seroit bientôt la dupe & la victime. Si les hommes naissoient, s'ils vivoient indépendans de la Jurisdiction divine, ils tiendroient de la Nature même un droit inaliénable à l'égalité parfaite : il n'y auroit que la ruse ou la violence qui pourroient en arracher ou en suspendre l'usage. Mais à peine l'auroient elles usurpé d'un côté, qu'elles passeroient de l'autre pour le reprendre : car les moyens & l'intérêt de ramener l'égalité, restent toujours au parti lézé par l'inégalité; puisque, dans tout systême de

gouvernement général, la partie qui commande est toujours plus foible & moins nombreuse que la partie qui obéit. Et voilà ce qui rend si nécessaires & si puissans les liens de l'ordre & de la subordination dont Dieu est l'Auteur, le Gardien & le Vengeur. Voilà pourquoi Cicéron & tous les Anciens s'élevent avec tant de force contre toute espece de législation, ou les idées communes d'ordre & de justice, d'honneur & de probité, de pudeur & d'honnêteté sont violées par des statuts aussi tyranniques & aussi honteux, que mobiles & arbitraires. *Les hommes*, demande Cicéron, *ont-ils donc le pouvoir de rendre bon ce qui est mauvais, & mauvais ce qui est bon?* Non, Dieu n'a pas plus laissé l'ordre moral que l'ordre physique, rouler au gré de nos systêmes, de nos penchans, de nos intérêts. Se seroit-il borné à régler le cours des Astres, & à fixer les regles du mouvement & de la Géométrie? Auroit-il regardé comme inutile de statuer aussi sur les choses qui conviennent ou non à sa justice & à sa sagesse? Car ce sont-là les impiétés absurdes & les horribles blasphêmes qui sortent de cette hypothese Hob-

béfienne. La Loi naturelle eſt inviolable & immuable ; elle tire cette immutabilité de l'eſſence de Dieu même ; eſſence qui néceſſite Dieu à aimer le bien & à haïr le mal partout où ils ſe trouvent. Il y a donc un rapport eſſentiel entre nos actions & la maniere dont Dieu en juge : ſes jugemens ſont la regle qui décidera ſi nos œuvres ſont bonnes ou mauvaiſes. Et ces jugemens ſeront toujours conformes à la Loi immuable ſelon laquelle il ſe gouverne lui-même. Sur ces principes on peut tirer bien des concluſions morales ; par exemple que Dieu aime l'ordre, & hait tout ce qui peut le troubler ; que d'une main il tient ſans ceſſe devant nos yeux le tableau de ſes Loix & de nos devoirs ; de l'autre, il nous menace de ſes vengeances, ſi nous nous écartons de l'ordre qu'il nous a preſcrit. De-là ces frayeurs de la conſcience qui nous arrêtent à la vue du châtiment, & les reproches dont nous ſommes troublés après l'avoir mérité. Voilà ce qu'il faut appeller *raiſon, belle nature, vertu*, dont le code eſt trop beau, trop ancien, trop univerſel, pour n'être qu'un inſtrument de convention, d'invention ou d'autorité humaine.

Il eſt donc abſurde & inſenſé de ſuppoſer qu'il y ait eu des ſiecles où les hommes, dans un état de nature ou de Sauvages, ne connoiſſoient aucune Loi intérieure : abſurde de dire que le droit de propriété eſt un titre d'injuſtice : abſurde & affreux de proſcrire ce principe ſi favorable au bien de l'humanité : *Fais à autrui comme tu veux que l'on te faſſe* : abſurde & horrible d'enſeigner, qu'un homme peut en égorger un autre, par haine ou par crainte d'en recevoir du mal : abſurde de ſoutenir que l'amour du deſpotiſme eſt naturel, & par conſéquent légitime : abſurde & ſéditieux de ſoutenir, que le bien & le mal, le juſte & l'injuſte ne conſiſtent que dans notre façon de penſer : abſurde d'avancer que le reſpect & la reconnoiſſance filiales ne ſont que des obligations conventionnelles. Ainſi croule toute cette hypotheſe imaginée par Hobbes, pour ſecouer le joug de la Religion, qu'il n'oſa pourtant jamais briſer ouvertement. Ses Sectateurs modernes l'ont adoptée, cette hypotheſe, pour expliquer la naiſſance de la ſociété civile, & celle des principes qui en ſont le lien & la baſe ; explication ſi inſuffi-

ſante, que leur *Oracle* eſt quelquefois forcé d'admettre l'inſpiration divine de la Loi naturelle, & de contredire en l'admettant tout ce qu'il avance ailleurs contre *les idées innées*. Il y a des termes où les erreurs les plus cheres enfantent des monſtres qui effraient leurs plus fiers partiſans.

Mais de la Religion naturelle à la Religion révélée, reſte un trajet que l'Oracle prétendu a réſolu de ne pas franchir. C'eſt pourquoi l'Auteur qui le réfute s'eſt arrêté ici à démontrer l'inſuffiſance de la Loi naturelle & la néceſſité de la révélation; en faiſant voir que la révélation eſt le ſeul port où la raiſon puiſſe être à l'abri des écueils. En s'éloignant, dit-il, de la révélation primitive, les Philoſophes ſe ſont égarés & ſont devenus les premiers Auteurs de l'Idolatrie. Ce n'étoit d'abord qu'un fantôme idéal qui, hors de leurs Ecoles, n'eût pas fait grande fortune, ſi l'imagination des Poëtes ne l'eût pas revêtu de tous ces ornemens qu'on trouve dans les ſonges de la Mythologie. A des Idoles de cette nature, le Peuple groſſier ne pouvoit rendre qu'un culte ſuperſtitieux & ridicule. Le Philoſophe attacha donc

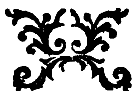
d'abord des intelligences aux Aſtres, pour épargner au Créateur, dont il ne concevoit pas la puiſſance, le ſoin de les mouvoir. Le Poëte enſuite crut rendre un auſſi bon ſervice à la Divinité, en prépoſant des Génies à l'entretien des Elémens; & le Peuple en vint juſqu'à révérer non-ſeulement dans les Aſtres & dans les Elémens, mais même dans les Animaux & dans les Plantes des vertus analogues à leurs propriétés. Enſorte que l'Idolatrie & la Mythologie furent deux ſources empoiſonnées qui altérerent la révélation primitive, & corrompirent le fond de la Religion naturelle.

Quelques Philoſophes ne pouvant s'aveugler ſur cet enchaînement d'erreurs & d'abus, entreprirent de ſapper ſourdement ces groſſieres illuſions, en y ſubſtituant des ſyſtêmes de leur invention: ſyſtêmes qui n'étoient tout au plus qu'un ingénieux alliage de fables & de vérités, ou qu'un amas de conjectures frivoles ou inſenſées. Delà, cette foule de Sectes Payennes auſſi diviſées dans les dogmes qu'elles enſeignoient, que le ſont aujourd'hui nos Philoſophes incrédules. Ainſi, malgré la lumiere naturelle, la raiſon ne man-

que jamais de s'égarer, quand pour diriger sa marche elle n'emprunte pas le flambeau de la révélation. Ainsi, celui qui n'a lu que nos Ecrivains soi-disans Philosophes, ne sçait plus ce qu'il doit croire. C'est une nuée d'ennemis qui s'égorgent mutuellement. Les uns combattent pour le Matérialisme pur, sous les enseignes de Démocrite, d'Epicure & de Lucrece. Les autres admettent une Intelligence suprême créatrice, mais qui ne s'embarrasse pas des Mortels. Quelques-uns reconnoissent la main de Dieu qui gouverne l'Univers, mais sans reconnoître dans Dieu ni dans l'homme aucune liberté. Quelle effroyable confusion ! C'est le fruit du systême sur la suffisance de la Religion naturelle. Il en résulte donc l'insuffisance de cette Religion & la nécessité de la révélation.

Que de monumens en attestent la Divinité. Tels sont, par exemple, l'authenticité & l'inspiration des saints Livres, le concert des Prophéties, l'accomplissement de celles que Jesus-Christ nous a laissées, l'éclat de ses Miracles, sa résurrection, la prédication des Apôtres, leurs succès, leurs

iges. De-là enfin la certitude &
vinité de la Religion Chrétienne,
été démontrée dans quantité d'ex-
ns Ouvrages. Les Livres de l'an-
Testament qui en forment la base
authentiques. Ils contiennent des
néties qui ont eu leur accomplis-
nt. Ceux qui les ont écrits étoient
inspirés. Ces Prophêtes annon-
un Messie, à qui ils donnoient
racteres de la Divinité. Tous ces
teres se trouvent en Jesus-Christ:
-Christ est donc Dieu: donc la
gion qu'il a établie est divine:
elle est pour nous d'une même
gation que la Loi naturelle: donc
-ci ne suffit pas, &c.





SUR LA CONFORMITÉ DE LA FOI

AVEC LA RAISON.

POUR retenir la raison dans ses justes bornes, & empêcher qu'elle ne s'égare, il faut nécessairement distinguer deux choses dans la Religion. 1°. Pourquoi faut-il croire? 2°. Que faut-il croire? Que la raison humaine emploie toutes ses forces à approfondir la premiere question; mais qu'elle respecte la seconde, & qu'elle ne s'avise point de la soumettre à ses lumieres.

Non-seulement il est permis de s'instruire des motifs de crédibilité, mais il est avantageux de ne les pas ignorer, & nécessaire d'en connoître quelques-uns. Croire, en effet, sans sçavoir pourquoi on croit, c'est ne pas croire, ou c'est croire la vraie Religion comme d'autres croient les fausses. Il ne faut donc point gêner la rai-

ſon ſur les motifs qui doivent nous porter à croire ; on ne peut même lui laiſſer trop de liberté, parce qu'il eſt certain qu'elle n'examinera jamais les preuves de la vérité de la Religion Chrétienne, ſans être convaincue de ſa certitude. Les recherches de *S. Juſtin*, d'*Origene*, de *Lactance*, de *S. Chryſoſtôme*, de *Grotius*, d'*Abbadie*, & de pluſieurs autres, ont-elles nui à la Religion ? Rien de plus utile, au contraire que leurs Ouvrages : & ces Auteurs n'ont peut-être jamais fait un meilleur uſage de leur raiſon, que lorſqu'ils s'en ſont ſervis pour examiner les motifs qui doivent nous déterminer à croire. Le moindre bien que procure un tel examen, c'eſt de ſervir fidélement à celui qui le fait, parce qu'en fait de Religion, il eſt difficile d'être bien convaincu ſans chercher à perſuader les autres.

Si l'on eſt en droit de peſer & d'examiner les raiſons qui nous portent à croire, il n'en eſt pas de même par rapport aux articles que nous ſommes obligés de croire. Diſcutons les motifs de notre foi, mais n'en creuſons point l'objet. Puiſque nous ſommes convaincus que Dieu a parlé, croyons

ce qu'il a dit, sans aller examiner
ce qu'il a dit s'accorde ou ne s'ac
corde pas avec notre foible raiso
C'est envain que nous voudrions pe
cer ses mysteres. Tout est infini e
lui, & il n'y a rien dans tout notr
être que de borné si ce n'est le ma
Ce que nous concevons même néce
sairement en Dieu, nous ne le con
cevons que confusément. Quelques re
flexions sur ces attributs suffisent po
nous en convaincre.

En effet, comment avons-nous c
Dieu l'idée d'un Etre souverainemer
parfait? C'est que nous sommes certai
que la sagesse & la bonté sont des vert
qui doivent contribuer à la perfectio
ainsi nous sommes fondés par les se
les lumieres de la raison à dire q
Dieu est juste, qu'il est bon. Mais l'
dée finie que nous avons de la bon
& de la justice, ne nous donne qu'u
idée bien imparfaite de la bonté i
finie & de la justice de Dieu. On
raison de dire que la bonté n'est qu'
ne, & que l'homme la reconnoissa
imparfaite en lui, la reconnoît pa
faite, & dit qu'elle est infinie
Dieu, ensorte que ce n'est qu'un mo
pour un autre. Mais c'est préciséme

ce changement de mode, cet infini, au lieu de fini, qui confond & qui embrouille toutes nos idées. Un homme qui ne sçauroit ce que c'est que l'eau, & à qui on en donneroit une partie presque imperceptible, telle que la moindre de ces vapeurs qui forment les brouillards, pourroit-il à la vue de cette espece d'atôme, concevoir la nature, la qualité de l'eau, & avoir une idée claire & distincte de l'Océan ? Or il y a encore plus de rapport entre cette particule d'eau & toutes les mers du monde, qu'il n'y en a entre la bonté divine, & l'idée positive que nous avons de la bonté, parce que la plus petite partie comme la plus vaste étendue d'eau sont finies, & par conséquent on peut les comparer ; au lieu qu'il n'y a point de proportion entre deux choses dont l'une est infinie comme la bonté de Dieu, & l'autre finie, telle qu'est l'idée distincte que nous avons de la bonté.

La justice que nous concevons, est une émanation, un écoulement de la justice divine ; mais c'est, après tout, une émanation finie d'une chose infinie : or une chose finie, ne donne l'idée que d'une autre plus grande ou

plus petite, par comparaison à elle-même. Lorsque nous considérons la justice de Dieu, nous n'en avons d'autre idée que celle qui porte l'esprit à faire quelque réflexion sur le nombre ou l'étendue des actes ou des objets de sa justice: actes ou objets qui ne sont jamais en si grand nombre, que sa justice ne s'étende beaucoup au-delà. La justice de Dieu est donc inépuisable, & il est vrai de dire que nous n'en avons qu'une idée foible, imparfaite & confuse. De-là vient, que souvent ses effets étonnent & surpassent la raison humaine.

Il en est de même de tous les autres attributs de Dieu. Nous ne concevons son éternité & son ubiquité, que par l'idée que nous avons d'un certain temps, d'un certain espace, qui sont toujours susceptibles d'accroissement, quelque multiplication qu'on en fasse. Or il est certain que la répétition des choses finies ne donne point l'idée de l'infini, mais seulement de la possibilité d'infinité. Quelques-uns ont prétendu que la négation d'une fin donnoit l'idée positive de l'éternité, mais on a démontré que si la négation d'une fin donnoit une idée posi-

tive,

tive, il faudroit que le commencement d'existence donnât une idée négative de ce qui est absurde.

Non-seulement nous n'avons qu'une idée bornée imparfaite & confuse de quelques attributs de Dieu, mais la raison nous porte à croire qu'il y a en lui une infinité d'autres que nous ignorons entiérement, dont nous n'avons pas la moindre idée, & que par conséquent nous ne pouvons désigner par aucun terme. Car quelles sont les qualités que nous attribuons à Dieu? 1°. Celles d'une partie desquelles il a bien voulu favoriser la nature humaine : telles sont les vertus morales. 2°. Les qualités dont la connoissance est en partie inséparable de notre être, comme l'étendue, la durée, &c. C'est ainsi que nous transportons à Dieu, dans le souverain degré de perfection, tout ce qui est propre à l'homme dans un degré d'imperfection, & que nous lui rendons dans l'infinité, ce qu'il nous a donné dans un terme fini. Mais nous sommes fondés à croire qu'il y a en Dieu une infinité d'autres attributs dont il ne nous a donné aucune connoissance, soit parce qu'ils nous sont inutiles pour régler notre

conduite, soit parce qu'ils sont étrangers à notre nature.

Puisque nous n'avons que des notions si imparfaites, & des idées si confuses des attributs de Dieu, ne seroit-ce pas-là le comble de la folie que de vouloir comprendre les mysteres qui sont au-dessus de la raison humaine, non-seulement du côté de l'infinité, mais par leur nature & en tout sens. Qu'est-ce donc que l'homme pour vouloir pénétrer les secrets de Dieu? Ce qu'il connoît le mieux sur la terre, le connoît-il parfaitement? Se connoit-il lui-même? Il se perd souvent dans le fini, que deviendra-t-il dans l'infini? S'il vouloit porter sa curiosité trop loin, elle lui seroit fatale. L'envie de tout connoître, mene à douter de tout: il doit à la vérité priser sa raison, puisque c'est le don le plus précieux qu'il ait reçu du ciel, mais pour vouloir trop l'élever, il ne doit pas s'exposer à la perdre. C'est envain que par un artifice puérile & une illusion grossiere, il s'occupe souvent à cacher, sous des décisions hardies, le défaut de ses connoissances, les travers où il donne, les erreurs dans lesquelles il s'engage, les ténèbres où il

ſe plonge, ſont le fruit & la punition de ſa témérité.

Contentons-nous de croire & d'adorer les ſublimes vérités de la foi, & ne les confondons point avec les motifs de crédibilité. Tous les éloges qu'on fait de la raiſon, non plus que les déclamations dans leſquelles on ſe répand contre elle, ne doivent point nous donner le change ſur cet article, parce que, quelque choſe qu'on diſe pour ou contre elle, il ſera toujours certain que notre raiſon eſt aſſez juſte pour ſentir qu'il faut néceſſairement croire ; mais qu'elle n'eſt pas aſſez étendue pour comprendre ce qu'il faut que nous croyions.





SUR LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Extr. de l'Exposition des preuves sensibles de cette Religion. Par le Pere Buffier.

QUAND les preuves du Christianisme ne seroient pas aussi évidentes qu'elles le sont, il est toujours évident qu'on se doit ranger au parti qu'exige la prudence dans les choses où l'on a un intérêt très-grand. Or la prudence nous porte à trois vérités. 1°. Rien n'est plus raisonnable que de croire les choses quand c'est Dieu qui les a dites. 2°. Rien de plus raisonnable que de croire que Dieu les a dites, quand elles nous sont enseignées en son nom par un Maître aussi autorisé de Dieu que l'a paru J. C. 3°. Rien de plus raisonnable que de croire que J. C. les a enseignées quand elles nous viennent par le ministere établi de J. C. même pour nous les transmettre.

La premiere de ces propoſitions porte ſa preuve par elle-même : elle donne occaſion à des réflexions qui méritent d'être faites ſur l'exiſtence de Dieu, à ceux qui demanderoient ſi le monde ne pourroit point avoir été fait par hazard, on leur demandera ce que c'eſt que le hazard : c'eſt l'effet, dira-t-on, d'une cauſe inconnue. Il y a donc toujours une cauſe, & quelqu'inconnue que vous diſiez qu'elle vous ſoit, vous connoiſſez qu'elle exiſte : or cette cauſe eſt ce que nous appellons *Dieu*. Du reſte, qui croira ſérieuſement qu'une horloge, par exemple, qui montre réguliérement les heures, eſt le pur effet du hazard ? Or chacune des parties de l'Univers ſont une méchanique infiniment plus admirable qu'une horloge : en attribuer la conſtruction au hazard, c'eſt multiplier l'extravagance à proportion de la multitude des parties du monde.

Les difficultés au ſujet d'un premier Etre qui eſt infini, ne doivent nullement nous arrêter ; elles prouvent ſeulement que notre eſprit étant borné, il a aſſez de lumieres pour connoître l'exiſtence de certaines choſes, & trop peu pour connoître comment

elles existent. 2°. Il n'est pas indigne de Dieu de parler aux hommes & de prendre soin de nous. L'attention à ce qui nous regarde, loin de l'embarrasser, constitue son infinie sagesse & son immense grandeur. Si quelques-uns refusent de croire ce qui seroit enseigné & qui ne seroit pas à portée de leur raison, sous prétexte que la raison leur a été donnée pour se conduire, on leur répond que la raison elle-même nous montre que Dieu peut dire & faire des choses qui passent la portée d'une intelligence bornée comme la nôtre; & au cas que Dieu nous les fasse déclarer de sa part, ce seroit une excuse ridicule d'en disconvenir sous prétexte qu'on ne les comprend pas.

La deuxieme proposition générale, sçavoir, *qu'il est raisonnable de croire que Dieu a dit les choses, quand elles sont enseignées en son nom par un Maître aussi autorisé de Dieu que l'a paru Jesus-Christ*, se prouve par la connoissance de ce qu'a été J. C. & des Miracles qu'il a faits. C'est ce que nous apprenons par les Auteurs Chrétiens & par les Ecrivains profanes. Il est des points sur lesquels les uns & les autres

conviennent unanimement, comme le lieu & le temps qu'il a vécu, les Disciples qu'il forma, la Religion qu'il établit, les divers Miracles & enseignemens rapportés dans l'Evangile, la Prédication de ses Apôtres, qui publierent qu'il étoit ressuscité, créance qui s'est répandue depuis, & conservée dans toutes les parties du monde. Tous les Auteurs Chrétiens ont évidemment supposé ces choses & les ont souvent exposées en détail. Si l'on prétend qu'ils sont suspects, à cause qu'étant Chrétiens, ils étoient intéressés à ces faits, c'est détruire toute créance à l'Histoire de chaque Nation, sous prétexte que ceux qui en ont écrit l'Histoire y étoient intéressés. Personne d'ailleurs n'avoit plus d'intérêt que les Chrétiens à sçavoir & à rapporter au juste l'Histoire de leur Religion; outre qu'ils s'accordent dans les faits les plus essentiels avec l'Histoire profane.

En effet, les Historiens profanes en disent assez pour faire entendre que J. C. a passé pour un homme miraculeux, que ses Disciples ont opéré aussi des choses merveilleuses, & qu'ils ont subi la mort & les plus rigoureux tourmens plutôt que de renoncer leur

Religion. Il paroît même que les Payens ne pouvant nier les merveilles du Christianisme, les attribuoient à la vertu magique. Il ne reste donc qu'à examiner si les Miracles attribués à J. C. & aux siens ont été vrais Miracles : en ce cas ayant été aussi éclatans que le marque l'Histoire, Dieu aura autorisé ce qu'a enseigné J. C., par lui-même & par ses Disciples, la Providence ne pouvant permettre qu'il se fasse de vrais Miracles en son nom, pour autoriser des enseignemens comme venus de lui, qui n'en seroient pas venus en effet. Or les Miracles de l'Evangile ayant été fréquens, sensibles, publics, s'ils ne sont pas tels qu'on les rapporte dans l'Evangile, seroient des impostures grossieres qui révolteroient tous les esprits, contenant des faits publics, aisés à vérifier, plus aisés à démentir, & qu'avec cela ils aient été publiés par tant de milliers de Chrétiens, crus & admis si constamment, jusqu'à donner la vie pour en soutenir la vérité, sans qu'aucun des Chrétiens, au milieu des tourmens, ait découvert l'imposture ou la chimere de ce qu'ils annonçoient; cela est-il possible ou concevable ? Ajoutez

qu'on ne peut sensément indiquer aucun motif qui ait engagé les Chrétiens à une détermination pareille : la vanité ne porte point à honorer un homme mort par un infâme supplice : la folie ne s'allie point avec une sagesse & une morale aussi pure que celle du Christianisme. De plus, si les Chrétiens eussent pris plaisir à se tromper eux-mêmes d'une maniere si grossiere, comment auroient-ils trompé un si grand nombre de personnes judicieuses & habiles, & qui avoient un intérêt si grand à ne pas croire inconsidérément ? Que l'on fasse ici un moment d'attention au Miracle de l'établissement du Christianisme. Quelques-uns objectent qu'on suit une Religion par une erreur commune. Oui, quand elle est une fois établie & qu'on en a reçu l'impression dans l'éducation ; mais les conjonctures étoient tout opposées dans le commencement du Christianisme : il n'a pas été établi sans connoissance de cause, il étoit très-important de s'en instruire. Les Saints Peres & les Docteurs n'ont pas évité, comme il se fait dans le Mahométisme, d'expliquer les fondemens de leur Religion à tous ceux qui en

ont voulu faire la discussion, par un juste usage de leur intelligence : ils ont vu, senti, réfuté les difficultés qu'on leur faisoit : nul systême de Religion ne se soutient & ne se suit, comme se soutiennent & se suivent les principes du Christianisme.

Par cet endroit l'autorité de l'Eglise Chrétienne est la plus authentique qui se trouve dans le monde, puisqu'elle réunit incomparablement, plus que nulle autre société, un nombre infini d'esprits sublimes, sçavans, judicieux, les plus cultivés en toute sorte de connoissances, & cela, dans tous les temps, & dans tous les pays du monde. Par-là encore, la Religion Chrétienne fournit pour l'embrasser un motif évidemment prudent, & on est évidemment obligé de s'y rendre. Car dans une affaire aussi importante que la Religion, réfuter le parti le plus sage, c'est réfuter de prendre celui que Dieu a droit d'exiger, sans quoi nous nous rendons manifestement coupables.

On peut encore appuyer davantage sur les preuves de fait, en établissant trois propositions principales. 1°. Il est des choses qu'il faut croire sur le rapport d'autrui. 2°. De toutes les

choses qu'on croit de la sorte, aucune n'est si avérée que celle-ci, sçavoir, *que l'Histoire du Nouveau Testament a été écrite au temps des premiers Disciples de J. C.* 3°. Si elle a été écrite alors, elle mérite toute sorte de créance. On ne peut douter de la premiere ni de la seconde proposition, sans un égarement reconnu de tous les Critiques. La troisieme se prouve par les regles générales reçues pour vérifier une Histoire, par le caractere de ceux qui en sont les Auteurs, & par l'impossibilité où ils étoient d'être trompés eux-mêmes, ou de tromper ceux à qui ils se firent croire. Ces preuves ont été démontrées dans tous les bons Livres qui ont traité de la vérité de la Religion Chrétienne. Les raisons qu'on allégueroit pour ne pas s'y rendre n'ont aucune force. En effet, la premiere difficulté que trouvent plusieurs à convenir des Miracles de l'Evangile, c'est de sçavoir comment il seroit arrivé qu'un si grand nombre de Juifs & de Gentils, qui pouvoient voir ces Miracles, n'y aient point ajouté foi ? Faire cette question, c'est demander pourquoi il y a des hommes imprudens & intéressés, & pourquoi

la plupart des gens ſuivent la paſſion préférablement au devoir. Il falloit, pour ſe rendre aux Miracles de J. C., être porté à embraſſer une morale qui contrarie les inclinations naturelles; c'eſt ce qui eſt rare : pluſieurs ſçavent qu'ils s'expoſent à des maux violens en ſe permettant un plaiſir ſenſuel : mais le plaiſir préſent les emporte.

La haine des Juifs contre J. C. qu'ils avoient mis à mort, leur ſuffiſoit pour ne vouloir pas être inſtruits de ce qui lui étoit glorieux. Les Gentils & ſurtout les Romains ne daignoient pas écouter rien de ce qui avoit rapport à la Religion chez les Juifs, qu'ils regardoient comme un Peuple ſuperſtitieux. Malgré ces obſtacles qui ſembloient invincibles, ceux qui devinrent Chrétiens étoient Juifs ou Payens. La converſion de ceux-ci, malgré leur prévention prouve la vérité des Miracles de J. C. : & l'orgueil ou la haine de ceux là ne l'affoiblit pas. Il eſt naturel qu'on ne s'empreſſe pas d'adorer un homme crucifié, pour s'engager ſoi-même à mener une vie pénible & contraire à la ſenſualité : des hommes ſages ne peuvent prendre ce parti ſans une raiſon ſupérieure, ou même ſans

qu'il y entre quelque chose de surnaturel & de divin.

Une autre difficulté est celle de certains Philosophes, qui dédaignent de faire attention à ce qu'on rapporte en matiere de Religion de divin & de surnaturel. J'ai ma raison, disent-ils, je me tiens à ce qu'elle me dicte : c'en est assez pour me conduire, sans m'embarrasser d'autres discussions. Mais, n'est-il pas essentiel à la raison de nous rendre attentifs à ce que Dieu exige de nous, & au moindre signe de ses desseins sur nous? Si les Sujets d'un grand Roi avoient lieu de juger ou de soupçonner qu'il a parlé pour leur donner ses ordres, en seroient ils quittes pour dire qu'ils sçavent se conduire, sans s'informer des volontés de leur Souverain. Les plus incrédules ont lieu au moins de soupçonner que Dieu a parlé, & par conséquent obligation d'examiner s'il est vrai que Dieu ait manifesté ses volontés, comme le publient un grand nombre d'hommes judicieux & sçavans, qui assurent qu'il y va de notre salut de nous en instruire.

La troisieme proposition générale, est le centre où toutes les disputes doi-

vent se terminer. En effet, on ne c
teste dans le Christianisme, que p
découvrir le vrai sens de ce qu'a
seigné J. C. : car tous ceux qui se
sent Chrétiens prétendent s'en ter
sa vraie doctrine. Or, pour disce
le vrai sens de cette doctrine, ce :
pas une regle suffisante d'admettre
vangile seul, à l'exclusion de toute a
regle : car comme on donne à l'Ev
gile des interprétations différen
chacun selon son opinion, J. C.
roit abandonné sa doctrine à l'inc
tude des opinions. Il faut donc
tenir à ce que l'Eglise, représe
par le corps des Pasteurs, par la c
trine des SS. Peres, a toujours er
gné par la tradition sur ce sujet.
sus-Christ, en parlant à ses Apôt
a dit, celui qui vous écoute m'éco
& il leur a promis d'être toujours :
eux jusqu'à la consommation des
cles.



MÊME SUJET.

Sur la maniere dont la Religion Chrétienne doit être prouvée.

UN Auteur qui entreprend d'écrire ſur la Religion, & d'établir les différens dogmes qui la compoſent, ne doit pas ſe contenter de propoſer les raiſons qui en prouvent la vérité, il doit encore repouſſer les attaques que ſes ennemis lui portent, & écarter d'elle tout ce qui pourroit faire douter de la ſolidité de ſes preuves.

Le nombre des Incrédules eſt conſidérable; & il eſt aſſez ordinaire de les voir dans le monde propoſer avec complaiſance, d'un air léger & ſuffiſant les difficultés les plus importantes contre les Myſteres de la Religion. Ils mépriſent toutes les preuves que l'on a données, & ils ont même compaſſion de ceux qui ont aſſez de ſimplicité pour s'en contenter. Le ton déciſif & inſultant avec lequel ils parlent, joint à la lueur éblouiſſante de ce qu'ils diſent, fait ordinairement

impreſſion ſur les eſprits, & ébranle la foi des ſimples, & même quelquefois des ſçavans. Souvent les uns & les autres ſont frappés de la nouveauté des difficultés qu'on leur propoſe, & ne ſçachant pas exactement la maniere d'y répondre, l'Incrédule ſe trouve avoir la ſupériorité. Il eſt donc avantageux, pour prévenir cet inconvénient d'expoſer toutes les difficultés des Incrédules. Ce détail ôte à ces objections le caractere de nouveauté, & met un homme en état de prévenir les mauvaiſes impreſſions que ces objections peuvent faire ſur les eſprits.

Rien n'eſt plus touchant pour un homme qui s'applique à la connoiſſance de la vérité, que de ſe voir en état de faire diſparoître tous les obſtacles qui s'oppoſent à ſon éclairciſſement. Eſſentiellement raiſonnable, la Nature le porte à aimer la lumiere dès qu'elle ſe préſente à lui; il éprouve au fond de ſon cœur, qu'il eſt auſſi doux pour lui de l'avoir trouvée, qu'il eſt conſolant de s'y livrer. Il faut l'avouer cependant, les eſprits les plus profonds, les plus ſubtils & les plus attentifs ne peuvent pénétrer, dans la derniere exactitude, la nature & l'eſ-

sence de toutes les vérités qui leur sont connues. Triste situation de l'homme! ses lumieres sont si foibles & si bornées, que les choses qui semblent être le plus à portée de sa connoissance sont souvent du nombre de celles qu'il ne peut pénétrer. Il n'est rien de plus intime à nous même, par exemple, que notre ame & ses facultés, & cependant il n'y a rien, pour ainsi dire, sur quoi nos connoissances soient plus bornées. Les questions que l'on fait sur la nature de l'ame, sur ses idées & sur ses facultés, sont une preuve de ce que nous avançons : les Philosophes les plus subtils & les plus pénétrans n'ont pu encore les éclaircir. Cependant envain profiteroit-on de ces obscurités & de ses ténèbres pour établir le Pyrrhonisme universel. Il est certaines vérités dont il ne faut jamais se départir, quoiqu'on ne puisse les débarrasser de tous les nuages qui semblent les obscurcir. Le raison exige qu'on s'arrête au point démontré, & qu'on ne profite point de la nuit qui les couvre pour en nier la réalité & l'existence. On ne peut disconvenir, par exemple, que la matiere ne soit divisible à l'infini, & cependant au-

cune personne sensée ne profite des difficultés impénétrables par lesquelles on combat ce point philosophique pour en nier la vérité.

Ainsi il est absolument nécessaire, pour détruire le Pyrrhonisme, de faire voir : 1°. Que c'est à tort qu'il prétend établir une incertitude absolue sur les matieres du raisonnement, en soutenant comme un principe fondamental qu'il y a toujours une espece de conflit de jurisdiction entre les preuves & les objections dont on fait usage en traitant ce point. 2°. Il faut prouver évidemment qu'il y a des principes supérieurs qui engagent le Philosophe raisonnable à sacrifier certaines raisons à d'autres ; & que ces principes supérieurs doivent le déterminer à se soumettre à la vérité qu'ils établissent, & porter l'esprit à ne faire aucune attention aux raisons contradictoires, qui semblent détruire la vérité que les principes supérieurs ont établie : c'est par-là qu'il est clair, par exemple, que toutes les raisons qui démontrent que la matiere est divisible à l'infini, doivent faire plus d'impression sur les esprits, que toutes les raisons contraires qui semblent prou-

ver qu'elle n'est point sujette à cette division. D'où vient? C'est que les raisons qui prouvent la divisibilité de la matiere à l'infini, sont prises de l'essence même de la matiere; au lieu que celles qui la combattent ne sont prises que des absurdités qui paroissent naître de ce dogme philosophique. Or il est essentiellement conforme à la raison de se rendre aux raisonnemens qui sont fondés sur la nature des choses, & de reconnoître la foiblesse de son esprit à la vue de ceux qui ne résultent que des absurdités qui paroissent naître des vérités démontrées. L'impuissance où l'on se trouve de les faire disparoître, doit faire sentir simplement à l'homme qu'il n'est pas né pour pénétrer toutes les vérités. Qu'il apprenne donc à respecter le vrai qui lui est connu, & à saisir uniquement le juste point de vue dans lequel il lui est connu; mais qu'il sçache aussi qu'il ne lui est pas permis de se révolter contre le vrai qui lui est connu, lorsqu'il ne peut le venger des attaques qu'on lui porte: en un mot, qu'il s'humilie à la vue de la foiblesse de ses lumieres, & qu'il adopte le point de vérité qu'il connoît, sans vouloir trop pénétrer.

MÊME SUJET.

Le Philosophe Moderne. Paris 1759.

Il y a plusieurs motifs puissans de crédibilité en faveur de la Religion Chrétienne. 1°. L'établissement du Christianisme, quand on considere les obstacles qui l'ont traversé : car ces obstacles le mettent au-dessus de toutes les œuvres humaines : on n'en sçauroit imaginer de plus universels, de plus violens & de plus insurmontables. Les Puissances & les passions humaines, les Ministres idolâtres & les faux Philosophes, les Empereurs & les Magistrats avoient juré la perte de notre Religion : la profondeur de ses Mysteres & la sainteté de sa Morale, rendoient le Christianisme odieux à tout l'Univers Payen : il n'y a donc que le Dieu de force & de vérité qui ait pu rendre notre foi victorieuse de tant d'ennemis, & les soumettre à sa discipline. Les moyens dont Dieu s'est servi pour l'exécution d'un projet si difficile, étoient en apparence aussi

foibles que le projet étoit ſupérieur à toute la force humaine. Les progrès du Chriſtianiſme n'en furent pas moins rapides. L'incrédulité n'y oppoſe que les progrès de Mahomet. Mais c'eſt une reſſource frivole, & on a démontré dans pluſieurs Ouvrages la fauſſeté & l'injuſtice de ce parallele, Les Miracles qui ont ſervi à l'établiſſement du Chriſtianiſme, ont été mis dans une évidence, dont l'éclat diſſipe tous les nuages raſſemblés par les Philoſophes incrédules. Les Saintes-Ecritures mettent le dernier ſceau à ces motifs de crédibilité. Durant la longue ſuite de ſiecles qui ſe ſont écoulés avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, une ſucceſſion de Prophêtes qui ont vécu en divers temps, a conſtamment annoncé, prédit & tracé l'Hiſtoire merveilleuſe de cette Religion divine. Jeſus-Chriſt paroît enfin : tous ces traits prophétiques & figuratifs diſperſés dans tout l'Ancien Teſtament, viennent d'eux-mêmes ſe réunir & ſe vérifier en ſa perſonne : l'authenticité des Ecrits de ces Prophêtes eſt prouvée. Je le demande aux Incrédules eux-mêmes : que leurs paſſions ſe taiſent, & que leur raiſon ſeule pro-

nonce. De quel côté se trouve le plus grand poids de persuasion ? N'est-il pas plus raisonnable de dire qu'il existe un Etre suprême ; que cet Etre après avoir créé le monde visible, y a établi l'ordre & l'harmonie que nous y voyons ; que l'homme est un composé de corps & d'ame ; & que cette ame spirituelle de sa nature, est le principe de toutes nos pensées, &c. ; que de soutenir qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Monde matériel, existant de toute éternité dans sa configuration, ou étant devenu tel qu'il est par un simple jeu du hazard ; que tout s'y est fait par un mouvement fortuit des atômes, & que l'homme n'est qu'une portion de matiere figurée au hazard ; que la matiere seule en nous pense, &c. Or entre des opinions contradictoires, n'est-il pas certain que la plus raisonnable doit l'emporter. Si les vérités du Christianisme ont de leur côté cette supériorité de raison, exclusivement aux principes de l'incrédulité, quel homme sensé peut leur refuser la préférence ? Elles sont supérieures à nos lumieres sans être contraires à notre raison, elles son telles, que Dieu n'a manifesté que

a sagesse en les révélant, & l'homme ne trouve que son bonheur à les suivre : elles tendent toutes à glorifier Dieu & à sanctifier l'homme. Elles fixent l'incertitude de son esprit; elles reglent les penchans de son cœur.

2°. Un autre motif est pris de ce que l'honnêteté du Christianisme est opposée à l'indécence qui résulte de l'irréligion. Car pour être assuré que l'on prend le parti le plus honnête, il faut n'avoir rien à se reprocher ni du côté des Maîtres dont on prend les leçons, ni du côté des gens à qui l'on s'allie, ni du côté des principes que l'on adopte. Or, par tous ces endroits, le Christianisme a l'avantage sur nos prétendus Philosophes. Nous n'avons à rougir ni des Auteurs de notre foi, ni des Partisans de notre foi, ni des conséquences de notre foi : il leur seroit bien difficile d'en dire autant.

Si nos Philosophes modernes ont encore quelque pudeur, ils n'oseront pas remonter à la source de leur doctrine. Epicure, Diagoras & Théodore l'ont ouverte : Celse, Porphyre, Jamblique, Julien, Crescent, Cecilius, & Hierocle, furent dans le moyen âge les canaux qui la répandirent dans

ces derniers ſiecles : Spinoſa, Servet, Vanini, Socin, Bayle, Hobbes, Tolland, & Collins l'ont renouvellée. A la ſuite de ces noms, preſque tous voués à l'opprobre, on placera ceux de nos Philoſophes. Quoiqu'ils affectent une indépendance abſolue, qui ne reconnoît aucun Maître, quoiqu'ils ne s'accordent que dans la haine qu'ils portent au Chriſtianiſme, cependant ils ne font encore que partager entr'eux des dogmes auſſi ſurannés que mépriſables, & malgré l'intervalle des ſiecles, toujours auſſi-tôt flétris que reſſuſcités. Les conquêtes que ces Philoſophes font dans notre ſiecle, ne ſont pas aſſez glorieuſes pour effacer leurs anciennes taches. Eſt-ce, en effet, l'élite de nos Citoyens vertueux qui ſe range ſous leurs étendarts? Les déſerteurs qu'ils nous enlevent ne ſont pas des pertes pour le Chriſtianiſme, ſi cette Religion ne compte parmi ſes fideles ſujets que ceux dont la conduite l'honore. En abjurant ſa Religion, ſert-on mieux ſa Patrie? Devient-on meilleur Citoyen, quand on ne ſe croit ni libre, ni immortel?

Mais la plus complette, comme la plus ſenſible réfutation de l'incrédulité,

lité, c'eſt l'expoſition de ſes dogmes qui eſt tracée dans les vers & la proſe de ces Incrédules. Car ils ſont de nature à révolter autant le bon ſens, qu'ils font frémir l'honneur, la vertu, & même l'honnêteté publique. Quel ſyſtême que celui où l'on eſt autoriſé à lâcher la bride aux paſſions les plus violentes, faute de frein pour les réprimer! Quels hommes! Quels Citoyens! Quels Philoſophes! Il eſt donc évident, qu'en genre d'honnêteté, le Chriſtianiſme mérite la préférence ſur tous les ſyſtêmes d'incrédulité; que les mœurs trouvent leurs regles les plus parfaites & leur appui le plus sûr dans les Loix de l'Evangile, & que tout eſt perdu pour elles, ſi l'on adopte les maximes de la prétendue Philoſophie de nos jours. 3°. Un troiſieme motif, c'eſt qu'on trouve de la sûreté à ſe ſoumettre à la Religion, au lieu que les dangers ſont inſéparables de l'irréligion. Auſſi les Incrédules n'oublient rien pour diſſiper toute inquiétude à l'égard de l'éternité. Mais comme ils n'ont point de certitude fondée pour nous tranquilliſer ſur un objet ſi intéreſſant, leurs efforts ſont plutôt des jeux d'eſprit que des principes de

raison. Braver de si grands risques d'après de si foibles garants, ce seroit s'aveugler & s'étourdir d'une étrange maniere. Il y a ici deux termes à considérer, le temps & l'éternité; & il est aisé de démontrer qu'à l'égard de l'un & de l'autre, le parti qu'embrasse le Chrétien est le plus sûr.

L'incrédulité permet tout à ses Partisans; elle ne les contraint sur rien: mais quelque sensuelle que soit sa morale, on n'est jamais le maître d'en pratiquer les maximes commodes. La vie est exposée à tant de peines, la santé à tant d'accidens, la fortune à tant de revers, que dans la carriere de l'homme le plus voluptueux, la somme des instans fâcheux, l'emporte toujours sur celle des momens agréables. Il est donc plus essentiel de nous prémunir contre les maux de la vie, que de nous inviter à jouir de ses agrémens. Or, dans tout systême d'incrédulité, nulle ressource pour l'homme souffrant. Il n'y a que la Religion qui puisse adoucir nos maux présens, par des espérances solides. Elle fait plus, elle rend nos peines méritoires, avantageuses, & préférables à toutes les joies passageres & fugitives de ce mon-

de. Voilà les précieuses ressources que l'incrédulité nous enleve sans les remplacer. Les rigueurs qui nous sanctifient, nous flattent plus que les plaisirs qui nous corrompent. Ces plaisirs sont trompeurs; ils tourmentent plus par le desir, qu'ils ne satisfont par la jouissance. Il n'y a donc rien à gagner pour le temps dans le parti des Incrédules; mais ce qui est bien plus important, c'est qu'il y a tout à risquer pour l'éternité.

En effet, sur cet article, le plus sérieux qu'on puisse examiner, quelle sûreté trouve-t-on dans la société des Incrédules? Est-il un malheur plus effroyable que celui où ils s'exposent? Et sur quelle autorité s'y exposent-ils? Sur des conjectures avancées sur la moindre probabilité, sur des *peut-être* hazardés avec la plus grande témérité. Quand même le Chrétien s'abuseroit dans sa foi, les conséquences de son erreur seroient-elles aussi terribles? Le Christianisme ne nous propose rien à croire dont l'impossibilité soit démontrée, rien même dont la vérité ne soit attestée par d'invincibles preuves de fait ou de droit. Nous ne courons donc aucun danger à

captiver notre entendement sous un joug si raisonnable ; & cependant l'Incrédule voudroit, que sur sa parole, c'est-à-dire, sur ses doutes sophistiques, nous affrontassions les peines éternelles que nos saints Oracles annoncent à l'infidélité volontaire & consommée. Est-ce à des Etres raisonnables qu'ils proposent de déférer si humblement & si aveuglément au poids de leur autorité & de leurs opinions. S'il falloit ici se décider par des autorités humaines, n'en avons-nous pas de plus graves, de plus respectables, & par conséquent de préférables à la leur? En devenant Incrédules, deviendrions-nous plus vertueux. Est-ce donc le zele de la vertu qui force ces Philosophes à vouloir ruiner le Christianisme ? La mort, cet instant si lumineux & si décisif, presse-t-elle autant les Chrétiens d'abjurer leur foi, qu'elle presse la plupart des Incrédules d'y revenir & de renoncer à leur impiété. On connoît la Lettre que le fameux Locke écrivit au lit de la mort, pour être remise à Collins après son trépas : Je vous souhaite, dit-il, le meilleur de tous les biens : au moment de la mort on voit plus clair que jamais.

SUR LES PREUVES *DE LA RÉSURRECTION* DE JESUS-CHRIST.

LES preuves de la Résurrection de Jesus-Christ sont la démonstration de la vérité de la Religion Chrétienne. Car dès qu'on reconnoît le fait de la Résurrection, l'on doit reconnoître que J. C. fut envoyé de Dieu pour exécuter dans le monde le grand dessein pour lequel il disoit y être venu. Un Imposteur n'eût point obtenu du ciel une prérogative telle qu'une Résurrection qui ne peut être que l'ouvrage de la Toute-puissance. Autrement Dieu même auroit entremis son autorité pour rendre la fausseté croyable, ce qui répugne à l'idée que nous avons de la sagesse divine. Car Dieu qui préside à tous les événemens ne sçauroit permettre que le mensonge ait des preuves de vérité qui soient d'une nature à mettre dans l'obligation indispensable d'y acquiescer, tous les hommes à qui ces preuves sont duement exposées & qui sont capables de

les peſer. Ce principe ne peut être conteſté par les Déiſtes mêmes, puiſqu'ils reconnoiſſent que Dieu eſt un Être infiniment éclairé, infiniment juſte, infiniment bon.

Cela poſé, je dis que la Réſurrection de J. C. eſt fondée ſur des preuves de fait où nous reconnoiſſons une entiere certitude, dès qu'on nous les préſente dans toute la force & le jour convenable. Et ne doit-on pas ſe rendre à des preuves qui ſont accompagnées des caracteres les plus plauſibles d'une évidence morale, & auxquelles dans tout autre cas les hommes ſe rendent? Si ce principe étoit faux, on tomberoit dans un pyrrhoniſme ridicule, & il n'y auroit plus de ſociété. La Sageſſe divine qui a gravé dans notre ame un penchant ſi fort pour le vrai, n'auroit pas établi un certain ordre ou de certaines loix qui ſerviſſent de regle aux opérations de l'eſprit, enſorte que cet eſprit doive s'y conformer, à proportion des divers motifs qui lui ſont offerts. Il faut donc acquieſcer aux preuves d'une évidence morale, ſur-tout quand elles en ont les caracteres les plus certains. Par exemple, ne ſeroit-ce pas une folie

de refuser de croire que l'Antiquité compte parmi ses grands hommes un *César* & un *Alexandre* ? Prétendre qu'il n'y ait que les démonstrations les plus claires de la Géométrie, & le rapport des sens qui aient un droit légitime sur l'acquiescement de notre esprit, c'est démentir le témoignage même de notre conscience, qui nous fait sentir qu'en bien des choses qui sont fondées sur le rapport des hommes, nous ne craignons pas plus l'illusion, que dans les conclusions mêmes des démonstrations les plus géométriques.

Or la Résurrection de J. C. a les caracteres les plus marqués, les plus plausibles d'une évidence morale, d'une évidence à laquelle les hommes se rendent en tout autre cas. Nous les trouverons ces caracteres en faisant attention que l'authenticité des Livres du Nouveau Testament, où l'on parle si souvent de ce fait miraculeux, ne peut être contestée, & que le nombre & la qualité des témoins qui nous annoncent le Miracle dans les Livres sacrés, ne laissent point lieu de soupçonner, ni qu'ils aient été trompés, ni qu'ils nous aient trompé.

1°. Les Livres du Nouveau Testa-

ment ſont inconteſtablement authentiques; ils ont été véritablement écrits par les Evangéliſtes & les Apôtres de J. C. *Joſeph*, Auteur Juif, *Suétone*, *Tacite*, *Pline*, *Lucien*, *Julien*, *Celſe*, Auteurs Payens, tous grands ennemis du nom Chrétien, ont rendu témoignage à l'Hiſtoire de l'Evangile. Joſeph, dans le dix-huitieme Livre des Antiquités Judaïques, parle de la Vie, des Miracles & de la Mort de J. C., de ſa Réſurrection; & des Oracles qui l'avoient prédit, du nombre prodigieux de Juifs & de Payens qui le ſuivirent. *S. Iſidore*, *S. Jerôme*, *Suidas*, *Sozomene*, *Nicéphore*, & *Euſebe*, font mention de ce témoignage. Le voici, tel qu'Euſebe le rapporte dans le troiſieme Livre de ſa Démonſtration Évangélique. Environ ce temps-là étoit Jeſus, Homme ſage, s'il faut l'appeller un Homme. Car il faiſoit des œuvres extraordinaires, enſeignant les hommes qui reſpectent le vrai, & il attira pluſieurs Juifs, comme auſſi pluſieurs Payens. Celui-ci étoit le Chriſt; & quoique Pilate l'eût ſupplicié ſur la croix à la ſollicitation de nos propres chefs, ceux qui l'avoient aimé dès le commencement, ne ceſſe-

rent point de l'aimer. Il leur parut encore en vie le troisieme jour : les divins Prophêtes ayant prédit cela de lui, & mille autres choses. De-là vient que la race des Chrétiens dure encore depuis ce temps-là.

Suétone (*a*) parle de Jesus-Christ sous le nom de *Christus*. Tacite (*b*) fait mention de la mort de J. C. arrivée sous Tibere & sous Ponce-Pilate. Pline le jeune (*c*), dit que J.C. étoit honoré comme Dieu parmi les Chrétiens de son temps, ajoutant que ces Chrétiens étoient de fort honnêtes gens qui n'avoient de but que leur attachement pour leur Religion. Les Chrétiens adorent le Crucifié, dit *Lucien*, & ils vivent selon ses Loix. Julien, qui ne peut s'empêcher de reconnoître les Miracles & la Vertu de J.C., ne fait qu'en relever l'éclat en s'efforçant de l'obscurcir. Malgré tout le bruit qu'on en fait, dit-il (*d*), pendant tout le temps que J. C. fut sur la Terre, il n'y fit rien de considéra-

(*a*) *In Claud.*
(*b*) *Ann.* 15.
(*c*) *Lib.* 10, *Ep.* 57.
(*d*) *Cyr. Alex. Cont. Jul.*

ble, à moins qu'on ne regarde comme une grande merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guérir des impotens, & de délivrer du pouvoir des malins Esprits quelques personnes qui en étoient possédées. Le témoignage de *Celse*, comme on le peut voir dans *Origene*, s'y accorde avec la narration des Evangélistes sur la naissance de J. C., sur sa retraite en Egypte, sur les courses qu'il fit avec ses Disciples, sur ses Miracles & sur sa mort.

D'où tant d'Incrédules avoient-ils appris, comme les Fideles, les principaux faits qui regardoient J. C. & sa Résurrection, si ses Disciples & ses Apôtres n'avoient point écrit son Histoire. Les premiers Disciples de J. C., les premiers Prédicateurs de l'Evangile, qui dûrent avoir en vue de répandre la Religion qu'ils avoient apprise & qu'ils annonçoient, ont sans doute employé dans ce dessein les voies les plus convenables. Or de toutes ces voies, la plus propre & la plus nécessaire étoit de laisser par écrit le précis de ce qu'ils avoient appris, & de ce qu'ils annonçoient. On ne peut donc nier sérieusement que les Disciples & les Apôtres de J. C. n'ayent

écrit son Histoire ; à moins qu'on ne soit capable de nier, malgré le consentement de tous les Peuples qui ont oui parler du Christianisme, qu'il n'y ait eu sur la Terre un homme qui se nommoit Jesus : il faut donc regarder les Ecrits, qui portent le nom des Evangélistes & des Apôtres, comme leurs véritables Ecrits, comme des Livres authentiques.

Dira-t-on que ces Livres ont été supposés ou falsifiés ? Mais ils ne l'ont été ni pendant la vie des Evangélistes & des Apôtres, ni dans les siecles suivans. Certainement, ils ne l'ont pas été pendant la vie des premiers Ministres de l'Evangile. Occupés du soin de l'annoncer, ils se répandirent partout. Il n'y eut donc ni faux Apôtres, ni Ecrits supposés qui pussent leur échapper. L'audace des uns devoit être aisément confondue, & la supposition des autres bientôt découverte. Il falloit que l'imposture disparût à leurs yeux.

Les Livres sacrés n'ont point été supposés dans les siecles suivans. Ils ne l'ont pas été pendant que les originaux écrits de la main des Evangélistes & des Apôtres, se conserverent,

parmi les Chrétiens. Tandis qu'on fut à portée de consulter les originaux, c'étoit comme si les Ecrivains eux-mêmes eussent été vivans. Et ces originaux subsistoient encore du temps de Tertulien. Parcourez, dit-il, les Eglises Apostoliques où se lisent les propres Lettres authentiques des Apôtres.

La supposition se seroit-elle faite ensuite par une société particuliere des Chrétiens ? Mais il étoit impossible qu'une société particuliere en imposât au reste des Chrétiens qui se seroient élevés contre les Auteurs de la supposition ou de la falsification. Se seroit-elle faite par le concert de tous les Chrétiens ? La chose est incroyable : une absurdité si grossiere se réfute d'elle-même. Les ennemis déclarés du nom Chrétien n'eussent pu faire en ce genre ce que les Chrétiens même ne pouvoient exécuter. Après cela peut-on refuser de reconnoître l'authenticité des Livres sacrés du Nouveau Testament ?

Aussi ces Livres ont été cités dès les premiers temps, & par les défenseurs, & par les ennemis même de la Religion Chrétienne. On les a constam-

ment lus en public & étudiés en particulier. Toutes les Sectes, tous les Partis, malgré la différence de leurs sentimens, ont appellé à leur témoignage dans les disputes. Jamais ces Livres n'ont été accusés ni de supposition, ni de falsification par les personnes que l'on a excommuniées, quoique ces personnes se voyant retranchées du corps de l'Eglise, eussent eu un si grand intérêt à déclarer ce qu'ils en auroient appris, & à dévoiler l'imposture.

L'authenticité des Livres de l'Ancien Testament étant incontestable, les faits & les dogmes que nous y lisons à présent sont les mêmes que prêchent les Auteurs qui écrivirent ces Notes. Or la Résurrection de J. C. est un de ces faits, un de ces dogmes. Les Evangélistes & les Apôtres l'annonçoient donc comme on fait aujourd'hui.

Cela posé, demandons présentement, auroient-ils été trompés sur cet article? Le nombre & le caractere des témoins ne permet pas de croire qu'on leur ait fait illusion. Ce nombre est plus grand qu'on ne s'imagine. L'A-

pôtre des Gentils nous aſſure * qu'au temps où il écrivoit, il reſtoit encore au monde la plus grande *partie des cinq cens freres qui virent tous Jeſus-Chriſt* après ſa Réſurrection. Ce grand nombre de témoins, mérite d'autant plus de créance, qu'ils ne dépoſent rien dont ils ne ſçachent la vérité par eux-mêmes. Que dis-je ? ces témoins n'aſſurent pas ſimplement qu'ils ont vu J. C. après ſa Réſurrection : pluſieurs déclarent qu'ils l'ont vu ſouvent & familiérement ; qu'ils l'ont vu aſſez long-temps pour ſe convaincre que ce n'étoit ni illuſion, ni imagination ; qu'ils l'ont vu pendant quarante jours, qu'ils ont mangé & bu avec lui ; qu'ils lui virent faire pluſieurs merveilles ; qu'il leur promit que ceux qui croiroient en lui, chaſſeroient les Démons, parleroient des Langues nouvelles, manieroient ſans danger les ſerpens ; que ce qu'ils avaleroient de venimeux, ne leur feroit aucun mal ; qu'ils auroient le don des guériſons miraculeuſes, & que l'impoſition de

* 1 *Cor.* 15, 6.

leurs mains rendroit la ſanté. Ces témoins ajoutent qu'un d'entr'eux, s'opiniatrant à ne point croire la Réſurrection de J. C., ce divin Sauveur lui donna toutes les preuves ſenſibles, que la vue, l'ouïe & l'attouchement peuvent fournir; qu'il leur promit de les revêtir du pouvoir d'en-haut: qu'après avoir reçu ſes derniers ordres, ils le virent monter au Ciel; & qu'étant retournés à Jéruſalem, ils y reçurent, en conſéquence des promeſſes de Jeſus-Chriſt, les Dons du Saint-Eſprit.

Voilà ce que diſent les témoins de la Réſurrection de J. C. Tout cela ne ſeroit-il qu'une illuſion des ſens ou le ſimple jeu de l'imagination? Eſt-il poſſible que pendant pluſieurs ſemaines le même objet ſoit revenu, que tant de perſonnes aient vainement cru manger, boire avec lui, l'entendre, le voir monter au Ciel, & recevoir l'accompliſſement de ſes promeſſes? Il eût fallu que les Apôtres euſſent été des viſionnaires & des inſenſés. Et ils ne paſſerent jamais pour tels. Leurs diſcours, quoique ſans art & ſans étude, ſont graves, judicieux, vifs & touchans.

Les soupçonnerions-nous d'avoir séduit les Peuples? 1°. Ils étoient incapables d'avoir cette intention; & 2°. ils n'auroient pu y réussir quand même ils l'auroient voulu. Des hommes qui auroient été des séducteurs n'auroient pas donné un systême de Religion qui renferme des idées si élevées de l'Etre suprême, & un corps de morale si excellent : car toutes leurs leçons ont pour but de nous faire aimer Dieu, de recommander la vertu & de faire trembler les pécheurs. Ils étoient tous d'une vertu sans tache & non suspecte. Ils ont tous donné leur vie pour attester la foi en Jesus-Christ & en sa Résurrection. Où a-t-on trouvé des gens qui veuillent mourir pour soutenir qu'ils ont vu ce qu'ils n'ont point vu en effet?

Rappellons-nous ce que nous avons dit. Dès que nous devons reconnoître que la Résurrection de Jesus-Christ n'est pas une illusion, il faut convenir que la Religion Chrétienne est vraie. Ce fait est revêtu des caracteres d'une évidence morale, à quoi tous les hommes se soumettroient dans un autre cas. Les Livres qui renferment ce dogme sont reconnus pour existans

par les plus grands ennemis de la Religion : ces Livres ne ſçauroient avoir été ſuppoſés ni falſifiés pendant la vie des Apôtres, ni dans les ſiecles ſuivans : le nombre, le caractere, la qualité des témoins du fait ne permettent point de ſoupçonner d'avoir été ſéduits, ni d'avoir voulu ſéduire. Donc il faut convenir que la Religion Chrétienne eſt vraie. Et nous devons en convenir avec d'autant plus de confiance, que la choſe étant de la derniere importance, la divine Providence infiniment ſage n'a pu permettre qu'un témoignage des plus convaincans, & auxquel les hommes ſe rendroient en tout autre cas, ſe trouvât faux.



SUR LA DIVINITÉ DES LIVRES SAINTS.

Extr. de la Religion naturelle & révélée.

CETTE divinité s'étend à toutes & à chacune de leurs parties, en ce ſens, que tout y eſt non-ſeulement vrai, mais la vraie parole de Dieu. Les Auteurs ont été inſpirés, & cette inſpiration n'a jamais abandonné ces Ecrivains durant leur travail, enſorte qu'ils ont été non-ſeulement exempts d'erreur, mais les organes même des volontés de Dieu. Tous ceux qui embraſſerent le Chriſtianiſme dans les premiers temps tinrent le dogme de la divinité des Ecritures : les Peres de l'Egliſe dans leurs Ouvrages, & les Fideles dans leurs aſſemblées regarderent conſtamment ces ſaints Livres comme la pure Parole de Dieu. Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres avoient rendu témoignage aux Livres de l'Ancien Teſtament : ils avoient cité, adopté, expliqué les vérités contenues dans ces Livres. L'inſ-

piration des Livres du Nouveau Testament se prouve par les qualités de ceux qui en ont été les Auteurs. D'abord ces Livres sont véritablement des Ecrivains dont ils portent les noms, & ces Ecrivains étoient des hommes qui se donnoient pour les Envoyés de Dieu, qui disoient que Jesus-Christ leur avoit communiqué son esprit, qui, pour gage des promesses qu'on leur avoit faites, opéroient sans cesse des Miracles. Or des hommes de ce caractere ont dû être regardés comme parlant & écrivant au nom de Dieu, comme n'avançant rien que de très-conforme aux volontés de Dieu : leurs Livres ont dû être comparés & égalés pour l'autorité à ceux de l'Ancien Testament ; & ce sont-là, en effet, les idées que conçurent tous ceux, qui, dès la naissance de l'Eglise embrasserent le Christianisme. Ils ne douterent pas que les Apôtres n'eussent été inspirés en écrivant, & que tous leurs Ecrits ne continssent la pure Parole de Dieu.

En second lieu, les Livres du Nouveau Testament sont véritablement des Auteurs dont ils portent le nom. On le prouve par la tradition de tous

les Ecrivains postérieurs qui ont
jours regardé ces Livres comme
des cinq Apôtres & de deux l
ples, sçavoir, de Pierre, de Pau
Mathieu, de Jean, de Jacques, d
& de Marc. Les Peres des pre
siecles citent des passages de ce
vres. Où les avoient-ils pris,
dans les Ouvrages de ces Apôt
de ces Disciples. Les Peres du s
siecle nomment ces Apôtres &
Disciples comme Auteurs de ce
vres : comment pourroit-on
qu'ils eussent été trompés, ou
eussent voulu tromper les autr
faisant cette attribution ? Com
sur-tout se persuader, que les E
adressées à certaines Eglises n'e
pas été de ceux dont elles porte
noms ? Comment imaginer qu
eussent été fabriquées, puisque s
l'eussent été, les Fideles de ces
ses n'auroient pas manqué de s
crier, & de dire, par exemple
Paul ne leur avoit point écrit,
ne lisoit point ces Lettres dan
assemblées ? Cet argument a une
supérieure.

SUR LES OBJETS DE LA FOI,

QU'ILS NE SONT POINT EN CONTRADICTION AVEC LA RAISON.

La Foi justifiée de toute contradiction avec la Raison; & l'Incrédulité en contradiction avec la Raison, dans ses raisonnemens contre la Révélation. Paris 1762.

LES Incrédules de ces derniers temps ont voulu mettre la foi en opposition avec la raison. Fiers de leurs connoissances, & jaloux excessivement de leur liberté, ils ont prétexté, pour ne pas croire, l'impossibilité de concilier les mysteres avec les premiers principes des vérités : ce n'est-là qu'une illusion qu'un procédé de fausse Philosophie. Voici le plan de toute la doctrine qu'on doit leur opposer.

Il y a une distinction très-réelle entre ce qui est au-dessus de la raison, & ce qui est contre la raison. Dieu

ne peut propoſer aux hommes des points de foi qui contrediſent les lumieres de la raiſon : c'eſt lui-même qui leur a donné ces lumieres pour leur ſervir de guide & de flambeau : mais les Myſteres qui ſont les penſées de Dieu, les attributs de Dieu, les ſecrets de Dieu, n'ont pu, ni dû être ſoumis à la raiſon. Il n'eſt pas donné à l'homme de ſonder les profondeurs de Dieu : c'eſt aſſez pour l'homme de ſçavoir, qu'il n'y a point de contradiction manifeſte entre ces Myſteres & la raiſon, entre ces vérités divines & les connoiſſances naturelles de l'eſprit humain.

Telle eſt la poſition où ſe trouve tout Fidele. Nul Incrédule, procédant ſelon les regles d'une ſaine dialectique, ne peut convaincre le Chrétien Catholique de croire des articles qui bleſſent les droits eſſentiels de la raiſon. On propoſe les Myſteres ſublimes de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Euchariſtie, &c. Et dans aucun de ces dogmes, il n'eſt poſſible de faire voir que la raiſon ſoit obligée de s'abandonner elle-même, & de renoncer aux notions des premieres vérités.

Les Incrédules prétendent qu'on doit démontrer par l'évidence de l'objet, que les Myſteres ſont conformes à la raiſon : prétention déraiſonnable & injuſte. La raiſon humaine ſuffit pour aſſurer que les Myſteres ne contrarient point les lumieres naturelles; mais elle ne ſuffit pas pour pénétrer les Myſteres en eux-mêmes, pour en expliquer la nature & les rapports. Ces objets, entant que révélés, ſervent à l'exercice de la foi, non aux recherches & à la curioſité d'une intelligence auſſi bornée que l'eſt celle de l'homme.

De ce qu'on ne peut pas démontrer par l'évidence de l'objet, la conformité des Myſteres avec la raiſon, il ne s'enſuit pas que les termes deſtinés à exprimer ces Myſteres, ſoient des termes vuides de ſens, des façons de parler inintelligibles. On ne peut meſurer la hauteur des Myſteres, mais on l'apperçoit : on n'apprécie pas au juſte ces grandes vérités, mais on les diſtingue de tout ce qu'elles ne ſont pas; on les diſtingue les unes des autres. La foi a un langage qui lui eſt propre, & qui ſuffit pour l'inſtruction des fideles.

On a voulu, dans ces derniers temps, oppoſer la Religion naturelle à la Religion révélée : entrepriſe formée ſpécialement par l'Auteur du Livre des *Mœurs*. Cet Ecrivain artificieux exalte le culte établi ſur la raiſon, afin de décréditer le culte ſurnaturel ; mais ce projet mal conçu ne peut ſe ſoutenir dans l'exécution. La Révélation, bien loin d'être oppoſée à la Loi naturelle, ne fait que l'appuyer, la développer, l'éclaircir, en faciliter la pratique & la rétablir dans tout ſon luſtre.

Un autre ſubterfuge des Déiſtes, eſt de ne vouloir pas même examiner s'il y a une Révélation divine ; conduite auſſi oppoſée à la ſaine raiſon qu'elle eſt dangereuſe en elle-même. Si Dieu a véritablement parlé pour manifeſter ſes intentions, on eſt inexcuſable de ne prendre aucunes meſures pour reconnoître l'exiſtence, l'étendue, les qualités, les circonſtances de cette parole, quand on les a examinées. Cette réſiſtance eſt une injure qu'on fait à la raiſon. Au lieu de ſuivre la méthode propre de la queſtion on ſe jette dans des ſubtilités qui lui ſont totalement étrangeres. La Religion révélée étant un fait, on ne peut

ſuivre

ſuivre dans l'étude de cette Religion, que la méthode des faits ; c'eſt-à-dire, la voie du témoignage. S'il s'agit de la révélation faite à Moyſe, le Pentateuque préſente les témoins. Quels caracteres de vérité dans ce divin Livre ! Quelle frivolité dans les objections qu'on a imaginées pour les obſcurcir ! Quels rapports intimes de tous les Livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament avec ceux de Moyſe !

La Révélation contenue dans le Pentateuque, eſt confirmée par des Miracles. Les Déiſtes ne peuvent, ſans contredire la raiſon, rejetter la preuve qu'on tire de ces faits ; mais il eſt juſte de leur expoſer la nature, les qualités, les conditions des Miracles proprement dits ; des Miracles qui ſont la voix & le témoignage de Dieu, le ſceau & le ſuffrage de Dieu. Il y a dans la queſtion des Miracles le *fait* & le *droit*. L'événement qu'on appelle miraculeux eſt il inconteſtablement arrivé ? Voilà le *fait*. Cet événement eſt-il véritablement miraculeux ? Voilà le *droit*. On s'aſſure de la vérité du *fait* par toutes les conditions qui ſont requiſes pour la certitude du témoignage. Si le Pentateuque eſt démon-

tré vrai, parce que le témoignage rendu en sa faveur est au suprême degré de l'évidence morale, les faits qu'il énonce ont le même avantage. Quelqu'extraordinaires qu'on les suppose, ils sont démontrés vrais, ils sont incontestablement arrivés.

Il ne reste plus qu'à s'assurer de la vérité du *droit ;* qu'à sçavoir si ces faits ont le sceau de la Divinité, si ce sont de véritables Miracles. Mais peut-on en douter, puisque toutes les conditions qu'on exige pour de véritables Miracles sont exactement remplies à l'égard de ces faits ? En effet, ce sont des événemens sensibles & notoires, supérieurs aux forces connues de la Nature ou à sa maniere d'opérer ; des événemens produits en confirmation d'une vérité qu'on annonce comme émanée de Dieu. L'Auteur fait l'application de ces regles au passage de la Mer rouge, aux prodiges arrivés dans le Désert, puis en détail, aux divers Miracles de l'Ancien & du Nouveau Testament.

S'il y a, comme on n'en peut douter, une Révélation divine, une Religion que Dieu ait annoncée & enseignée aux hommes, il faut que cette

Religion soit intolérante par rapport au dogme & à la morale. Il y auroit de l'inconséquence à dire que cette Religion est vraie, & qu'elle permet néanmoins d'enseigner l'erreur. La vérité est une, elle ne subsiste point avec le faux, elle le condamne & le rejette.

Voilà le tableau de l'Ouvrage en général : voici quelques traits répandus dans les dix propositions qui le composent.

Il s'agit de *venger la foi du reproche de contradiction avec la raison*. Bayle a souvent rappellé ce point de controverse. S'il avoit été de bonne-foi, il eût mieux senti que personne la différence qui se trouve entre les choses supérieures à la raison, & les choses directement contraires à la raison. Les premieres sont celles que l'esprit humain ne peut comprendre ; les secondes sont celles qui présentent des idées opposées entr'elles. Bayle a répandu des nuages sur des notions si claires.

Il est certain que *nous ne voyons pas la conformité de nos Mysteres avec notre raison* ; & le Philosophe de Rotterdam en a conclu, *que ces Mysteres nous paroissent contraires à notre raison*, & qu'on peut dire simplement, *que ces*

Mysteres sont contre notre raison. Deux conclusions évidemment trop étendues & par conséquent fausses. L'Auteur découvre au long & subtilement tous les points de vue du sophisme : il ne laisse au raisonnement de Bayle, ni force, ni probabilité, ni couleur de vérité.

C'est déjà beaucoup que d'avoir désarmé le chef des Esprits forts : il reste à combattre ses Partisans, qui s'écrient que les *Mysteres de la foi révoltent la raison.* L'Auteur a déja fait voir que ces Mysteres ne sont point en contradiction avec la raison : « Mais les Mysteres de l'Incrédulité, reprend-il, ne » sont-ils pas infiniment plus propres » à la révolter? Une matiere éternelle » & incréée, indifférente par sa nature au repos & au mouvement, & » qui, sans aucun premier Moteur, » s'imprime le mouvement à elle-même .... Une matiere destituée » d'intelligence, qui, par le concours » aveugle & fortuit de ses parties, produit la Terre, la Mer, les Cieux, » & tout ce qui y est contenu, opere » un chef-d'œuvre de sagesse, forme » un tout où l'on découvre des prodiges de proportion, d'ordre, de com-

» binaison, sans que rien s'y démente, » ni la production de la Terre, ni » la vicissitude des Saisons, ni le » cours réglé des Astres.... Une ma» tiere qui pense, qui réfléchit, qui » compare, qui juge, qui raisonne, » qui conclut, qui craint, qui espere, » qui aime, qui hait, qui produit des » volitions, &c., & cela sans qu'on » puisse définir si ces facultés intellec» tuelles sont indépendantes du mou» vement & de l'organisation des par» ties de la matiere, ou si elles en sont » le résultat, parce que de l'une & de » l'autre supposition s'ensuivent des » absurdités sans nombre; n'y a-t-il » dans tous ces systêmes des Matéria» listes que des Mysteres, & ne sont» ce pas plutôt des délires »?

2°. Pour qu'on pût montrer de la contradiction dans les Mysteres de la foi, il faudroit que les idées qu'on a de ces Mysteres, fussent clairement connues & clairement opposées entr'elles. « Ainsi il n'y a point de con» tradiction, qu'une même nature nu» mérique & indivisible, soit com» muniquée à trois substances, trois » hypostases, ou trois personnes ». Si vous me dites que ces termes de

nature & de *fubftance* ne vous préfenrent pas à l'efprit d'idée claire & diftincte; j'en conviendrai avec vous, & j'avouerai comme vous, que j'apperçois la profondeur, mais non pas la contradiction. Car, enfin, pour qu'il ne fe trouve aucune contradiction dans la doctrine des Myfteres, il n'eft pas néceffaire qu'on ignore parfaitement ce que fignifient les termes deftinés à les énoncer : il fuffit que ces termes ne foient pas vuides de fens & tout-à-fait inintelligibles.

Bayle a fait les derniers efforts pour prouver qu'il y a des difficultés infolubles contre les Myfteres de la Religion. Mais qu'on prenne la quinteffence de la plupart des objections qu'il a raffemblées, qu'on y regarde de près, & l'on verra qu'elles ne roulent que fur des fyftèmes qu'on a imaginés pour expliquer la *maniere d'être* des dogmes, ou le *comment* & le *pourquoi*. Or on ne peut faire valoir contre la Religion les difficultés qui n'attaquent que des fyftèmes. Bien plus, on ne peut produire contre les dogmes aucunes objections qui foient véritablement infolubles. Et quelles feroient ces objections? Les tireroit-on du fond

des Myſteres ? Il a été prouvé qu'on ne peut démontrer de vraie contradiction dans les objets qui ſont au-deſſus de la raiſon, tels que les Dogmes & les Myſteres de la foi. Puiſeroit-on ces difficultés, prétendues inſolubles, dans la comparaiſon qu'on ſe permettroit de faire des vérités naturelles connues, avec ce qu'on propoſe comme des vérités d'un ordre ſurnaturel ? Mais les vérités naturelles ſont ou néceſſaires ou contingentes : dans le premier cas, il eſt impoſſible de trouver la moindre contradiction entre les vérités & les Myſteres. Dieu eſt également l'auteur des unes & des autres ; & ſa volonté eſt immuable à l'égard des principes néceſſaires, tel, par exemple, que ceux de la Géometrie, de l'évidence, des regles primitives de la morale. Dans le ſecond cas, qui eſt celui des vérités contingentes, il eſt certain « que ces vérités ne peuvent » tirer à aucune conſéquence contre la » vérité des Myſteres de la foi, quel- » qu'oppoſées qu'elles y puiſſent être. » Car l'ordre que Dieu a librement » établi dans la Nature, montre bien » ſa puiſſance, mais il ne la borne » pas . . . . Ainſi lorſque la foi m'en-

» ſeigne qu'une Vierge, ſans ceſſer
» d'être Vierge, a enfanté, l'oppoſi-
» tion qu'a cette vérité à ce qui ſe
» paſſe dans l'ordre que Dieu a éta-
» bli, (ce qui eſt contingent, c'eſt-
» à-dire, tel que Dieu auroit pu en
» établir un autre,) ne forme pas une
» difficulté inſoluble ».

Le Déiſte voudroit ſe maintenir dans le droit de n'examiner, ni de reconnoître la Religion révélée, & l'Auteur lui démontre qu'il ne peut, ſans une contradiction manifeſte avec la raiſon, 1°. refuſer l'examen de cette queſtion: *Y a-t-il une Religion révélée?* 2°. Refuſer de ſe rendre à l'évidence morale des preuves de la Révélation divine. Cet article comprend les traits eſſentiels du grand tableau de la Religion révélée, de la vérité & de la divinité des Ecritures, du témoignage rendu par une Nation qui s'eſt perpétuée, & qui ſe perpétue encore malgré les cataſtrophes & la révolution des ſiecles. L'Auteur a raſſemblé ſous ce point de vue la réponſe aux principales objections formées contre nos ſaints Livres.



MATIERES DIVERSES.



SUR LES RECHERCHES DE L'ANTIQUITÉ.

A l'occasion des Mémoires de Littérature de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Tome IV. Paris 1723.

Les recherches de l'antiquité sont depuis long-temps une source féconde de Dissertations que les Sçavans n'ont pas encore épuisées, & qu'ils n'épuiseront même jamais, parce que cette source augmente à mesure que les siecles s'écoulent. Dans les premiers âges du monde, il falloit sans doute moins de connoissances qu'il n'en faut à présent pour faire un Sçavant. Mais que sera-ce dans les siecles postérieurs. Car, comme l'antiquité nous occupe aujourd'hui, ainsi nos Usages, nos Arts,

& nos Mœurs donneront quelque jour de l'occupation à la poſtérité. Un jour viendra qu'on érigera des Académies pour rechercher dans nos Monumens & nos Livres, alors rongés de vers, quelques veſtiges de nos Coutumes. Mille connoiſſances que nous négligeons d'acquérir, parce que nous les mépriſons, paroîtront alors intéreſſantes & curieuſes. Les plus ſimples traces de nos moindres uſages deviendront des Monumens précieux, & on appellera ſçavant un homme qui ſçaura prouver, par quelques paſſages de nos Auteurs, comment nous nous habillons, ſi nous mangeons aſſis ou couchés, quelle eſpece de chauſſure nous portons, de quelles armes nous nous ſervons, quels ſont nos jeux & nos amuſemens. Or ſi dès à préſent, la ſcience de l'antiquité accable notre mémoire, & ſurpaſſe déja la meſure du travail dont nous ſommes capables, comment feront les Sçavans des ſiecles à venir?

Mais comme la plupart des goûts dépendent du caprice des hommes, & ſont par conſéquent ſujets à de grandes révolutions, peut-être ce goût d'antiquité qui domine ſi fort aujour-

l'hui, passera-t-il entiérement avec nous. Il ne paroît pas qu'il ait eu beaucoup de Partisans chez les Grecs, ni chez les Romains, quoiqu'ils eussent aussi leurs Anciens : ils étoient apparemment ou moins laborieux, ou moins curieux que nous, & peut-être le sera-t-on encore moins à l'avenir.

Pour nous, nous pouvons nous vanter de porter le goût de ce genre de science aussi loin qu'il peut aller. Un sçavant de nos jours s'applaudit, quand après plusieurs veilles laborieuses, il croit avoir trouvé une explication vraisemblable de quelque vers obscur, ou d'un passage équivoque d'un Ancien. Une Médaille découverte passe pour un trésor. Un sçavant Commentaire immortalise le Commentateur. Que de volumes de toute espece sur l'antiquité. Il y en a de quoi faire de grandes Bibliotheques, sans que le Public en paroisse encore fatigué, ni les Sçavants épuisés. Ceux-ci cependant ne font pour l'ordinaire que répéter ce que d'autres Auteurs ont déja dit avant eux. D'autres se contentent de traduire en une autre Langue les recherches de quelques Anciens. Mais tous ne laissent pas d'être également applau-

de l'Académie des Inſcriptions &
les-Lettres, qu'il n'en eſt poi
meilleur que les Diſſertations q
a donné depuis pluſieurs année
multitude des ſujets ne nous pe
tant pas de rendre compte de to
nous nous bornerons à l'analyſe
ſuivante : elle eſt ſi curieuſe, ſ
vante & ſi judicieuſe, que nous
drions la copier ici toute entiere

DISSERTATION HISTORIQ

Sur l'ironie de Socrate, ſur ſon pr
Démon familier, & ſur ſes Ma

M. L'ABBÉ FRAGUIER, qui eſt
teur de cette Diſſertation, rappro

réduit toute sa Dissertation à trois articles. Dans le premier, il explique ce que c'étoit que l'ironie de Socrate : dans le second, il nous apprend ce que c'étoit que son Démon familier ; & dans le troisieme, il fait une exposition de ses Mœurs.

« L'ironie, dit l'Auteur, n'est placée nulle part si heureusement qu'avec des hommes qui, s'attribuant » un mérite qu'ils n'ont pas, se font » un métier utile de gâter les esprits » & de pervertir les mœurs. Au temps » de Socrate, on vit paroître des hommes fastueux qui, prenant la place » des premiers Sages de la Grece, » avoient une conduite entiérement » opposée. Car, au lieu qu'éloignés » de l'avarice & de l'ambition, Pittacus, Bias, Thalès, & les autres ne » s'occupoient que de science ; ceux-ci » ambitieux & avares, s'intriguoient » dans les affaires du monde, & trafiquoient de leur prétendu sçavoir. » Ils se nommoient Sophistes : ils alloient de Ville en Ville, ils s'y faisoient annoncer comme des Oracles ; ils marchoient accompagnés » d'une foule de Disciples, qui, par » une espece d'enchantement, aban-

» donnoient le ſein de leurs parens
» pour ſe livrer à ces Maîtres orgueil-
» leux, qu'ils payoient bien chére-
» ment, & qu'ils reſpectoient à un tel
» point, que ſelon l'expreſſion de Pla-
» ton, ils les euſſent volontiers portés
» ſur leurs têtes. Il n'y avoit rien que
» ces Docteurs n'enſeignaſſent, Théo-
» logie, Phyſique, Morale, Arithmé-
» tique, Aſtronomie, Grammaire,
» Muſique, Poéſie, Rhétorique, Hiſ-
» toire. Ils ſçavoient tout, & pou-
» voient tout enſeigner: leur fort étoit
» la Philoſophie & l'Eloquence. Ils
» avoient certaines leçons dont le prix
» étoit fixe; & bien que Socrate ba-
» dine à ſon ordinaire, quand il ſe
» plaint de ce que le Sophiſte Prodi-
» cus ne lui a enſeigné ſur les fineſſes
» de la Langue, que ce qu'il en mon-
» troit pour une drachme, réſervant
» la leçon de cinquante drachmes pour
» les Ecoliers riches qui en pouvoient
» faire la dépenſe, on voit néanmoins
» par-là que ces Vendeurs de doctrine
» avoient de la marchandiſe à tout
» prix, & n'enſeignoient rien ſans ar-
» gent ». La plupart fondés ſur l'igno-
rance d'autrui, plus que ſur leur ca-
pacité, ſe piquoient de répondre ſur

le champ à toutes les questions qu'on pouvoit leur faire. La Dialectique étoit ce qu'ils sçavoient le moins. On n'apprenoit avec eux qu'à flatter ses passions, & à dominer dans ces assemblées tumultueuses où la raison & les regles de l'équité ne sont presque jamais écoutées.

Socrate étoit d'un caractere tout opposé. « Il étoit fort laid, & outre sa » laideur, il avoit quelque chose d'hé» bêté & de stupide : tout l'air de sa » personne, qui n'avoit rien que de » très-commun & de très-pauvre, ré» pondoit parfaitement à l'air de son » visage. Il alloit toujours nuds pieds; » il n'avoit rien vu, & à peine étoit» il sorti d'Athenes; il paroissoit inepte » à tous les emplois de la République ». Quel homme, s'écrie ici l'Auteur, pour entrer en comparaison avec des Adversaires aussi accrédités que les Sophistes ? Cet homme cependant entreprit de décréditer, dans l'esprit des jeunes gens, l'impression que l'éloquence des Sophistes y faisoit chaque jour : mais n'espérant pas y réussir par la voie de la dispute ordinaire, quoiqu'il eût la raison pour lui ; ni par l'éloquence même, quoiqu'il en eût beau-

coup, il prit le parti de l'ironie. Il affecta de cacher ſous une ruſticité & une ignorance apparente, toute la beauté & toutes les richeſſes de ſon eſprit. Dans les conférences publiques qu'il avoit avec les Sophiſtes, feignant d'ignorer ce que les Sophiſtes ignorent eux-mêmes, il les réduiſoit à des réponſes courtes & préciſes ſur des propoſitions ſimples, & par cette méthode il les chargeoit du ridicule qu'ils méritoient, en mettant en évidence toute leur incapacité. M. l'Abbé Fraguier cite pluſieurs de ces traits ironiques que Socrate ſçut ſi bien employer, & s'il fait admirer l'eſprit de ce Philoſophe, il nous fait en cela même admirer le ſien, par le tour ingénieux qu'il a ſçu donner à des choſes qui paroiſſent fort ſimples dans les Auteurs dont il les a tirées.

» Le prétendu Démon de Socrate, » continue l'Auteur, eſt encore une » ſuite de ſon ironie : il avoit une pru» dence exquiſe, & jugeoit très-ſaine» ment de l'avenir. Mais, comme ſur » l'avenir, quelque pénétrant que l'on » ſoit, on ne peut avoir qu'une lu» miere moins claire & moins sûre » que la ſcience, & moins obſcure

» aussi que l'ignorance ; cette lumiere » que les Philosophes appellent opi» nion, Socrate l'appelloit souvent » δαιμονιον, & cela très-vraisemblable» ment, parce qu'elle est entre la » science parfaite & l'ignorance abso» lue. Il faut encore observer que So» crate ne dit pas qu'il ait un Démon » familier, quoiqu'il le pût dire dans » le même sens que Timée emploie » pour ce mot, pour signifier ce qui » pense dans nous, δαιμονα ενοικον, » *Dæmonem domesticum* : το ηγεμονικον » ce qui sert à nous conduire ». Il a, dit-il, Θειού τι ϰ δαιμονιον φωνην σημειον, μαρτιμην, *quelque chose qui tient du divin, & d'une nature supérieure*. Il entend une *voix*, il voit un *signe*, il se sent *inspiré à la façon des Devins*.

M. l'Abbé Fraguier après avoir établi cette heureuse conjecture, la prouve, ou, pour mieux dire, la démontre par plusieurs traits d'érudition qui ne laissent aucun doute dans l'esprit des Lecteurs ; après quoi il conclut cet article de la sorte : « Le Démon » de Socrate dont on a parlé si diver» sement, jusqu'à mettre en question » si c'étoit un bon ou mauvais Ange, » se trouve donc avec beaucoup de

» vraisemblance réduit à n'être plus
» désormais que la prudence & la sa-
» gacité de Socrate à percer dans l'a-
» venir, que Socrate par un tour iro-
» nique ramenoit au pur instinct θείᾳ
» τι θείᾳ μοίρᾳ, qui, dans les Poëtes
» est la fureur poétique, dans les De-
» vins la fureur prophétique, & qui
» les remplissant les uns & les autres
» d'une illumination qui tient le mi-
» lieu entre la science & l'ignorance,
» les fait quelquefois rencontrer juste.
» Voilà tout le mystere. C'est ce mê-
» me instinct, ce goût dont on ne peut
» rendre nulle raison précise, qui, se-
» lon le même Socrate, dans la plu-
» part des hommes, qui, sans Philo-
» sophie se trouvent gens de bien,
» produit la vertu plutôt que le vice ».

Enfin l'Auteur apperçoit l'ironie jusques dans les mœurs de son Philosophe. « Le caractere ironique, dit-il,
» ne se bornoit pas dans Socrate à ca-
» cher les lumieres de son esprit, il
» voiloit jusqu'à ses vertus; de sorte
» que pour se concilier la familiarité
» des jeunes Athéniens, & se mettre
» par-là plus à portée de les enlever
» aux Corrupteurs & aux Sophistes, il
» se déguisoit quelquefois jusqu'au

» point de ne paroître pas insensible » à la volupté.... Par-là il s'insinuoit » auprès d'eux, & sous le masque d'ami » il devenoit le réformateur de leurs » pensées & de leur conduite. Telle » étoit Minerve, quand sous la figure » d'un homme elle instruisoit Té- » lémaque. On n'a pas laissé dans les » siecles suivans de donner un mau- » vais tour à la conduite de Socrate. » Le plus grand ennemi de la volupté » a passé pour voluptueux.... Il faut, » ajoute-t-il, que sa mémoire soit pur- » gée d'un reproche odieux dont l'i- » gnorance des hommes ou leur ma- » lignité a souvent tâché de le flétrir ». L'Auteur le justifie, en effet, par des témoignages si incontestables qu'on est surpris de la licence de nos poëtes modernes qui ont osé taxer ce grand homme du plus honteux de tous les vices. Aristophane, qui outra si fort la licence du Théâtre, & qui y prodigua les obscénités, n'osa cependant jamais attaquer Socrate sur la pureté de ses mœurs. Melitus & ses autres accusateurs ne lui reprocherent jamais rien sur cet article; & cette preuve négative, qui est sans doute très-forte, est encore appuyée par des témoignages

positifs des amis de Socrate, après lesquels on ne peut pas raisonnablement douter de l'innocence de ses mœurs.

SUR LES JUGEMENS DES SÇAVANS.

PAR M. BAILLET.

Revus & corrigés par M. de la Monnoye, 7 vol. in-4°. Paris 1722.

De tout le grand dessein, renfermé en six Parties, qu'avoit entrepris M. Baillet, il n'a exécuté que la premiere, & ce qui regarde le premier article de la seconde. Nous dirons ici que la premiere contient un Traité sur les jugemens des livres en général, & sur les préjugés dans lesquels on les lit; les jugemens particuliers sur les principaux Imprimeurs, sur les Critiques, sur les Grammairiens & sur les Traducteurs. La seconde, les jugemens sur les Poëtes, sur les Romans, &c. La troisieme auroit été sur les Géographes, les Chronologistes, les Hif-

toriens. La quatrieme, ſur les Philoſophes, les Mathématiciens, les Naturaliſtes, les Médecins. La cinquieme, ſur les Juriſconſultes, les Canoniſtes, les Politiques, les Moraliſtes. La ſixieme, ſur les Théologiens, les Interprêtes de l'Ecriture-Sainte, les Auteurs Eccléſiaſtiques, les Scholaſtiques, les Ecrivains Aſcétiques, les Liturgiques. Tel fut le plan qu'il en donna en 1685, dans l'Avertiſſement au Lecteur.

Il faut rendre juſtice à ce laborieux & infatigable Ecrivain: il étoit difficile de former un deſſein plus grand, plus magnifique, ni en même-temps plus utile que celui-là, tel qu'il l'avoit conçu: mais auſſi faut-il ajouter qu'un deſſein ſi vaſte n'étoit pas un ouvrage qui pût s'exécuter par un ſeul homme, quelque ſçavant & quelque laborieux qu'il fût. Si la difficulté d'un ouvrage de cette nature ne conſiſtoit que dans la lecture infinie qu'il demande, peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible à un Ecrivain particulier d'en venir à bout par ſes ſeules forces; & dans cette étendue de connoiſſance que M. Baillet avoit en fait de livres, on croit pouvoir dire, qu'il étoit plus

capable que personne de remplir son projet, comme lui-même l'avoit tracé; mais un pareil projet exigeoit quelque chose de plus que de la lecture, & demandoit un homme qui fût en quelque sorte universel, en quelque genre d'érudition que ce fût, & qui joignît à une vaste lecture un discernement presque égal sur toutes les matieres, & même une sorte de goût. Or c'est ce qu'il n'est guere possible qu'il se rencontre dans un seul homme. C'est beaucoup quand un particulier s'est rendu assez habile dans une Science ou dans un Art, pour pouvoir entendre & prendre du biais qu'il faut ce qu'en ont dit les Auteurs qui en ont traité, & pour être en état de s'énoncer avec justesse & exactitude dans le rapport qu'on fait des sentimens différens & souvent opposés de ces Auteurs. Mais quel est l'homme qui puisse posséder tous ces talens en quelque genre de connoissance & de faculté que ce soit? M. Baillet le reconnut apparemment lui-même, & n'osa pousser plus loin l'exécution d'un dessein qui demandoit autant d'Ecrivains particuliers qu'il renfermoit de facultés différentes.

Mais s'il n'a pu remplir lui-même tout son dessein, du moins l'a-t-il tracé d'une maniere à exciter le zele de ceux qui voudront le suivre dans la carriere qu'il a ouverte, & où il y aura toujours beaucoup d'honneur à le seconder; il a taillé dans son projet une besogne ample & belle pour les sçavans futurs; & il est à souhaiter qu'il s'en trouve nombre d'assez habiles & d'assez laborieux pour marcher sur ses pas. Il ne s'est encore trouvé jusqu'ici que le seul M. Gibert, l'un des Professeurs de Rhétorique du College Mazarin, qui ait osé suivre M. Baillet dans l'exécution de son projet, en se chargeant de ce qui regarde les Orateurs. Nous souhaitons qu'il s'en trouve d'autres assez zélés pour se charger de quelque partie de ce grand édifice.

A l'égard de M. Baillet, voici la méthode qu'il a suivie dans ce qu'il a exécuté à l'égard des Poëtes. Il leur a donné à tous, ou du moins à la plupart, chacun leur article particulier, où après avoir mis leur nom à la tête, avec une Note sur leur pays & le siecle où ils ont vécu, il rend compte du genre de leur Poésie, des titres de

leurs Ouvrages, du succès qu'ils ont eu, & de ce qu'en ont dit les Critiques, soit contemporains, soit postérieurs à leur temps. Ces articles sont plus ou moins étendus, selon que le mérite des Poëtes a plus ou moins intéressé l'attention des Critiques. Pour ce qui est des principaux, tels qu'Homere & Virgile & autres de ce rang, on traite de ce qui les regarde avec un grand soin & beaucoup de méthode. Par exemple, après avoir rapporté dans un article exprès, les jugemens avantageux qu'on a portés d'Homere; on rapporte dans un autre les jugemens désavantageux qui ont été portés du même Poëte, & les défauts qu'on lui a reprochés en général. On expose ensuite dans d'autres articles, ce qu'ont dit les Critiques sur l'ordonnance de ces Poëmes, sur les mœurs & les caracteres de ses Personnages, sur ses sentimens & ses pensées, sur son style & son expression. On y fait la discussion de chacun de ces deux grands Poëmes en particulier, l'Iliade & l'Odyssée; & enfin on y fait une histoire ou un jugement historique de ses Ouvrages. On l'étend plus ou

moins ſur les autres Poëtes, ſelon leur mérite & leur réputation.

Pour ce qui regarde le ſtyle de M. Baillet dans cet Ouvrage, nous ne pouvons en donner une idée plus juſte qu'en rapportant ce que M. de la Monnoye en a dit lui-même dans la Préface qu'il a miſe à la tête de l'Edition. *Son ſtyle*, dit-il, *qui, par rapport au ſujet, devoit être ſimple, clair, & net, correct plutôt qu'élégant, eſt enflé, guindé, alembiqué, rempli de mauvaiſes phraſes & ſur-tout d'idiotiſmes : de fois à autre, cependant, on eſt ſurpris de trouver certaines tirades d'éloquence, même fort belles*. Nous ajouterons à cela qu'il ſe trouve bien de l'inégalité entre tels & tels morceaux : il y en a de certains fort négligés : il y en a d'autres au contraire qui ſont écrits avec toute la délicateſſe & l'agrément poſſible. Tel eſt en particulier celui de M. Ménage comme Poëte : il eſt traité véritablement ſur un ton malin auquel il n'eſt pas étonnant que celui qui en faiſoit le ſujet ait été ſenſible ; comme il le témoigna par l'Anti-Baillet qui parut à cette occaſion ; mais en même-temps, ce morceau eſt manié avec une fineſſe, un agrément & un ſel qui,

malgré qu'on en ait, fait plaisir au Lecteur, toujours plus malin que bénévole. Il y a dans cet article une légéreté de pinceau dont on ne soupçonneroit pas M. Baillet : il est plein de tours neufs & heureusement placés; & dans les douze pages qu'il contient, il est toujours également soutenu depuis le commencement jusqu'à la fin. Si tous les articles de l'Ouvrage de M. Baillet étoient écrits de ce style, la charité en souffriroit sans doute, mais le goût d'un Lecteur qui ne chercheroit qu'à se réjouir par une lecture vive & piquante, s'en accommoderoit fort.

Ce fut cet article sur M. Ménage, qui produisit l'Anti-Baillet imprimé à la Haye en 1688. M. Menage fut obligé de faire imprimer ce livre hors du Royaume, parce que n'ayant point voulu soumettre son Ouvrage à la révision des Censeurs, il ne put obtenir de permission pour l'imprimer en France. C'est ce que M. Baillet nous apprend dans son livre des *Anti*, ou satyres personnelles, à l'article de l'*Anti-Baillet* même; & ce fut cet *Anti-Baillet* de M. Ménage qui donna occasion à M. Baillet de faire la recherche de

tous les Ouvrages qui avoient porté le titre d'*Anti*, & d'en composer celui qu'il nous a donné sous le titre de *Satyres personnelles*, & qui fait le septieme Tome de l'édition présente, dont les Enfans célebres & les Auteurs déguisés font le sixieme. Au reste, dans cet *Anti-Baillet* qui contient deux volumes *in*-12, M. Ménage a relevé plusieurs fautes considérables de M. Baillet, & suppléé à plusieurs choses qu'il avoit omises par rapport aux Auteurs dont il avoit parlé.

Il seroit à souhaiter que tout l'*Anti-Baillet* ne contînt que des recherches d'érudition telles qu'il y en a dans un bon nombre d'articles, & que M. Ménage ne s'y fût point tant étendu sur des personnalités qui ne pouvoient intéresser que lui, tandis qu'il vivoit, & qui, aujourd'hui qu'il est mort, n'intéressent plus personne.

M. Ménage ne fut pas le seul ennemi que se fit M. Baillet par ses *Jugemens des Sçavans* : il y en eut nombre d'autres qui n'en furent pas moins choqués, mais qui, sans prendre les choses si vivement, se contenterent de quelques estocades poétiques qu'ils firent essuyer à l'Auteur. M. Baillet

auroit pu éviter ces inconvéniens, s'il s'en fût tenu au titre de son livre, & à la profession ouverte qu'il y fait de se borner à rapporter les jugemens des autres, sans y mêler les siens. Il pouvoit répondre à cela qu'il s'en étoit tenu à cette pratique, tant qu'il avoit eu à parler d'Auteurs assez anciens, pour que les Sçavans postérieurs eussent le temps de lui fournir de la matiere en s'expliquant sur ces Ouvrages; mais qu'ayant eu à s'expliquer sur plusieurs Auteurs modernes & encore vivans, il n'avoit pu se dispenser de suppléer de son fonds à ce qui lui manquoit du côté des témoignages étrangers. A quoi il est aisé de répliquer, que c'étoit un écueil qu'il auroit dû éviter que de parler d'Auteurs encore vivans. Rien n'est si délicat que d'entreprendre de régler les rangs entre des Ecrivains jaloux de leur réputation, qui prétendent tous au plus haut degré dans cette estime publique dont ils font leur idole, & dont aucun particulier ne peut être ni le garant, ni l'interpréte légitime. Il est permis de couper & de trancher comme on veut sur les morts; ils ne sentent plus rien: mais les vivans sont fort

sensibles, & ils ne pardonnent pas une piquure d'épingle. Aussi est-ce un avis très-utile à donner à ceux qui voudroient continuer l'Ouvrage de M. Baillet, de se borner précisément aux Auteurs qui sont morts, & de laisser à ceux qui viendront après nous, le soin de recueillir ce qu'on aura dit de nos Contemporains. On ne sçauroit même en user autrement, sans s'écarter du titre & de l'esprit de l'Ouvrage qui promet les jugemens des Sçavans, & non le sentiment d'un Auteur particulier. D'ailleurs, quoiqu'il se trouve des Ecrivains vivans, sur les Ouvrages desquels les Sçavans contemporains se soient quelquefois expliqués pour fournir suffisamment de matiere aux Baillets de leur temps, il est naturel de soupçonner que l'envie & la malignité a souvent autant de part dans le mal qu'on dit d'un Auteur vivant, que l'amitié en a dans ce qu'on dit de bien. Il faut laisser mourir les uns & les autres pour donner le temps aux nuages, que ces différentes influences ont pu former autour des Auteurs vivans, de se dissiper ou de s'éclaircir, & pour mettre un Critique en état de faire son rapport avec une neutralité

exacte & un parfait désintéressement. On ne craindra point même de dire, qu'en fait de jugemens d'Auteurs, les Critiques contemporains doivent toujours être un peu suspects, & qu'on ne peut guere tabler avec sûreté que sur les sentimens des Critiques qui n'ont point vécu avec les Auteurs sur lesquels ils s'expliquent.

SUR LES MÉMOIRES

TOUCHANT LES HOMMES ILLUSTRES.

IL n'en est pas de l'Etat Littéraire, comme des autres Etats : on n'y reconnoît nulle autorité, ni Monarchique, comme celle que les Poëtes ont attribué au Dieu du Parnasse, ni Aristocratique, quoiqu'il y ait un grand nombre d'Académies & de Corps sçavans, ni Démocratique, quoique la Nation des Gens de Lettres de tout pays & de toute condition tende en général à l'avancement des Sciences & des Arts. C'est un Gouvernement Républicain, tellement arbitraire & si

peu lié, qu'il n'a point de centre commun où tout aboutiſſe, ni de lien univerſel qui réuniſſe toutes les parties de ce grand Corps. Toutefois il n'eſt pas impoſſible d'en recueillir toutes les archives & de mettre la Poſtérité en goût de continuer un travail ſi avantageux. Le premier mouvement une fois donné, tout le monde concourt à le perpétuer. Les Dictionnaires & les autres Œuvres de ce genre que nous avons vu naître, étoient peu de choſe dans leur naiſſance: ils ſont encore fort éloignés de leur perfection, mais leur progrès eſt ſenſible, & il le deviendra de plus en plus à meſure qu'on avance. Il en ſeroit de même, ſans doute, d'une Bibliothequegénérale: ſouvent dans les plus grandes difficultés, la difficulté eſt de commencer.

L'Auteur des Mémoires dont nous parlons ici, rend à la République des Lettres un ſervice ſignalé: il donne l'idée d'une Bibliotheque univerſelle des Ecrivains, & il la commence: entrepriſe vraiment digne d'un homme zélé pour la Littérature. Dans ſa Préface, il ſe plaint avec raiſon de la négligence des François par rapport à leurs Sçavans. Hormis quelques-uns à

qui la coutume, l'amitié ou l'intérêt procurent des Panégyristes, les autres sont à peine connus ou entiérement oubliés : encore le peu d'éloges qu'on en a est-il épars çà & là, & comme enséveli dans un tas de Volumes. Les Allemands poussent les choses à l'excès sur cet article : ils ont grand soin de conserver la mémoire de leurs hommes illustres dans les Lettres, mais ils ne choisissent pas ; tout est précieux pour eux. Les Italiens tombent dans un défaut tout opposé : leurs Bibliotheques sont trop seches & trop décharnées : ce n'est le plus souvent qu'un Catalogue d'Ouvrages d'Auteurs de certains cantons. On n'y parle d'eux que d'une maniere vague & générale. Ce que les Anglois nous donnent en ce genre est bien mieux entendu. Il n'est guere de Sçavant de cette Nation un peu illustre dont on n'ait écrit la vie, qui contient souvent un abrégé de ses Ouvrages.

La méthode de l'Auteur est plus abrégée que l'Angloise, & plus exacte que l'Italienne. Il épure tout ce qu'il trouve sur le compte des Sçavans. Dans les Ouvrages divers, il le confronte avec ce qu'il en sçait, & le jugement

du Public : il ne met enfin que ce qui peut intéresser une curiosité raisonnable.

Parmi les quarante-six Auteurs qu'il a mis d'abord sur la scene, les plus remarquables, par l'étendue des choses qu'il en dit, sont Messieurs Ménage & Huet : aussi avoient-ils pris soin de pourvoir eux-mêmes à l'instruction de la Postérité sur ce qui les concernoit. Il y en a plusieurs qu'on peut mettre à peu près dans la même classe ; soit parce qu'ils ont joué un plus grand rôle dans le monde, soit parce qu'ils sont plus récens.

SUR LE PAGANISME.

Conférence de la Fable avec l'Histoire, par M. Lavaur. Paris 1730.

Le culte & les mysteres du Paganisme ne sont que des copies altérées des histoires, des usages & des traditions des Hébreux. C'est ce qu'on va faire voir. Il n'y a point de Peuple qui n'eût pu aisément, dans les premiers siecles de son établissement, marquer exac-

tement son origine, & laisser à la Postérité des monumens certains de son Histoire, de sa Religion & de ses Mœurs. Il est même assez étonnant qu'on ne l'ait pas fait. A la vérité, les Peuples n'auroient pas tous également lieu d'être satisfaits que ces connoissances fussent si publiques & si avérées. Il en est comme des familles particulieres : car si quelques-unes ont eu une famille illustre, il y en a qui en ont eu une infâme. Mais il faut avouer que la grossiéreté des Peuples, dans ces siecles de barbarie, & le soin de pourvoir à leur subsistance, soin si pénible avant l'invention des Arts, ont été la principale cause de l'ignorance où ils ont laissé leur postérité. Pour surcroît de malheur, lorsque les Arts & le Commerce eurent abondamment pourvu à tous les besoins de la vie, il n'étoit plus temps de connoître la vérité. La chaîne des événemens successifs qui remontoient jusqu'aux premieres origines, étoit rompue : les traces étoient pour la plupart, ou entiérement effacées, ou défigurées par des traditions fabuleuses, & il n'étoit plus possible de démêler le vrai du faux. La superstition & le libertinage des mœurs

avoient inondé toute la Terre de Fables grossieres & de Traditions monstrueuses. Chaque Peuple ignorant son origine, s'en fit une convenable à ses idées & à ses mœurs. On reçut pour des vérités toutes les imaginations des Poëtes; ce qui n'étoit d'abord qu'un jeu d'esprit ou un conte agréable, devint un mystere de Religion: chaque Peuple adopta les fausses traditions des Nations voisines & se les appropria par les additions & les changemens qu'il y fit: le même fond d'histoire varié & corrompu produisoit ainsi dans les différens pays une infinité de fables différentes. Non-seulement les Dieux furent multipliés, mais de chacun d'eux on en fit plusieurs. Combien ne compte-t-on point de Jupiters & d'Hercules? Et de-là enfin cette multitude de fictions impies, ridicules & licentieuses, que pour comble d'infamie on consacra par un culte religieux.

On peut juger par ce qu'on vient de dire, combien il est difficile de se faire jour dans une si grande confusion; mais les obstacles ne servent qu'à animer le courage des Sçavans. Les Grecs ont les premiers tenté l'entre-

prise, & après eux quelques Latins ont aussi effleuré la matiere, mais sans aucun succès considérable. Depuis l'établissement du Christianisme, plusieurs habiles gens ont cru avoir enfin développé le mystere, à la faveur des connoissances certaines qu'ils tiroient de l'Ecriture-Sainte. Tels sont *S. Justin, Origene, Tertullien, Minutius-Felix, S. Clément d'Alexandrie, S. Athanase, S. Cyrille, S. Augustin, Théodoret, Arnobe, Lactance, Eusebe, Philon Juif.* Après ces anciens Auteurs, les derniers siecles nous en fournissent encore plusieurs autres, *Grotius, Casaubon, Vivès, Bochard, Vossius, le P. Thomassin, M. Huet, M. Banier.* Tous ces Sçavans sont unanimement persuadés que toutes les fables des Payens, depuis les Chaldéens & les Egyptiens jusqu'aux derniers siecles du Paganisme, sont fondées sur de véritables histoires, & que le mensonge a ainsi pris sa source dans la vérité. Mais quelle est cette vérité? C'est, disent-ils, l'Ecriture-Sainte & l'Histoire de l'Ancien Testament.

En effet, nous voyons que de tous les Peuples de la Terre, le Peuple Hébreu, Peuple choisi de Dieu, est le

ſeul qui, par une Providence particuliere & bien marquée, a conſervé, ſans altération depuis ſon origine, le dépôt de la vérité. Et ſans cette Tradition, que ſçaurions-nous aujourd'hui de la création du monde, de la multiplication des hommes, du Déluge & du partage de la Terre entre les Enfans de Noé? N'eſt-ce pas un miracle ſenſible, que ce précieux dépôt ſoit parvenu juſqu'à nous dans toute ſa pureté, à travers l'eſpace immenſe des temps & les ténèbres épaiſſes où toute la terre étoit plongée? Or pluſieurs raiſons perſuadent que cette ſource de vérité communiquée, a pour ainſi dire, ſervi à toutes les Nations, comme de fonds pour compoſer toutes leurs fables & tous les myſteres de leur Religion. Car il eſt évident que les premiers deſcendans de Noé ne pouvoient pas ignorer le vrai Dieu, ni l'Hiſtoire du Monde juſqu'au Déluge. Il eſt même vraiſemblable, que lorſque leur poſtérité commença à l'oublier, elle ne l'oublia pas entiérement, & qu'elle en conſerva encore du moins les principaux traits. Ceux donc d'entr'eux qui commencerent les premiers à altérer cette Hiſtoire, ſur quel autre fonds

purent-ils composer leurs fables,
n'est sur ce fond de vérités qui ét
connues & reçues de tout le mo
Comment auroient-ils osé propo
une Nation une Religion toute
velle & une Histoire de son origi
de ses ancêtres, toute différent
celle dont elle conservoit enco
vestiges? Cela n'est pas dans le
tere de l'esprit humain ; sur-tou
rapport à ces siecles de simplici
les Poëtes n'avoient pas encore
l'esprit des Peuples par la hardie
les charmes de la fiction : & voi
tat où les Peuples demeurerent ju
Moyse. La Fable encore simple
bornée à un petit nombre de I
& de Héros fabuleux.

Mais ce premier pas une fois
le reste ne couta plus rien. Les
ples se livrerent dans la suite des t
aux plus ridicules excès. Com
cela? Moyse fit en Egypte des p
ges dont la renommée remplit
la Terre. Les Israélites après leu
tie d'Egypte firent des conquêtes
pides & si merveilleuses, accompa
de prodiges si éclatans que tout
rient en fut consterné. Les Pe
fuyant devant une Nation si red

ble, porterent de toutes parts la terreur de ses armes & l'histoire de ses exploits, mais si altérée par l'ignorance, que ce qui étoit une véritable histoire se trouvoit travesti en pure fable par le changement des noms & des circonstances. Homere & Hésiode étant venus quelques siecles après, effacerent par d'ingénieuses fictions le peu de vestiges qui restoient de la vérité; & par la multitude des nouvelles fables qu'ils composerent sur les premiers modeles, ils acheverent de défigurer le tableau : car il paroît très-vraisemblable qu'ils eurent quelque connoissance des Livres saints.

» On voit, dit l'Auteur de l'Ou-» vrage dont il est ici question, de » quelle importance il est de connoître » comment Dieu veut que nous l'ho-» norions, par les soins qu'il a pris » de ménager & de conserver les preu-» ves de la vérité & de la divinité de » ses intentions sur ce sujet. En faisant » voir ces fables & les Religions des » Gentils fabriquées comme d'après les » narrations de l'Ecriture-Sainte, on » établit le droit d'aînesse & l'auto-» rité de la vérité sur le mensonge, des » saintes Ecritures sur les inventions

» des hommes ; de la vraie Religion
» & de la vraie Divinité, par-dessus
» les fausses qui n'en sont qu'une imi-
» tation corrompue ».

Suivons maintenant l'Auteur dans la comparaison des faits que la Fable a empruntés de l'Histoire sainte.

SATURNE ET JANUS.

Saturne & *Janus*, sont des copies principalement de Noé, mais en partie aussi d'Adam & de Noé confondus ensemble. Le rapport de *Janus* avec Noé, est le plus sensible. Ovide fait ressortir l'Univers de ses mains après le déluge, comme il sembla sortir de l'arche avec Noé. *L'âge d'or*, que les Poëtes placent sous *Saturne*, n'est autre chose que l'image du Paradis terrestre, ou du premier siecle après le déluge. La Genese parle des Géans audacieux & impies ; & la tour de Babel, après le déluge, est vraisemblablement l'origine de la fable des Géans.

JUPITER, NEPTUNE ET PLUTON.

Sur le partage que Noé fit de toute la terre entre ses trois enfans, les Poëtes

partagerent l'empire de l'Univers entre les trois enfans de Saturne. Ceux qui en ont examiné les rapports, ont trouvé que de *Cham*, ils avoient fait leur *Jupiter*, de *Japhet*, Neptune, & de Sem, Pluton, Dieu des Enfers. C'est ce qui se justifie par plusieurs remarques.

Cham eut dans son partage non-seulement l'Egypte, mais encore l'Afrique, qui pour cela fut nommée la terre de *Hamon*. Voilà l'origine de Jupiter *Hammon*, dont un Temple étoit dans la Lybie, & l'autre dans l'Ethiopie. La ville Jupiter, en Egypte, appellée par les de Grecs *Diospolis*, étoit appellée en Hébreu la ville d'Hamon. Ζεύς, le nom Grec de Jupiter, & *Cham*, sont les mêmes pour la signification; car l'un veut dire *chaleur*, de ζέω, & l'autre en Hébreu, signifie la même chose. Jupiter étoit réputé le pere des Dieux, ainsi que *Nembroth*, ou *Belus*, descendant de Cham, fut le premier homme adoré comme un Dieu.

Les Isles, les Péninsules, les côtes des Mers, & les lieux Maritimes sur les côtes de l'Asie, la Grece, l'Archipel & l'Europe, furent le partage de Japhet; & l'Ecriture dit, en effet, que les enfans de Japhet partagerent entre

eux les Isles de sa domination. Voilà le Neptune des anciens; c'est la même signification de noms : *Japhet*, en Hébreu, signifiant *étendu*, *dilaté*; & le nom Grec de Neptune Ποσειδῶν, signifie la même chose en langage Syriaque. Il seroit aisé de trouver les rapports de Sem avec Pluton.

MERCURE ET VULCAIN.

Chanaam, dont le nom en Hébreu signifie *Marchand*, fut condamné à être le serviteur de ses freres. Les Chananéens furent les premiers qui entreprirent de grands voyages pour leur commerce : ce furent les Phéniciens ou Chananéens qui apprirent les lettres aux Grecs. De-là est venu Mercure, Dieu du Commerce, présidant aux chemins, & le Dieu de l'Eloquence : ajoutez le Dieu des Voleurs, parce que c'étoit le vice des marchands Phéniciens.

Tubalcaïn, inventeur de l'art de fondre & de forger le fer & les métaux, a un nom si ressemblant à celui de Vulcain, Dieu des Forgerons, qu'il est aisé de reconnoître l'un dans l'autre.

BACCHUS.

Le nom de Nil qu'on donne à Bacchus dans Diodore ; celui de *Myses*, qu'Orphée lui donne dans ses hymnes, & qui veut dire sauvé des eaux ; l'éducation qu'on lui fait donner par des Nymphes ; la qualité qu'on lui attribue de grand Législateur dans les loix, étoient cottés sur deux tables. Les cornes avec lesquelles on le peignoit, la verge ou thyrse entortillée de serpens, la beauté du visage qu'on lui donnoit, tout cela convient fort à Moyse. Bacchus, par ordre de Jupiter, défit les Rois d'Arabie & des Indes, & extermina leurs peuples, n'étant armé que de son thyrse, ni accompagné que d'une suite de gens sans armes. Il passa la mer rouge, pour se dérober à la poursuite de Lycurgue. Lorsqu'il fuyoit devant les Egyptiens, il traversa sans péril, par la vertu de son thyrse, les fleuves d'Oronte & d'Hydaspe, où les Indiens se noyerent. Lui & les femmes qui le suivoient, faisoient sortir l'eau des rochers, en les frappant avec leurs thyrses. Voilà encore des traits bien marqués de l'histoire de Moyse. En un

mot, il eſt très-vraiſemblable, ſelon la remarque de Voſſius, que la plus grande partie de la fable de Bacchus, a été copiée ſur Moyſe, quoiqu'il y ait pluſieurs traits qui ne couviennent qu'à d'autres, comme celui d'avoir planté la vigne; car ce trait ne peut appartenir qu'à Noé.

LES HÉROS ET LES DEMI-DIEUX.

Tous les Auteurs conviennent que cette imagination des Héros & des demi-Dieux, n'a point eu d'autre fondement, que le paſſage de la Geneſe, où il eſt dit, que les enfans de Dieu, épris de la beauté des filles des hommes, choiſirent les plus belles pour en faire leurs femmes, & que de ces mariages ſortirent des Géans, qui ſe rendirent célebres par leur force & leur puiſſance.

L'expédition de Jaſon & des Argonautes eſt placée vers l'an 1200 avant Jeſus-Chriſt. C'eſt le temps où Gédéon gouvernoit les Iſraélites. Cette fable, ſelon M. Lavaur, fut copiée pour la plus grande partie, de l'hiſtoire de la ſortie des Iſraélites du royaume d'Egypte, & de la conquête de la terre

promise. Le conducteur des Argonautes, est Josué. Le navire Argo, qui rendoit des oracles, & que les Argonautes portoient sur leurs épaules en traversant les terres; c'est l'arche d'alliance, &c.

Il paroît que Samson est l'original du fond & de l'essentiel de l'Hercule de la fable.

La fable d'Orphée, est dans ses principales circonstances, une copie mal imitée de l'histoire de Loth. Orphée, en Grec, *noir obscur*, & Loth, en Hébreu veut dire, *enveloppé*, *obscurci*.

La fable de Philémon & de Baucis, est l'histoire d'Abraham & de Sara, quoique la copie soit fort altérée. La fable de Phaéton est copiée de la punition de *Coré*, *Dathan* & *Abiron*. Iphigénie est imitée de la fille de Jephté. Leomédon a été peint d'après Laban & Jacob, &c.



Eloges & Caracteres des Philosophes les plus célebres depuis la naissance de J. C. Paris 1726.

L'AUTEUR de cet Ouvrage l'a semé de réflexions judicieuses. Il n'a pas jugé à propos d'entrer profondément dans les systêmes politiques de ceux qu'il produit sur la scene : il donne le caractere des Philosophes, & non l'histoire de la Philosophie.

Le premier personnage qui paroît sur la scene, c'est Séneque : ce Philosophe, quoiqu'assez bon Physicien, est plus connu comme grand moraliseur: mais sa morale plus merveilleuse que solide, & plutôt montée sur des échasses que sublime, rebute, ce semble, au lieu d'attirer. Tantôt austere à l'excès, & presque bourrue, elle inspire je ne sçai quel air sombre & misantrope, conforme à l'humeur du Philosophe. Tantôt badine & peu sérieuse, elle sort de la gravité qui lui convient. On diroit que celui qui la débite avec tant d'emphase, veut attirer de l'ad-

miration moins à sa doctrine qu'à son esprit. Quel Philosophe d'ailleurs qu'un riche qui prêche la pauvreté au milieu des millions? Si ce n'est pas-là tout-à-fait la peinture qu'en donne l'Auteur, au moins le préjugé commun envisage Seneque sur ce pied-là, pour ne rien dire de pis. A l'égard du style, l'Auteur en juge sévérement, quand il blâme ces anti-thèses perpétuelles, & cette affectation ridicule de ne rien dire que par sentences. Mais d'un autre côté, n'est-ce point se contredire un peu, que de défendre le style coupé contre la critique si judicieuse de Quintilien. On doit fort distinguer le style concis & le style coupé : l'un ne laisse pas d'être périodique & naturel; mais il ne veut rien d'inutile, rien d'Asiatique en fait de pensées & de mots, sans pourtant avoir l'air gêné : l'autre n'est qu'un tintement éternel, sans cadence ni tour, & mene de droit fil aux pointes, aux jeux de mots, & a beaucoup de superfluités sententieuses; c'est son partage. Avouons que Séneque a employé tout l'esprit du monde à penser & à parler autrement que les autres hommes.

Après Séneque vient Plutarque, puis

Avicenne : l'un eſt plus eſtimable comme hiſtorien, que comme Philoſophe ; l'autre plus Métaphyſicien que Médecin. Enſuite on voit Averroës, ce fameux commentateur d'Ariſtote, commenté lui-même par ſes ſucceſſeurs, qui ont été ſuivis d'autres commentaires juſqu'à conſtruire une Tour de Babel, où les diſciples ni le maître ne s'entendoient plus. A leur ſuite, on voit paſſer en revue *Albert* le Grand, *Saint-Thomas*, *Scot* & *Cardan*. Le premier, qui comme on ſçait, a donné le nom à la Place *Maubert*, par la vogue de ſes leçons dont cette *Place* fut quelque temps le théâtre, ſeroit fort embarraſſé aujourd'hui à trouver des Eleves qui daignaſſent ou puſſent l'entendre. Son prodigieux travail & l'ignorance de ſon ſiecle lui attirerent cette réputation incroyable, dont on cherche aujourd'hui le fondement dans ſes vingt-un tomes in-folio ; & à tout prendre, on ne peut diſconvenir que ce ne fût un homme rare. Les grands emplois dont il s'acquitta ſi dignement, montrent mieux encore que ſes œuvres, qu'il étoit un très-grand génie, & la ſainteté de ſa vie met le comble à ſon éloge.

S. Thomas

S. Thomas son disciple, occupe dans ce livre, la place honorable qu'il mérite à si juste titre. L'Auteur l'examine d'abord comme Philosophe. Les cinq premiers volumes de S. Thomas roulent sur la Philosophie. Aristote a beau s'envelopper dans tous les replis d'une obscurité affectée, le Commentateur le suit, pour ainsi dire, à la piste; il démêle tous les détours avec une sagacité admirable; & par ses poursuites obstinées, il le force à se découvrir. Les moyens qu'il emploie pour cela sont pénibles, mais naturels, judicieux, sûrs, disons-le, nécessaires. Il cherche Aristote dans Aristote même; je veux dire que dans les endroits où le Philosophe n'est pas clair, S. Thomas, pour le découvrir, a recours à d'autres endroits plus clairs sur le même sujet, & qu'il enseigne l'endroit obscur, par un autre qui ne l'est point.

En général, le caractere particulier de ce saint Docteur, répandu dans ses œuvres, est un esprit géométrique. Son attention le porte au choix de la matiere, ensuite à la débrouiller, à la simplifier, puis à la diviser & sousdiviser, enfin à suivre toutes les branches de son sujet, sans laisser, s'il est

possible, de lieu à l'erreur & à l'obscurité.

Scot suit saint Thomas : son caractere dominant, c'est cette subtilité admirable qui l'a rendu fameux au point que tout le monde le sçait. Rien de si abstrait, à quoi elle ne s'attache. Elle le fait s'élever à une région d'idées qui, pour être trop métaphysiques, nous échappent & ne nous laissent pas appercevoir tout leur prix. Qu'on ne propose rien à Scot qui ne soit dans l'exactitude la plus rigide. S'il y a du paralogisme, quelqu'enveloppé qu'il puisse être, cet esprit perçant le découvrira à coup sûr : il pénetre tous les nuages épais qui le couvrent aux yeux des Sçavans ordinaires : il marquera d'une maniere précise l'endroit où l'erreur a commencé de se glisser dans le raisonnement, & démêlera toute la suite des progrès qu'elle a faits à mesure qu'on a avancé.

Enfin, pour venir aux Philosophes de nos jours, l'Auteur nous présente *Gassendi*, *Descartes*, *Magnan*, *Pascal*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, sur lesquels nous ne nous arrêterons point, parce que l'idée en est toute fraîche, & qu'ils vivent beaucoup plus pour nous que leurs Prédécesseurs.

SUR LES TRAGÉDIES EN PROSE.

Œuvres de Théâtre de M. de la Motte. Paris 1730.

M. DE LA MOTTE, à l'occasion de la Tragédie d'Œdipe qu'il a faite, d'abord en prose, puis en vers, apporte les raisons de son goût, afin de prouver qu'il seroit à propos de faire des Tragédies en prose, quoique par respect, dit-il, pour les préjugés établis, il n'ait osé hazarder la sienne au Théâtre. Voici ses raisons. 1°. Il n'est pas naturel qu'un Héros, qu'un Prince ou une Princesse, sur-tout dans la passion, parle le langage mesuré & contraint des vers. 2°. Les Comédies qui, depuis un temps, se sont faites en prose n'en ont pas moins de succès pour n'être point versifiées. 3°. Le Poëte affranchi des contraintes de la mesure & de la rime, auroit plus de temps, de liberté & de facilité à perfectionner le fonds & l'expression de sa Piece, & à y faire les corrections convenables;

au lieu que pour corriger des vers, il faut souvent changer ce qui est de bon dans ce qui suit ou ce qui précede, à cause de l'endroit défectueux qu'il faut corriger. 4°. La versification n'est pas plus essentielle à la Tragédie qu'au Poëme Epique. Or le Télémaque de M. de Fénelon a réussi aussi bien, & même beaucoup mieux en prose, comme il est, que s'il eût été écrit en vers.

Pour soutenir ces raisons par des exemples, M. de la Motte donne sa Tragédie d'Œdipe en prose & en vers. 2°. Il traduit en prose la premiere scene de Mithridate & de Racine, & l'imprime à côté des vers, pour en faire plus aisément la confrontation, puis poussant plus loin les droits de la prose, il apporte encore des exemples pour la transférer à la plus sublime Poésie qui est l'Ode, donnant une Ode en prose, & traduisant une Ode en vers de M. *de la Faye*, en faveur des vers contre le sentiment de M. de la Motte. Pour réfuter cette derniere Piece avec la même politesse qu'elle est écrite, M. de la Motte reprend sa Dissertation en faveur des Tragédies en prose, & rapporte les raisons de

M. de la Faye, qui se réduisent à peu près aux suivantes.

1°. Les passions & les sentimens sont plus émus par les vers, & c'est par leur secours que l'Inès de M. de la Motte même a réussi. 2°. L'harmonie des vers est un attrait qui flatte l'ame & qui la dispose à des impressions plus sensibles. 3°. La Poésie a immortalisé des noms & des Héros qui sans elle seroient oubliés. 4°. Auguste fut attendri par les vers de Virgile, qui lui rappellerent le souvenir de la mort de Marcellus. 5°. La difficulté de la mesure & de la rime des vers, fait faire à l'esprit d'heureux efforts d'où naissent les traits les plus charmans : la contrainte des vers par-là est mise à profit.

A ces poétiques difficultés, M. de la Motte réplique sans peine par des réponses philosophiques. 1°. Qu'on ne peut disconvenir que la Poésie est indépendante de la Versification ; & ce point semble incontestable, à moins que l'on n'y mît quelque restriction marquée. Car, après tout, on n'ôtera point le nom de *Poésies* à un recueil d'*Epigrammes* ou de Pieces qui ne seroient plus Poésies sans la Versification.

2°. M. de la Motte répond, que la rime n'est pas naturelle, ayant été inusitée parmi les Grecs & les Latins, & usitée bien tard parmi les autres Peuples, dont même quelques-uns commencent à se désabuser : les Anglois & les Italiens faisant des vers sans rime. 3°. Que la Prose fait, pour exprimer les sentimens & les passions, tout ce que peut faire la Poësie, laquelle de son côté ne peut faire à cet égard ce que fait la Prose. 4°. Que les grands noms & les Héros sont aussi bien immortalisés par la Prose que par les Vers, & mieux par une Histoire que par un Poëme. 5°. Que l'attendrissement d'Auguste vint plus du souvenir de la mort d'un Prince chéri que de l'art des Vers. 6°. Que si l'on aime naturellement la symétrie & l'harmonie qui fait l'agrément des vers, on aime aussi la variété ; & qu'une symétrie trop continuée cause de l'ennui. 7°. Que les pensées ne sont point exprimées en Vers avec autant de justesse & de précision qu'en Prose.

Au milieu de ces Dissertations ingénieuses, ne pourroit-on point proposer, sous différens jours, l'état de la question principale ? 1°. Est-ce de

sçavoir si une Tragédie a droit de plaire plus en Vers qu'en Prose, comme cela est actuellement? La chose seroit décidée par une maxime de M. de la Motte même, quand il dit; *quelle fantaisie seroit-ce de vouloir prouver, que ce qui plaît universellement, n'auroit pas dû plaire?* 2°. Est-ce de sçavoir, si une Tragédie en Prose ne pourroit pas plaire? Pourquoi non? Puisque M. de la Motte a fait son Œdipe en Prose, que plusieurs ont lue avec plaisir, & quelques-uns même avec plus de plaisir que la traduction en Vers. Tout le monde sera-t-il de ce goût-là? Non certes: les goûts sont différens. 4°. Celui que l'on a universellement aujourd'hui pour la Versification dans la Tragédie, ne pourroit-il pas changer? Assurément; puisqu'il a bien changé sur ce point à l'égard de la Comédie. Mais, 5°. devroit-il changer? D'où viendroit cette obligation de changer de goût dans une chose arbitraire, & qui fait plaisir dans l'état où elle est? Les Tragédies n'en seroient-elles pas meilleures, plus judicieuses, mieux exprimées, les passions & les sentimens mieux énoncés? La chose est douteuse; ceux qui ont un grand

usage de faire des Vers, s'expriment ordinairement aussi-bien en Vers qu'en Prose : c'est un langage où ils se sont formés, & qui ne leur coûte guere plus que la Prose. La Prose, en certaines rencontres, exprimera peut-être plus exactement une pensée, mais les Vers s'exprimeront avec plus d'agrément en d'autres rencontres : c'est un dédommagement mutuel : comme il arrive en toute traduction d'une Langue à un autre, le Latin s'exprime mieux en quelques occasions que le François, & le François mieux que le Latin en d'autres. 7°. Mais est-il naturel de s'exprimer en Vers ? Il est naturel de s'exprimer en tout langage usité parmi les hommes qui ont établi eux-mêmes le langage des Vers pour certains usages particuliers ; comme pour certains usages il s'est établi un langage de Musique dans les Opéra, qui, à l'égard de bien des gens, est plus touchant que la Prose & les simples Vers. Les Vers ont leur symétrie ou leur harmonie à proportion comme la Musique : si l'harmonie ou la symétrie dure trop, elle lasse, ce qui n'empêche pas la réalité de son agrément. La meilleure Piece nous

fatigue aussi quand elle dure trop : ce n'est pas sa faute ; c'est la faute de la longueur. 8°. Enfin, n'est-il pas évident qu'on peut exprimer plus parfaitement & plus clairement en Prose toute sorte de pensées ? La chose est évidente par les discours des grands Orateurs qui font, le tout pour le tout, plus d'impression en Prose qu'ils ne feroient en Vers. La contestation est donc terminée, dira-t-on, & la Prose l'emporte sur les Vers ? Oui, dans les affaires sérieuses qui regardent la sagesse & la conduite de l'homme. On n'ira pas plaider, ni prêcher en Vers ; mais ce n'est pas la question. Il s'agit d'un divertissement d'esprit tel qu'une Tragédie : quelque belle & quelqu'ingénieuse qu'elle soit, c'est toujours un amusement. Comment la faut-il faire ? De la maniere & dans le langage le plus convenable à divertir & à amuser ceux pour qui on la fait. Il ne paroît pas que la question s'étende plus loin que les traits sous lesquels nous venons de la montrer.



Sur l'origine & le progrès de la Comédie chez les Romains. Par le P. Catrou, 1726.

DANS leur premiere origine, les jeux du Théâtre furent plutôt des Ballets que des Comédies. On fit venir à Rome des Danseurs d'Etrurie, qui au son de la flûte faisoient des gestes & des postures mesurées, mais dont les Entrées n'étoient point liées entr'elles, ni renfermées dans un dessein suivi. Dans ces premiers temps, les danses n'étoient point accompagnées de vers & de récits. Dans la suite, la jeunesse Romaine imita ces danses étrangeres, mais elle les mêla de bons mots & de plaisanteries convenables aux gestes & aux postures qu'elles représentoient. On agréa ces mêlanges de danses & de vers facétieux ; & le plaisir qu'on y prit excita les esprits à en composer. Comme en la Langue d'Etrurie le mot *Hister* signifioit un Baladin, les Romains donnerent le nom d'*Histrions* aux Acteurs de ces premieres farces. Il se perpétua dans

la ſuite à ceux qui reciterent des Pieces plus régulieres. En effet, avec le temps, le Théâtre prit plus de décence & de perfection. Les premiers Interlocuteurs ſur la Scene avoient pris le mauvais goût des Feſcentriens, habitans de l'Etrurie, qui lançoient les uns contre les autres des bouffoneries fades, ſans ordre & ſans préparation. Bientôt on fit entendre ſur le Théâtre des Satyres en vers, médités & ajuſtés aux airs de la flûte. Ces Satyres ſe récitoient avec des geſtes proportionnés. Quelques années après, Livius-Andronicus, Auteur tout à la fois & Acteur de ſes Pieces, changea la Satyre en des Comédies réglées. Il s'attacha à un ſeul ſujet dont il fit une action propre du Théâtre. On le pria ſi ſouvent de réciter ſes Comédies, qu'il perdit cette netteté de voix ſi néceſſaire pour la déclamation. Il ſçut du moins ſuppléer à ce défaut. Andronicus fit agréer au Peuple qu'un jeune homme récitât en ſa place ſes compoſitions. Pour lui il ne ſe mêla plus que d'accompagner du geſte les Scenes qu'il faiſoit déclamer par un autre. On trouva que l'action d'Andronicus étoit devenue beaucoup plus parfaite, depuis que ſon at-

tention n'étoit plus partagée entre le soin de réciter & d'allier ses gestes avec la récitation. Dans la suite on inventa l'art de chanter sur la Scene, suivant la mesure qui se battoit avec la main. Ces chants paroissent n'avoir été que pour des Chœurs ; car les Dialogues se déclamoient par les Acteurs, mais avec un accompagnement de flûtes qui en régloit les tons. Quand les Pieces de Théâtre furent réduites en art, & qu'on les eut renfermées dans une action complette, on méprisa les farces qui faisoient rire. Cependant la jeunesse Romaine les rétablit à la fin des Pieces sérieuses.

Lorsque les Comédiens de profession avoient fini leurs rôles, de jeunes Romains masqués entroient sur la Scene, & venoient, comme on faisoit autrefois, réciter des vers facétieux, mais pourtant exempts d'obscénités. Ce genre de Pieces, qui tenoit le milieu entre la Satyre & la Comédie réguliere, venoit d'Atella, Ville de la Campanie, & le nom qu'on donnoit à ces Farces étoit *Exodie*, c'est-à-dire un hors-d'œuvre. Les Osques s'en étoient servis avant les Romains, qui les avoient emprunté d'eux.

Jamais la jeunesse Romaine ne souffrit que les Comédiens de profession eussent part à leurs hors-d'œuvres, crainte qu'ils ne les déshonorassent. Aussi les Acteurs de ces Pieces ne furent point soumis aux peines décernées contre les Histrions. On n'effaça point leur nom de la Tribu où ils étoient incorporés, & on ne les exclut point des fonctions militaires comme des personnes infâmes. Ils n'étoient pas non plus sur le pied de Comédiens gagés pour le plaisir du Public.

DESCRIPTION DU PARNASSE FRANÇOIS,

Exécuté en Bronze par M. Titon du Tillet. Paris 1727.

CE Monument est fort connu de tous ceux qui aiment la gloire littéraire de la France. M. Titon du Tillet épris de cet amour, ou plutôt de cette passion pour les Poëtes & les Musiciens François, a employé plusieurs années avec beaucoup de soin & de dépense

à former pour eux un Parnasse François d'un goût tout singulier. Non content d'avoir heureusement achevé une entreprise si glorieuse pour la Nation & pour lui-même, a voulu multiplier en quelque sorte son Ouvrage à la faveur de l'Imprimerie, comme il l'a déja fait par le moyen de la Gravure. On en a admiré l'Estampe gravée par *Audran* en 1723. Mais une description détaillée étoit comme la derniere main qu'il falloit mettre à ce Parnasse pour le faire connoître de plus en plus, & pour engager les François à y mériter les places qu'on y a ménagées pour ceux à qui la voix publique les assignera après leur mort. On voit par-là, que M. du Tillet n'épargne rien de ce qui peut animer cette noble émulation qui fait éclorre les talens extraordinaires, & pour les immortaliser il ne manque à ses desirs, comme il le dit lui-même, qu'une exécution plus ample & plus riche d'un dessein si digne de la France. Mais il est beau à un particulier de l'avoir imaginé, & d'avoir même imité autant qu'il l'a pu les monumens décernés aux grands hommes par des Nations entieres, & par des Puissances souveraines.

Nous n'entrerons point dans la description détaillée qu'a donné M. du Tillet de ce monument. Nous nous contenterons d'en donner à l'esprit un simple coup-d'œil. Il est composé d'un grouppe de bronze & d'un pied-d'estal de marbre en quarré long. Le tout ensemble a sept pieds & demi de haut, en forme de pyramide un peu arrondie. On y distingue quatre faces principales, & dans chacune trois points de vue principaux : car le grouppe représentant une montagne, l'œil s'arrête à la racine, puis au milieu, & enfin au sommet. Au-dessus de plusieurs lauriers, on voit Pégase s'élever dans les airs, la tête haute & les crins hérissés. Louis le Grand, sous la figure d'Apollon, est assis un peu au-dessous dans une attitude majestueuse. Il tient une lyre dont il touche les cordes d'une maniere délicate & aisée : il est couronné de lauriers ; ses cheveux flottent négligemment sur son dos : une draperie attachée sur ses épaules, voltige de façon qu'on peut voir la beauté de tous les contours de la figure, dont la plus grande partie est vue à nud. Il est chaussé avec les brodequins ; la Nymphe de la Seine est assise à côté

d'Apollon ; elle a un bras appuyé sur une urne, d'où sort une nappe d'eau, qui par diverses cascades se partage en quelques ruisseaux. Ces eaux tiennent lieu de la fontaine Castalie. Sur un terrein au-dessous d'Apollon, on voit Mesdames de la Suze & Deshoullieres, & Mademoiselle Scuderi sous la figure de trois Graces ; elles font une danse gracieuse & legere. Vers la base, au lieu des neuf Sœurs, on a placé *Pierre Corneille*, *Moliere*, *Racan*, *Segrais*, *La Fontaine*, *Chapelle*, *Racine*, *Despreaux*, & *Lully* tenant le Médaillon de *Quinault*. Ces deux derniers n'en font qu'un par l'alliance de leurs talens. Il est aisé de s'appercevoir qu'on a choisi dans chaque genre, ce qu'il y avoit alors d'excellens modeles. Leurs symboles, leurs habillemens & leurs attitudes, expriment ce qu'ils ont été, & peignent pour ainsi dire leurs caracteres différens. Vingt-deux Génies sous la figure d'enfans aîlés, avec de petites flammes sur le sommet de la tête, sont répandus sur le Parnasse, & contribuent à donner encore plus d'agrément à la composition de cet Ouvrage, en formant plusieurs grouppes avec les grandes figures & avec

les arbres qui y ſont diſpoſés à propos. Ces génies ont différentes occupations. La plûpart ſervent à montrer les attributs & les ſymboles qui conviennent aux Poëtes auprès deſquels ils ſont placés. Quelques-uns portent des branches de laurier, des palmes & des fleurs, pour les diſtribuer ſelon les ordres d'Apollon. Six d'entr'eux ſoutiennent chacun un Médaillon d'un Poëte renommé, tel que celui de *Malherbe*, de *Voiture*, de *Sarrazin*, de *Scarron*, de *Benſerade*, de *Lainès*. Ils ſont placés dans des endroits brillans & convenables au genre d'écrire de ces Poëtes. On voit auſſi le Médaillon de *la Lande* le Muſicien, ſuſpendu à une branche de Palmier. Sur le devant, deux Génies volent vers Apollon : ils portent chacun un rouleau déployé, dont l'un contient les noms de pluſieurs Poëtes, qui ont vécu depuis le regne de François I, juſqu'à préſent, tels que *Clément Marot*, *Saint-Gelais*, *Joachim du Bellay*, *Belleau*, *Pibrac*, *Ronſard* ou *Bartas*, *Paſſerat*, *Deſportes*, *Nicolas Rapin*, *Bertaud*, *Regnier*, *du Perron*, *Théophile*, *Godeau*, *Chapelain*, *Deſmarets*, *de Saint-Sorlin*, *Maynard*, *Gomberville*, *Colletet*, *du*

Ryer, *Tristan Rotrou*, *d'Andilly*; *Brébeuf*, *Saint-Pavin*, *Régnier Desmarets*, le P. *le Moyne*, *J. Scuderi*, *de la Sabliere*, *Pelisson*, *Charles Perrault*, *Boursaut*, *Pechantré*, *la Fosse*, *Regnard*, *le Noble*, *Genest*, *Chaulieu*, *Vergier*, *Chapelle*, *Campistron*, les dames *de Gournay*, *de Villedieu*, *Descartes*, *de la Vigne*, *Bernard*, *Cheron*, *Dacier*. Les noms des François renommés pour la Poésie latine, sont gravés sur le second rouleau; sçavoir, *Scevole de Sainte-Marthe*, *Bourbon* le jeune, *Balzac*, *Mambrun J.*, *Jonin J.*, *Petit*, *du Perrier*, *Ménage*, *Rapin J.*, *Santeuil*, *Commine J.*, *Flechier*, *Huet*, *la Rue J.* Un troisieme Génie montre encore un rouleau ou tableau, où l'on lit les noms de quelques habiles Musiciens du regne de Louis le Grand, comme *Lambert*, *Gautier*, *Colasse*, *Charpentier*.

Entre Racan & Racine sont placés deux Génies, dont l'un soutient l'inscription du Parnasse, & l'autre la montre du doigt. La voici : » A la gloire » de la France & de Louis le Grand, » & à la mémoire immortelle des illustres Poëtes & Musiciens François, » *Titon du Tillet a inventé & fait élever*

» ce *Parnasse François, dédié à Louis
» XV, Roi de France & de Navarre,*
» M. DCC. XVIII».

On voit par-là qu'elle est la date de ce monument, qui n'a été exécuté par *Louis Garnier*, qu'après un travail de plusieurs années. C'est un ouvrage de ronde bosse, dont le dessein & l'exécution demandoient beaucoup d'art & d'imagination. Les figures d'Apollon, des trois Graces, & de la Nymphe de la Seine, représentant un Dieu & des Déesses placées dans des endroits élevés, sont plus délicates & sveltes. L'Apollon a environ treize pouces de haut ou de proportion ; les trois Graces douze, & celle de la Nymphe de la Seine onze : celles des huit Poëtes & des Musiciens qui tiennent la place des neuf Muses, étant plus à portée de la vue, ont des muscles plus prononcés, & sont de quinze à seize pouces. Le cheval Pégase a près d'un pied de la tête à la croupe. Les figures des Génies portent depuis quatre pouces jusqu'à six & demi, étant proportionnées suivant les places qu'ils occupent : quelques médaillons ont un peu plus de deux pouces de diametre, & d'autres un peu moins.

Il est inutile de nous étendre sur les ornemens qui accompagnent les Médaillons, les figures & le pied-d'estal. Les Symboles sur-tout sont bien choisis, & très-propres à caractériser le talent de chaque Poëte. Corneille, par exemple, a une flamme legere sur la tête, pour marquer qu'il doit tout au beau feu du génie qui l'animoit, & pour représenter l'élévation de ses pensées.

A l'égard de l'allégorie de ce Parnasse avec celui des Grecs, on voit assez ce qu'il y a de commun entre l'un & l'autre, & la finesse de ce rapport. Mais du Tillet justifie avec goût la métamorphose qu'il a faite des Muses en Poëtes & en Musiciens du premier rang, pour réaliser en quelque sorte un Parnasse qui n'étoit qu'en idée chez les Grecs. Il n'a pas été moins heureux en choisissant Louis XIV pour son Apollon, puisqu'un François a pu faire pour ce grand Roi, ce que les *Horaces* & les *Virgiles* ont fait en faveur d'Auguste. Le zele de M. du Tillet, pour la gloire de son Prince, a été encore plus loin, puisqu'il l'a éternisé pour ainsi dire sur le bronze & le marbre.

Ce feroit ici le lieu de parler des vies & des œuvres de tous les Poëtes qui font fur le Parnaffe François; mais parce qu'on en connoît la meilleure partie, nous ferons feulement remarquer deux ou trois chofes. La premiere eft que M. du Tillet prévient judicieufement une objection qu'on pourroit faire fur plufieurs noms qu'on lit fur fon Parnaffe, quoiqu'ils foient devenus moins célebres qu'autrefois. Il montre que ces Auteurs ont eu une jufte réputation dans leur temps, au moins pour quelques parties, & qu'ainfi quoique leurs ouvrages aient été critiqués, ou foient moins lus, ils ne laiffent pas de mériter fur le Parnaffe un rang dont le Public, ne les a pas tout-à-fait jugés indignes dans leur temps. La feconde réflexion, eft que M. du Tillet a mis avec foin à l'article de chaque Poëte, une lifte de leurs ouvrages. Et une troifieme réflexion, c'eft qu'il nous fait connoître plufieurs anecdotes de ces Poëtes, entr'autres les Œuvres de Lainès, dont il produit plufieurs Pieces qui feroient fouhaiter un recueil complet. Une particularité affez plaifante de Rotrou, c'eft qu'étant grand joueur, pour s'em-

pêcher de perdre tout ſon argent, à meſure qu'il en gagnoit, il en jettoit une partie ſur un tas de fagots, ſachant par expérience que la peine de ſecouer les fagots, lui couteroit moins pour ſatisfaire à ſes vrais beſoins, que pour contenter la paſſion du jeu. On lit avec plaiſir différens autres articles, tels que celui de la Comteſſe de la Suze. » La jalouſie que ſon mari conçut » contr'elle, lui fit prendre la réſolu- » tion de la mener à une de ſes terres. » On dit que la Comteſſe pour éviter » de l'y ſuivre, abjura la Religion » Proteſtante qu'elle profeſſoit comme » ſon mari, & ſe fit Catholique; ce » qui donna occaſion à ce bon mot de » la Reine de Suede; ſçavoir, que la » Comteſſe de la Suze s'étoit faite Ca- » tholique, pour ne voir ſon mari ni » en ce monde, ni en l'autre. La dé- » ſunion augmenta davantage entr'eux, » cauſée par le changement de Reli- » gion, ou par la jalouſie continuelle » du Comte; ce qui inſpira à la Com- » teſſe le deſſein de faire rompre ſon » mariage; en quoi elle réuſſit, ayant » offert à ſon mari vingt-cinq mille » écus, qu'il accepta pour conſentir » à cette rupture: le mariage fut ainſi

» cassé par Arrêt du Parlement. On dit
» encore un bon mot à ce sujet : que
» la Comtesse avoit perdu cinquante
» mille écus dans cette affaire, parce
» que si elle avoit attendu encore quel-
» que temps, au lieu de donner vingt-
» cinq mille écus à son mari, elle les
» auroit reçus de lui, pour être défait
» d'elle ».

SUR LA POLITIQUE.

Lettre sur ce sujet adressée à M. l'Abbé de Saint-Pierre par le P. Castel, J. Paris, Février 1725.

MONSIEUR, pour vous prouver l'attention que je fais à toutes vos observations sur mon systême, souffrez que je vous dise ma pensée sur la Politique à laquelle vous m'invitez, comme à une chose fort au-dessus de la Physique, & fort éloignée de mes principes. Je veux croire que la Politique est plus utile à un Etat, que ne l'est la Physique. Mais je vous prie de remarquer que la Physique a bien aussi son utilité réelle. Car, outre que la

ſplendeur des Etats dépend beaucoup de la perfection à laquelle toutes ſortes de ſciences ſont portées ; la perfection des Arts utiles & néceſſaires, dépend en particulier de celle de la Phyſique. La nature ne peut ſe développer impunément, & ſans que les Arts ſe perfectionnent comme à l'envi de ce grand modele. La Phyſique n'eſt déſormais qu'une ſcience méchanique. Or c'eſt la méchanique qui enfante les Arts.

Tout le monde d'ailleurs n'eſt point né pour la Politique, & il eſt bon même que les talens ſoient divers. La Politique en particulier demande une vocation ſpéciale. Tel s'y croit appellé du ciel, qu'il ne l'eſt point de ceux qui gouvernent la terre. Il eſt vrai qu'il y a une politique générale & ſpéculative, ſur laquelle chacun peut aſſez à ſon gré perdre de l'encre & du papier : c'eſt plutôt Morale que Politique. Les réflexions de Tacite, de Tite-Live, de Strade, & de tous les grands Hiſtoriens, le *Cortegiano di Caſtigliane*, le *Politico D. Fernando*, & preſque tous les ouvrages de Balthazar Gratien ſont de ce genre.

Mais je ne conviens pas que ma maniere

niere de traiter la Physique soit fort éloignée de ce genre de Politique morale & spéculative; elle en est si peu éloignée, que je pourrois vous citer des personnes que vous connoissez, qui tandis que vous me reprochez d'être plus Physicien que Politique, me reprochent d'être plus Politique que Physicien. Je croyois m'être mis à l'abri de tous ces reproches, en déclarant dans mon Epitre dédicatoire, que j'avois plus d'une chose en vue; qu'il n'y a qu'un systême dans la nature des choses, & que la Physique est une science primitive qui révele à toutes les autres leur modele, & même souvent leur objet. Mais il faut que j'expose ici à vos yeux tout le nœud, & comme la clef de la nouvelle Physique que j'ai proposée.

Vous serez surpris, Monsieur, si je vous dis que j'ai plus appris de Physique dans les livres d'Histoire, de Morale & de Politique, & sur-tout dans l'étude du cœur humain, que dans les livres de Physique & dans la contemplation de cet Univers corporel & sensible. Cela est pourtant vrai, & je ne crois pas qu'on puisse désormais s'y méprendre, en lisant un peu de

près mon ouvrage de la pesanteur. Est-il de phénomene de Physique, que je n'accompagne par-tout de phénomenes de Morale & de Politique ? Cela paroît hors d'œuvre à ceux qui ne sont que Physiciens, ou plutôt qui ne sont que Méchaniciens ; mais ceux qui entrent un peu dans l'esprit de la chose, voient bien que les phénomenes du cœur & de l'esprit appartiennent autant que ceux du corps, à un systême mi-parti de matérialisme & de spiritualisme. La liberté est le grand mobile de la Morale & de la Politique. Or, vous sçavez, Monsieur, que selon moi, & selon même votre propre idée, la liberté est le grand mobile de la Physique.

Jusqu'ici les Physiciens, je dis les Modernes, ne parlent que de corps & de mouvemens corporels, & encore n'est-ce que d'une matiere subtile & insensible, globuleuse ou cannelée, & de mouvemens insensibles qu'ils imaginent dans cette matiere. Tout cela est, je l'avoue, fort spéculatif & fort éloigné des Arts & des Sciences d'usage. La nature qui sert de modele aux Arts, n'est point cette nature invisible & inconnue, mais c'est celle

que tout le monde a devant les yeux, & dont tous nos ſens nous rendent à chaque inſtant de bons témoignages. Or c'eſt uniquement celle-là que j'ai tâché de bien peindre juſqu'ici dans mon ouvrage.

Que les Phyſiciens qui ne ſont que Méchaniciens, me reprochent, s'ils veulent, de ne m'être pas élevé juſqu'à cette nature inconnue autant pour eux que pour moi. Je me repoſerai ſur leurs reproches même du ſoin de mon apologie. Mais un reproche dont je me ferai toujours un point-d'honneur de me juſtifier, c'eſt d'avoir donné dans une Phyſique vague, ſpéculative, & éloignée des Arts néceſſaires & utiles, parce qu'en effet ma maniere de philoſopher, n'eſt qu'une conciliation de tous les ſyſtêmes non-ſeulement de philoſophie; mais, ſi je puis ainſi parler, de ſcience & d'humanité en général, & de morale & de politique en particulier. En voici des preuves très-préciſes.

On dit à tout moment qu'il n'y a point de droiture dans le monde. Sçavez-vous, Monſieur, que c'eſt à ce principe de Morale, que je dois la découverte d'un ſyſtême entier de Phy-

sique ? Oui, un jour que je lisois le Misantrope de Moliere, & le Timon de Lucien, avec quelques ouvrages de Gracien, le peu de droiture & de *rectitude* morale, qui y est si bien représentée, me fit tout-à-coup jetter une certaine vue réfléchie sur la nature, où il me semble ne voir par-tout que des lignes courbes. Je creusai cette premiere vue, & je fus tout étonné de trouver que tout, jusqu'aux plus petits rayons de lumiere, s'éloignoit constamment de la ligne droite, pour suivre des lignes courbes. C'est ce que je dois démontrer dans la seconde partie de mon Traité de la Pesanteur.

Or telle est l'analogie entre le systême des corps & celui des cœurs, que la raison précise qui rend courbes les mouvemens des corps, rend détournés & tortueux les mouvemens des cœurs. Un mouvement courbe, disent les Méchaniciens, est un mouvement empêché dans tous ses points. Or il faut bien que les Politiques adoptent précisément cette définition. Qu'est-ce qui bannit du monde moral & politique la droiture? On vise à un but; mais les prétendans, les concurrens, les curieux, les ennemis, les intérêts

contraires forment à chaque pas des obstacles & des empêchemens qui vous jettent par des détours & comme à la bouline à un autre but. Aussi Gracien, le plus Physicien, & peut-être aussi le plus éclairé de tous les Politiques, nous dit ici : *Mirez un but, pour tirer à un autre : on tue aisément l'oiseau qui vole en ligne droite* ; & ce n'est pas pour rien que le serpent avec ses replis & sa marche enveloppée, nous est donné par J. C. même comme le symbole de la prudence.

Et remarquez, Monsieur, la précision de mon analogie, & si j'osois le dire d'après un Sçavant, la *mêmeté* des deux systêmes. Tout corps qui se meut, tend à chaque instant à la ligne droite. Notre cœur tend aussi à la droiture, & iroit tout de suite à son but par la ligne la plus courte, s'il pouvoit arriver par-là, & que la ligne la plus courte fût en Morale & en Politique, plus qu'en Géométrie & en Physique le chemin le plus court. Je pourrois pousser plus loin cette comparaison si je parlois à une personne qui, pour tout entendre, eût besoin qu'on lui dît tout.

On a déja traité bien des questions

qu'ils se balancent sans cesse les uns les autres sans pouvoir jamais se fixer. Dieu y a mis bon ordre : & c'est-là le nœud de toutes les merveilles de la Nature, & ce qui fait tout son jeu. C'est des balancemens des Astres que naît la lumiere & le mouvement. Le flux & reflux des mers n'est qu'un balancement ; le cours des fleuves qui sortent de terre pour y rentrer n'est qu'un balancement. Les battemens de notre cœur, de nos poumons, de nos arteres, le principe de vie, en un mot, qui ranime toute la Nature, n'est qu'un balancement, un élancement, une heureuse saillie qui bannit l'équilibre, l'engourdissement & la mort.

Faites régner l'équilibre entre les Empires, & s'il se peut entre les Provinces, les Villes, les Maisons & les simples Particuliers, & vous allez en faire autant de Statues inanimées. Dès-lors plus de Commerce, plus d'Arts, plus de Sciences, parce que dès-lors vous ôtez l'émulation & une certaine pointe, une certaine saillie, & en quelque sorte l'esprit qui vivifie les Etats.

D'où pensez-vous, Monsieur, que

vienne la splendeur de la France? Le Soleil placé au centre des Planettes, en soutient toute la pression, toute la pesanteur, & en quelque sorte toutes les attaques. C'est du sein de ces pressions & de ces choses que naît la lumiere & l'éclat qui rejaillit jusques sur ces Planetes. La France est au foyer du tourbillon de l'Europe. La jalousie ou l'émulation des Empires voisins, la propre vivacité, tout réveille l'ambition réciproque. De-là, la défiance, la vigilance, l'activité qui se répandent dans tout ce grand corps en font rejaillir la splendeur jusqu'au fond de l'Europe. Nos Ouvriers font fleurir les Arts en Espagne & jusque dans la Moscovie. Nos vins, nos denrées, & bien d'autres choses enrichissent l'Angleterre : nos bons Auteurs donnent un air de Science à la Hollande. Notre Langue, nos habits, nos modes, notre goût se répandent partout.

Mais dites-moi, je vous prie, croyez-vous inutiles les Négociations & les Traités qu'on renouvelle sans cesse par de nouvelles clauses, par de nouvelles conditions, par de nouvelles explications? Les Ambassadeurs ex-

traordinaires, les mouvemens continuels des troupes, je dis même en temps de paix? Tout cela se fait, me dira-t-on pour assurer la paix & l'équilibre. Mais outre que cela marque que cet équilibre n'est & ne peut être jamais parfait, pour moi je crois tout cela nécessaire pour bannir l'oisiveté, faire fleurir les Arts & les Sciences & donner de la splendeur à la France. Un petit air de guerre & de mouvement politique est un merveilleux esprit de vie dans le sein de la plus profonde paix. Le chef-d'œuvre d'un grand Politique à la tête des affaires est de ranimer toutes les parties d'un Etat, assez pour briller, trop peu pour éclater en guerres & en séditions. Il faut rompre l'équilibre, mais non l'ôter; il faut le suspendre, mais non le rompre. Je parle d'après la Nature en Physicien: tout consiste à balancer toutes choses, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans leur permettre d'excéder d'aucun côté, ni de se fixer dans l'entre-deux. Quand nous voulons fertiliser la terre, nous ne la dispersons pas dans l'air: seulement nous la soulevons un peu avec la charrue, ensuite la pesanteur l'affaisse, & nous

la ſoulevons de nouveau : tous les Aſtres s'éloignent de leur centre, & puis s'en rapprochent : le flux & le reflux ſoulevent & abaiſſent les mers tour à tour : la reſpiration ſouleve & abaiſſe nos poumons : c'eſt ce qui fait la vie & la beauté des choſes, c'eſt la Nature.

Or c'eſt de ces ſimples balancemens que naît la circulation, ce principe fécond de toutes les merveilles de la Nature ; & s'il m'eſt permis d'élever juſques-là mes ſpéculations, ce chef-d'œuvre de la plus haute Politique. Avouez, Monſieur, que nos connoiſſances étoient bien imparfaites avant qu'Harvée, Frapaolo, ou Fabri euſſent découvert la circulation qui regne dans nos corps & dans tous les corps animés. Pour moi, c'eſt-là uniquement que je fixe l'époque d'une certaine lumiere philoſophique qui s'eſt répandue dans le monde. Qu'étoit-ce que nos corps avant cette découverte? Un vil morceau de boue, qui n'avoit de beau qu'une figure extérieure & ſuperficielle, un cahos informe, un entaſſement groſſier de parties mal aſſorties & ſans uſage. Mais dès que nous voyons la circulation régner dans ces corps, dès-lors notre eſprit s'éleve à

la plus ſublime contemplation de ce chef-d'œuvre du Très-Haut; dès-lors nous ſentons un ſouffle divin, un rayon d'intelligence, un eſprit de vie qui le pénetre & ſe répand dans toute ſon étendue : l'entaſſement des parties ſe change en un aſſortiſſement régulier des membres liés, enchaînés l'un à l'autre avec un Art divin ſupérieur à tous les Arts; en un mot, en une organiſation pleine de diſcernement & de ſageſſe. Eſt-il vrai que juſqu'au dernier ſiecle on ait ignoré tant de belles choſes? Eſt-il vrai que même après la découverte on ait encore long-temps balancé à s'y rendre?

La vérité a enfin triomphé de l'ignorance ou de l'envie : on a même atteint depuis aſſez long-temps juſqu'à la circulation & à l'organiſation des Plantes & des Végétaux. Mais vous trouvez, Monſieur, que c'eſt pouſſer trop loin, que d'introduire cette organiſation & cette circulation dans tout le méchaniſme & dans l'intérieur de tous les corps réguliers : je ferai plus, & ſuivant toujours mon idée, qu'il n'y a qu'un ſyſtême dans la nature des choſes, j'introduirai l'organiſation & la circulation dans le ſyſtême

libre des esprits, dans la Morale, dans la Politique, dans les Sciences, dans les Arts. Vous en riez, j'y consens; mais je suppose que vous distinguez entre une idée risible & une idée riante.

Que seroit-ce qu'un Empire sans la circulation, sans le commerce & la correspondance réciproque entre toutes ses parties, & même entre lui & les autres Empires de l'Univers? Tous les grands Politiques ont reconnu la nécessité & l'importance de cette circulation, & ont mis tout leur art à la procurer & à l'augmenter. Un Etat est un corps inanimé dès qu'elle ne regne pas dans son total; & chaque partie en détail est inanimée, dès qu'elle ne participe pas à la circulation générale. Dans nos corps, il n'y a pas une seule partie hors d'œuvre, parce qu'il n'y en a pas une seule qui ne soit le véhicule & l'agent de cette circulation. Tout circule à travers chaque partie de nos corps; & chaque partie circule elle-même à travers chaque autre partie. Toute partie, qu'une obstruction insurmontable exempte pour son malheur de cette double loi de circulation, est morte: il faut les dé-

tacher, si elle ne se détache elle-même. Tout est animé dans un corps animé. Tout est animé dans le grand corps de la Terre. Les terres y sont fermes, les pierres y sont vives, les eaux y sont coulantes, rien n'y croupit : une douce chaleur pénetre toutes ses parties, les Mers ont leurs mouvemens péristaltiques, les Minéraux s'y engendrent ; tout ce que nous connoissons de son intérieur est percé, organisé. Concevez-vous bien, Monsieur, que ce mouvement, cette chaleur, cette vie, cette vertu de génération puissent convenir à un corps mort & inanimé, à un cahos indigeste de boue & de matiere, simplement appesanties l'une sur l'autre ?

Tel seroit un Empire où toutes choses ne seroient pas en une action continuelle : je dis toutes choses ; les denrées, l'argent, les étoffes, les arts, les inventions, les sciences, les découvertes, & jusqu'aux modes & aux manieres, les habits, le langage, la politesse & même les personnes, & beaucoup plus les cœurs & les esprits. Car il importe à ceux qui gouvernent, que dans un Etat tous les Membres qui le composent, prennent un cer-

tain tour d'esprit & de manieres, comme d'habits & de langage, qui les porte à se regarder comme faits les uns pour les autres: & en effet, comme membres d'un même corps, comme parties d'un même tout.

La plupart des Politiques se bornent aux choses sensibles & extérieures, aux étoffes, aux denrées, à l'argent, & à semblables effets méchaniques. Il faut que tout cela circule dans un Etat. Mais il est peut-être encore plus essentiel que les sciences, les arts, les modes, les manieres, & tout ce qui va à donner une certaine communication d'idées & de sentimens circule aussi. Envain réunit-on les corps par des loix & des machines extérieures, le principal est de réunir les cœurs & les esprits: car outre qu'on ne sçauroit trop multiplier les liens, ceux-ci sont les plus forts, & les seuls qui aient lieu dans certaines conjonctures critiques & décisives. Dans un corps sain & bien constitué, toutes les humeurs, toutes les parties, outre leur liaison même, ont une certaine constitution, une certaine température, une certaine qualité essentielle & relative qui les caractérise toutes

pour être les parties du même corps & du même individu. Dans un animal, tout est animal ; dans un végétal, tout est végétal, & effectivement les diverses parties ne pourroient se lier ensemble sans cette homogénéité, sans ce caractere commun. Or c'est la circulation générale qui influe dans tout un corps cette ressemblance de nature, & qui rapproche les parties les plus diverses par des liaisons nuancées & adoucies d'où dépend l'unité indivisible d'un tout : la fermeté souple des tendons lie la fermeté des os à la souplesse des autres parties.

Mais c'est l'organisation d'un Empire que j'appelle le chef-d'œuvre de la Physique par rapport à la Politique. *Un Etat organisé*, direz-vous d'abord, quelle expression ! Vous qui trouvez qu'une terre *organisée* sort des expressions de la saine Physique. Tout ce qu'il vous plaira. Mais qu'importe, pourvu qu'on m'entende, & que mon expression porte une idée juste de la chose ? Il y a plus, & les expressions ne sont pas indifférentes pour présenter les choses dans des points de vue nouveaux, vifs & saisissans, simples & étendus : il y a telle expression qui,

dans son énergie, offre en racourci à notre esprit, tout l'esprit, & bientôt tout le détail d'une vaste Science : celles qu'on tire de la Physique ont cet avantage ; & si vous y prenez garde, Tacite & Gracien n'excellent que par-là : c'est la Nature même qui caractérise les portraits politiques qu'*enfanta*, comme Gracien le dit de Tacite, *la sueur précieuse de leur vigoureux génie*. Enfin c'est à moi de m'expliquer.

Ce qu'il y a d'heureux ici, c'est que mon expression, loin d'être dure & outrée, n'est pas même métaphorique & figurée, mais convient à la chose dans toute la propriété, dans toute la naïveté des termes ; & il faut bien que cela soit ainsi. S'il y a une circulation réelle dans un Etat, il faut bien qu'il y ait une réelle organisation ; c'est-à-dire, des organes, des véhicules, des instrumens, des moyens réguliers de cette circulation. La Nature a prévenu encore ici l'Art & la Politique ; & les modeles qu'elle nous donne sont en effet la premiere ébauche de la chose.

Les mers, les lacs & les rivieres qui sont les organes physiques de la circulation qui regne dans le grand corps

de la Terre, sont aussi les propres organes physiques de la circulation physico-politique qui doit régner naturellement dans les Empires. Aussi les hommes à qui la circulation est non-seulement utile, mais même nécessaire à cause de l'imperfection de chaque individu en particulier, se logent-ils naturellement aux bords des lacs, des mers & des rivieres. Les Sauvages de l'Amérique rangent toujours les côtes & les rivages dans leurs habitations autant que dans leurs navigations; & dans tous les pays policés, les grandes villes ne s'élevent & ne se soutiennent guere ailleurs. Témoin Constantinople, Venise, Rome, Londres; & en France, Paris, Rouen, Orléans, Toulouse, Lyon, Bordeaux.

La Nature a laissé pourtant beaucoup à faire à notre Industrie, & à l'Art de la Politique, se contentant de nous mettre ici sur les voies, & nous proposant ailleurs de bons modeles: car les grandes voies, les grandes arteres, les grandes veines ne sont pas les seules qui entretiennent la circulation dans nos corps. Or nous sommes forcés d'habiter l'intérieur des terres, soit parce que notre nombre s'est ac-

cru, ſoit parce qu'il faut cultiver ces terres. Ce ſont ces terres qu'il faut organiſer par notre art, que la Nature n'a pas laiſſé de prévenir par une infinité de petits ruiſſeaux & de torrens qui les pénetrent à tous momens. Ces ruiſſeaux ſont comme des ébauches & comme des ſemences des canaux que nous pouvons former en les recueillant, en les perfectionnant. Ces torrens laiſſent auſſi des ébauches & des ſemences des grands chemins qu'il ne tient non plus qu'à notre art de perfectionner : car voilà, je penſe, les deux ſortes d'organes & de moyens de circulation politique que doivent ſe propoſer ceux qui gouvernent les Etats.

Le canal & les grands chemins du Languedoc ſuffiroient pour immortaliſer Louis le Grand. Quand les Eſpagnols ſortent de leur pays, & qu'ils traverſent cette Province que l'Art & la Nature ont également embellie, ils ſont tous étonnés de voir ces chemins royaux le plus ſouvent élevés ſur des ponts à perte de vue, & ce canal non moins merveilleux; de les voir, dis-je, auſſi fréquentés par les paſſans que les rues des villes.

luer & en prévoir la fin. Quelq
nal qu'on propose en France ,
sçauroit avoir plus de difficultés
monter qu'en a eues celui du La
doc, dont l'entreprise avoit été si
temps abandonnée, & si souve
jettée : il falloit un Monsieur d
quet pour en assurer le succès. M
falloit un Monsieur de Colbert
le prévoir : chose peut-être encor
difficile.

Quel pays fût jamais moins
à la circulation que la Moscovi
pendant la voilà qui commenc
dégourdir & à donner de bons
de vie, & cela parce que le grand
qui l'a gouvernée , (le Czar P
a commencé par joindre quatre
par divers grands canaux , & c
continué à développer de jour e
le systême de circulation dont la

es principaux nœuds de leur poli-
e.
n ne ſçauroit trop les multiplier,
plus que les canaux. Tout eſt veine
rtere dans nos corps & dans tous
orps animés : auſſi tout y eſt-il ſang
uc nourricier. Qu'on ouvre s'il eſt
ible dans nos corps de nouvelles
es & de nouvelles veines, auſſitôt
ang va s'y jetter, & la nature en
nira bientôt un nouveau pour rem-
ces nouveaux organes. Plus il y a
rganes dans un corps, plus il y a de
g, de ſuc, de ſubſtance, de mou-
nent, de circulation, d'animation
vie. Tout eſt ſang, tout eſt ſubſ-
ce, tout eſt vie dans un corps or-
iſé. Percez un état en tout ſens de
aux & de grands chemins; dans ce
ment, ſans preſque qu'on s'en mêle,
t va s'animer dans ces grandes voies
ans tout ce qui y aboutit. Il n'eſt pas
ible qu'un pays ſoit long-temps en
he, lorſqu'il eſt coupé par de grands
emins. Il y a bien des terres inutiles
ns le Royaume, uniquement parce
e perſonne ne s'apperçoit qu'elles y
ent, & qu'elles ſont inconnues preſ-
e autant que les terres auſtrales. Un
and chemin qui traverſe un pays, eſt

dit que l'œil du maître engrai
cheval. Pour moi je n'attribue l
me fertilité de la Chine, qu'au
nombre des grands chemins
grands canaux que la politique
introduire. Le nombre des g
villes & la richesse de la Fland
sur-tout le grand & opulent com
de la Hollande, marquent une
nisation, & une circulation abon
sur la terre, comme dans les cor
habitans.

Il y a tant de *hors-d'œuvres* en
ce, tant de terres, tant de talens
de beaux projets inutiles, faute
certaine ouverture pour circuler.
nos maux viennent uniquement
truction, tant dans la Politiqu
dans la Physique. Naturelleme
François se portent au mouvem
à l'action, pour peu qu'ils trouv

certaine commodité. Les difficul-
qu'on prévoit, font avorter la plu
t des bonnes pensées que chacun
le sans cesse pour sa propre satis-
tion, pour sa fortune, pour son
andissement. Or, la perfection, le
n des particuliers, est celui de l'E-
: mille projets qu'on traite de chi-
ériques, & qui le deviennent en ef-
:, se réaliseroient, s'ils pouvoient
ılement commencer d'éclore. L'eau
demande qu'à couler; mais il faut
'elle trouve une pente. Le François
demande qu'à imaginer, à inven-
r, à perfectionner, à travailler, à
oître. Par quel endroit les grands
linistres sont-ils grands? Parce qu'ils
nnent lieu aux grands hommes de
devenir: ils ôtent les obstacles, ils
nt la pente & l'eau coule, & le res-
rt se débande, & les talens se dé-
loient, & le génie éclate.



RÉFLEXIONS MILITAIRES.

Par M. de Folard, sur l'Histoire de Polybe. Paris 1728. *Tomes III & IV.*

POLYBE & M. *de Folard*, ont écrit tous deux dans leur art. *Polybe*, Auteur du Texte, étoit homme de guerre, & il forma Publius Scipion : n'est-ce pas son éloge en un mot ? M. de Folard, qui a fait le Commentaire, a quarante ans de service. Polybe commanda la Cavalerie ; M. de Folard a été Mestre-de-Camp d'Infanterie. L'Auteur & le Commentateur n'ont écrit qu'après avoir réuni la science de la guerre & l'expérience.

Sans doute il convient à M. de Folard de faire des réflexions militaires ; & il en fait sur l'Infanterie & la Cavalerie ; sur les soins qu'un Prince doit prendre des troupes ; sur les devoirs des Officiers & les qualités d'un Général ; sur les marches, les embuscades,

le passage des grandes rivieres, les campemens, les fourages, les détachemens, les diversions, les plans de bataille, la guerre des montagnes, les fortifications, les Gouverneurs des Places, les Sieges, la défense des Places, les capitulations, &c. il retrace le caractere des grands Capitaines, & il se caractérise lui-même.

Le Mestre-de-Camp d'Infanterie veut qu'on entretienne une bonne Infanterie en temps de paix, comme en temps de guerre. Pour la Cavalerie, elle épuise l'Etat; & l'on en retranchera, sans conséquence : une armée peut même s'en passer, & aller son train. Il conseille néanmoins d'éviter la plaine à la vue des ennemis supérieurs en Cavalerie. Il fait observer que les Romains, quoiqu'infiniment plus forts en Infanterie, apprirent à Annibal, à Trébie, l'avantage & l'utilité de la Cavalerie dans les plaines; & il convient que Philippe Visconti défit, à la tête de six mille Cavaliers, dix-huit mille Suisses.

Un Prince doit avoir plus de soin des Troupes, même en temps de paix, que de soi-même; les payer exactement : mais maintenir la discipline,

retenir & s'attacher les vieux Officiers, diſtinguer le mérite & le récompenſer; obliger les jeunes Seigneurs à quitter les délices de la Cour, à ſortir de la molleſſe pour paſſer ſix mois de l'année, chacun à ſon Régiment, & dans les exercices propres de ſon Régiment. Si l'on ne prend ces précautions, les armées n'auront plus, après une longue paix, que des Officiers, des Chefs, des Généraux ſans bravoure & ſans capacité.

Une jeuneſſe voluptueuſe n'eſt point faite pour être à la tête d'un Corps fort de Cavalerie ou d'Infanterie. La volupté fait négliger la ſcience des armes, énerve les forces & le courage. Les Petits-Maîtres amollis dans les plaiſirs & dans l'oiſiveté, deviendront-ils tout-d'un-coup vigilans, aſſez habiles, aſſez laborieux pour remplir les pénibles fonctions de la milice, & donner l'exemple ? Il faudroit des Chevaliers *Bayards*. La tempérance fut une des vertus de la plupart des grands Capitaines, tant anciens que modernes. *Cyrus*, *Philopœmen*, *Scipion* l'Africain, *Annibal*, *Epaminondas*, l'Empereur *Aurélien*, *Charles XII*, Roi de Suede, le Maréchal *de Gaſſion*, le

Comte *de Tilli*, &c. en furent des modeles. Cette vertu qui regne dans le cœur de notre Monarque, nous fait espérer que la paix ne nous nuira pas : chacun voudra lui ressembler par cet endroit là. Un *Vitellius*, un *Néron*, un *Caligula*, un *Sardanapale*, &c. étoient ennemis d'une vertu si belle : aussi quels Héros ! La passion d'*Antoine* pour *Cléopâtre*, fit évanouir ses belles qualités pour la guerre, & le perdit : la bataille d'*Actium*, en est une assez bonne preuve. L'amour des plaisirs causa la ruine de l'Empire Romain.

Un bon Général doit être non-seulement ennemi des plaisirs qui amollissent, vigilant & courageux ; mais encore profond dans l'histoire, d'une grande condition, & d'un mérite extraordinaire, libéral, généreux, aussi habile à profiter des occasions, qu'à les faire naître, adroit à tendre des piéges, encore plus à s'en dégager s'il y tombe ; sachant ménager les événemens ; jamais plus ferme que dans les affaires où la victoire paroît incertaine. Ses projets sont toujours raisonnables, utiles, glorieux. Sur-tout il s'applique à connoître les Officiers de son armée, les inclinations, l'humeur, le

caractere de son Antagoniste. Il étudie la nature du pays ennemi ; les Chasseurs & les Bergers sont ceux qui peuvent l'instruire le mieux ; ils sçavent les détours, les chemins, les revers des montagnes. Il range souvent son armée en bataille ; il dresse ses troupes à marcher de front & sur une même ligne ; il les exerce à tous les mouvemens, à toutes les évolutions. C'étoit la méthode de *Philopœmen*, un des plus grands Capitaines de l'antiquité, sous qui *Polybe* apprit l'art de la guerre ; & sans cela l'expérience apprend, que l'on court risque de se trouver embarrassé dans les grandes affaires.

L'art des marches d'une armée est important. Comment s'y prendre pour lui faire traverser des marais, des défilés, des montagnes ? Il faut d'abord essayer de connoître le terrein, répandre l'argent à pleines mains, promettre encore plus, & garder sa parole. Les habitans du voisinage vous donneront des lumieres. Faites examiner & sonder les marais. Qu'on observe si le fonds est ferme ou non. Les passages difficiles ou dangereux, on les marque avec des branches d'arbre pour les éviter, ou les combler de claies ou

de fascinages. Y a-t-il des ruisseaux ou des fossés, on remplit les fossés, on établit des ponts sur les ruisseaux. On regle l'ordre & la distribution des Troupes sur la nature des marais & sur celle de l'endroit où l'on doit aboutir en sortant des marais ; les Soldats portant, s'il le faut, une fascine chacun, les Cavaliers deux. Il paroît que le plus sûr est de marcher, les colonnes d'Infanterie, de Cavalerie & des Equipages mêlées alternativement, afin d'être prêt à tout événement, & pour être en état de combattre en arrivant. Pour prévenir l'Ennemi l'on peut détacher un Corps de Dragons, & des Compagnies de Grenadiers, qui se saisiront vîte du terrein qui se trouve sur le bord & à la sortie des marais : ce sont à peu près les mesures que prit Annibal pour passer le marais de *Clusium*.

S'agit-il de passer des défilés entre des hauteurs & des rivieres ? Un détachement s'emparera des issues & des hauteurs qui dominent le plus sur la marche. On ouvrira des routes sur les hauteurs, s'il se peut, où l'on tâchera d'applanir & d'élargir également partout les chemins ordinaires ; on mettra

en rampe les ravines, & l'on construita des ponts sur les ruisseaux.

Si l'armée doit traverser un pays de hautes montagnes, le secret, la diligence & le bon ordre sont nécessaires. Qu'une bonne avant-garde composée de Dragons & de Grenadiers précede avec d'excellens guides, des vivres, des munitions, des outils; qu'elle se partage en trois corps pour gagner les postes & les passages, & s'y retrancher avec des détachemens entre les trois avant-gardes, pour sçavoir plus vîte ce qui se passe entr'elles. Quant au gros de l'armée, ce seroit peut-être le meilleur expédient de marcher, un bataillon & un escadron alternativement mêlés, les équipages de chaque corps ensemble; l'Infanterie, autant qu'il se peut, sur la croupe des montagnes, ceux d'en-haut se réglant sur le corps d'en-bas avec une forte arriere-garde.

Les montagnes favorisent les embuscades & les ruses. Les Romains les blamerent comme indignes de la véritable valeur, jusqu'à ce qu'Annibal en eût appris l'art à leurs dépens : ils les ont approuvées enfin, *Dolus an virtus quis in hoste requirat*; & dans

quel pays n'en a-t-on pas fait usage ? Lorsque *Perose* marchoit contre ses Ennemis, un petit nombre de Huns semblerent fuir devant lui : les autres étoient cachés afin de venir tomber sur lui quand son armée seroit embarrassée dans une chaîne de montagnes : il tomba dans le piege sans pouvoir échapper : il fallut se prosterner devant un Prince ennemi. Mais surpris dans une embuscade, il employa la ruse pour éviter la honte d'adorer son vainqueur : comme la coutume de son pays étoit d'adorer le Soleil levant tous les matins, il prit ce temps-là pour se jetter à terre en présence de l'Ennemi.

Le passage des grandes rivieres par la ruse ou de vive force, paroît aussi difficile que celui des montagnes : on passe néanmoins les grandes rivieres, & rarement échoue-t-on dans ces sortes d'entreprises. Le passage de l'Hydaspe par *Alexandre*, du Rhône par *Annibal*, du Rhin en 1702 par le Maréchal de *Villars*, sont célebres & assez semblables. Le Prince *Eugène* s'est signalé dans cette partie de la guerre.

Une armée peut passer sur des radeaux ou sur des barques ; si les bar-

ques se trouvent trop petites pour les chevaux, les Cavaliers peuvent se mettre dans les barques, tenant par la bride leurs chevaux qui suivront à la nage, comme il arriva dans le passage du Rhin par le Duc de Longueville en 1639. Charles XII, Roi de Suede, qui excelloit dans le passage des rivieres, ne les passa que sur des radeaux. Ces radeaux étoient composés de plusieurs lits de poutres, ou grosses solives, en long & en travers.

Mais comment passer à la vue d'un Ennemi qui vous attend ? Le jour, par de fréquentes mais fausses tentatives en divers endroits, à trois ou quatre lieues les unes des autres, faisant mine de négliger l'endroit où l'on doit passer, on obligera l'ennemi de partager & par conséquent d'affoiblir ses forces. La nuit l'armée se rendra dans l'endroit où l'on aura résolu de passer. Les premiers batteaux ou radeaux seront remplis de Grenadiers & de Pertuisanniers pour braver un effort de Cavalerie. Le gros qui suivra se rangera sur deux colonnes en arrivant. Les deux colonnes s'éloigneront à un certain espace l'une de l'autre, & laissant un terrein pour la Cavalerie

qui ſe mettra entre-deux. Dans le ſecond paſſage, il viendra de l'Infanterie qui formera deux colonnes dans le centre. Enſuite la Cavalerie d'élite, & des Compagnies de Grenadiers ſe placeront entre les colonnes. Tout ce qui paſſera ſe rangera dans cet ordre: tout ſe ſoutiendra; l'on attaquera bruſquement pour gagner du terrein, & s'il ſe peut, on ſe couvrira par des arbres coupés. Une fumée de paille mouillée peut vous dérober aux yeux de l'Ennemi, l'offuſquer, retarder ou rallentir ſa vigueur, & une armée eſt ſurpriſe de ſe voir au-delà de la riviere.

Après les marches différentes & les paſſages des rivieres ou des fleuves, il faut enfin camper. Avant que de prendre ſon parti ſur un campement, il eſt à propos d'examiner le terrein qui nous environne, & ſur-tout celui qui ſe trouve entre nous & l'Ennemi, de peur qu'il ne s'empare avant nous d'un terrein avantageux pour camper ou pour couvrir ſon camp, ou pour nous reſſerrer dans le nôtre.

Eſt-on ſur le point de manquer de fourrages dans le camp? Un Général attentif envoie ſecrétement reconnoître

détache plusieurs petits parti
Houssards pour s'embusquer & a
tout ce qui pourroit donner qu
vis à l'ennemi. A l'entrée de la
les escortes iront occuper les
On jettera de l'Infanterie dans l
lages, châteaux, bois, moulins,
ruisseaux : on postera la Cavale
l'Infanterie d'espace en espace
courir au secours : il y aura des B
d'estrade. Si l'on fourrageoit d
les endroits les plus éloignés, c
le vouloit *Montéculli*, les for
voisins du camp seroient foul
pieds, & par les grandes gar
par les Fourrageurs.

Si les forces de l'Ennemi so
doutables, essayez de ménager
que diversion : les diversions di
les forces & les diminuent.

lui conseilloit de porter la guerre en Italie. Les diversions les plus efficaces sont celles qui se font dès le commencement de la guerre.

Après tout, la meilleure disposition d'une armée n'est pas tant celle qui nous met en état de battre l'Ennemi que celle qui l'affame & le ruine à la longue, mais il faut bien quelquefois en venir aux mains.

La véritable Tactique, ou l'art de bien ranger une armée en bataille, est d'insérer entre les escadrons de Cavalerie des pelotons d'Infanterie de vingt fusiliers, chacun sur cinq de front, & quatre de rang, pour passer au moment du choc entre les escadrons des Ennemis & les tirer en flanc. M. *de Turenne*, le Duc de *Veymar*, *Gustave Adolphe*, le Marquis *de Montrose*, *Henri IV*, les Espagnols à la Bataille de Pavie, les Grecs, les Anciens & les Modernes se sont servis de cette méthode avec succès. Il faut varier selon la situation des lieux, la disposition de l'armée ennemie, le nombre & la qualité des Troupes : par exemple, si l'on est plus foible en Cavalerie, il faut éviter la plaine, ou forti-

fier sa Cavalerie de son Infanterie. L'ordre peut suppléer au nombre. M. de Folard est d'avis qu'on range sur deux lignes, la Cavalerie sur les aîles, les escadrons entrelassés de colonnes & de deux pelottons de vingt à vingt-cinq Grenadiers; la seconde, les aîles fermées de colonnes de deux sections chacune, refusant autant qu'il est possible le centre à l'ennemi; fortifiant néanmoins le centre de deux colonnes, & d'une seconde ligne. Le centre ne bouge point; les aîles attaquent la Cavalerie ennemie. Les escadrons & les colonnes de la seconde ligne passent par les intervalles de la premiere, renversent la seconde des Ennemis. Quelques escadrons poursuivent les fuyards. Le gros se repliant prend le reste en flanc; le centre s'ébranle enfin : il tombe sur l'Infanterie ennemie. Attaquée de front & du côté des aîles victorieuses, elle succombe, & voilà la bataille gagnée.

La Cavalerie triomphante doit sans doute une partie de sa gloire aux pelottons entrelassés; mais il faut avouer aussi que les pelottons entrelassés ont bien de l'obligation à la Cavalerie; car si elle avoit plié, ils eussent été fu-

rieusement mal menés par la Cavalerie ennemie.

Les observations militaires sur les batailles de Cannes, de Mydionic, de Télamon, de Medaba, de l'Aiva, de Selasie, de Nicopolis, de Cassano, nous offrent divers plans de bataille qui peuvent servir de leçons & feront plaisir aux gens du métier. L'Auteur s'est plu lui-même à décrire la bataille de *Cassano* où il eut part, étant Capitaine d'Infanterie. La description critique & détaillée qu'il en fait, les avis qu'il y donna, les blessures qu'il y reçut ne peuvent que lui faire honneur.

On a vu des Généraux ôter avec succès à leurs Troupes toute espérance de retraite pour les forcer de vaincre. Le Consul Flaminius le fit après le passage de l'Adda; le Prince Maurice de *Nassau*, en Flandre, sur le point de donner la bataille de *Nieuport*; *Tariff*, Général More, après sa descente en Espagne pour en faire la conquête avec six mille hommes de pied, & trois cens chevaux; Fernand *Cortez* étant entré dans le Mexique à la tête de six cens hommes & de quelques chevaux: c'est haranguer éloquemment

des Soldats que de leur montrer qu'ils n'ont de ressource que dans la pointe de leurs épées.

La guerre des montagnes est épineuse, soit qu'il s'agisse d'attaquer ou de se défendre. Sertorius, Scanderberg, & Iisca s'y sont distingués. La meilleure façon de se ranger & de combattre dans les vallées & les détroits des montagnes, c'est l'ordre des colonnes avec des intervalles, la Cavalerie à la queue des lignes des colonnes. Si l'Ennemi se range à l'ordinaire sur plus de front que de hauteur, on doit former des colonnes perpendiculaires à ses lignes, avec des intervalles par où les colonnes suivantes puissent passer; la Cavalerie à la queue des lignes des colonnes, les Compagnies des Grenadiers insérées à la queue des escadrons derriere les colonnes pour servir comme de réserve. Le choc des premieres colonnes renversera la premiere ligne des Ennemis : les secondes colonnes passant par les intervalles des premieres renversera la seconde ligne ennemie. Les Fuyards mettront la confusion dans les lignes suivantes, & une petite armée triomphera d'une grande.

S'il s'agit précisément de se défen-

dre dans les montagnes, les mesures les plus prudentes sont de diviser en plusieurs petits corps, de garder les gorges, les pas, les défilés, les endroits par où l'Ennemi peut pénétrer, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'il a une route fixe & un passage en vue. Alors on réunit promptement en un corps les Troupes répandues en plusieurs postes : on se saisit des endroits par où l'Ennemi peut gagner le haut. On se retranche derriere des arbres abattus avec leurs branches. On emploie la ruse, on dresse des embuscades, on profite des défilés, des détours, des revers. *Sertorius* étoit un grand Maître, un modele dans le genre de guerre défensive. « Comment vaincre, dit M. de Folard, un Ennemi » qui nous échappe ? Lorsqu'on marche à lui, qu'on croit le tenir, il » disparoît, & partage sa fuite en différentes routes. Forme-t-on différens » corps pour l'attaquer en différens » endroits ? il se réunit dans un instant. Il vous attaque ainsi divisés & » séparés, & vous bat en détail. Marche-t-on à lui en corps d'armée ? Il » se retire par une fuite simulée. Le » suit-on ? on tombe dans une em-

» buſcade. L'a-t-on éventée ? on re-
» tombe dans une autre qui devient
» double & triple ». Avec tant de prévoyance, d'habileté, de courage & de fermeté, l'on peut ſe jouer de ſes Ennemis, indépendamment des Places fortes.

Nous excellons dans l'attaque des Places, ſur-tout depuis le Maréchal de *Vauban ;* mais pour la défenſe, dit M. de Folard, les Anciens l'entendoient beaucoup mieux. Nous ignorons là-deſſus quel étoit le ſçavoir de M. de *Vauban* même. Cependant M. de *Vauban* ſçavoit l'art des fortifications ; & nos fortifications, ſans doute, ſont beaucoup plus parfaites que celles des Anciens. Ils n'avoient que le corps de la Place & le foſſé. Nous avons des Ouvrages de dehors. Ces ouvrages forts par eux-mêmes, ſe flanquent réciproquement & tirent leur défenſe les uns des autres. Ils offrent mille chicanes pour diſputer le terrein ; & l'on ne peut, ſans les ruiner, venir au corps de la Place qui les domine tous. Or entendre l'art des fortifications, n'eſt-ce pas entendre du moins quelque choſe dans l'art de la défenſe ? On ne fortifie les Places que pour les dé-

fendre. Si les résistances des Anciens étoient plus opiniâtres & plus longues, ils n'avoient point à se défendre contre la force de la poudre à canon.

Quoiqu'il en soit, selon M. de Folard, il y a des moyens généraux, qui préparent de loin les desseins, comme il s'en trouve qui les écartent. Un Gouverneur, un homme qui doit défendre une Place a des devoirs propres : il a des mesures à prendre. Un bon Gouverneur de Place est affable, bienfaisant, généreux. Sa table est abondante sans être trop délicate : les simples Officiers n'en sont pas exclus; il y étudie les caracteres. Il s'applique à connoître sa garnison. Il caresse les Soldats qui se distinguent par leur valeur, il les renvoie avec quelque gratification. Il voit souvent sa garnison sous les armes, il la pique d'honneur. Il est sévere dans l'exécution des loix militaires, exact à récompenser, juste & scrupuleux dans le bien qu'il fait, comme dans le mal qu'il est obligé de faire. Sa place est-elle attaquée? il ne s'épargne point, il donne l'exemple, il passe les nuits sur les remparts, visite les postes sans s'exposer trop, si ce n'est dans une extrême nécessité pour

ranimer le courage des Soldats. Il soulage les Officiers malades ou bleſſés; il ſent leurs peines, il veille à leurs beſoins & les conſole. Il ménage & conſerve ſon monde pour les grands coups. La vigilance, la politeſſe, la générofité, la juſtice font naître l'eſtime, le reſpect, l'attachement & la confiance : de-là l'Officier & le Soldat, tout concourt à une vigoureuſe défenſe. Les Anciens dans leurs défenſes faiſoient de grandes ſorties : à préſent on n'en fait guere que de petites : ils ſortoient ſerrés, unis en colonne : on ſort ſur un grand front; auſſi nos ſorties ſont moins efficaces. Les Anciens alloient droit aux batteries bélieres, aux machines, aux tours & aux tortues. Rarement on pouſſe juſqu'au canon, & comment le faire quand on ſort en ſi petit nombre? Les grandes ſorties ſeroient plus utiles, mais il faudroit commencer par les petites pour aguerrir les Soldats & afin qu'ils fuſſent moins neufs dans les grandes. Les ſorties de Rhodes & de Carthage par mer ſont célebres.

Pour les breches, les Anciens les réparoient avec des poutres & des arbres : ils pratiquoient derriere les bre-

ches des retranchemens des retirades, ou de nouveaux murs. Ne pouvoient-ils ſe retrancher, ni réparer les breches ? ils s'y préſentoient de bonne grace, faiſant rempart de leur corps. Ils faiſoient le capital de leur défenſe où nous capitulons aujourd'hui.

Quand on ſe rend par capitulation, l'on ne devroit pas, ce ſemble, négliger comme on fait, « que le Gouver-» nement, tous les Officiers de l'Etat » Major, les Officiers des Troupes & » les Troupes mêmes, & tout ce qui » eſt au ſervice du Roi, ſortira un tel » jour, & que tous généralement ne » ſeront point ſujets à aucun acte de » répréſaille, de quelque nature qu'il » puiſſe être, & ſous quelque prétexte » que ce ſoit ».

La foi des Traités doit être inviolable, & *Salluſte* prétend avec raiſon que c'eſt une action contraire à la loi naturelle, que de faire périr des gens qui ſe rendent à diſcrétion. C'eſt à des hommes comme nous, diſoit *Ariſtide*, de forcer par les armes ceux qui leur réſiſtent, mais auſſi de traiter humainement ceux qui ſe rendent. La clémence ſe trouve au milieu des armes.

Voilà quelques traits appuyés la plupart sur des exemples, ou sur l'autorité des Anciens, dans un Ouvrage d'un style aisé, où l'on sent un Guerrier qui s'explique librement & parle en homme du métier. Nous n'avons garde d'y trouver à redire ; qui l'oseroit * ? M. de Folard veut que la gloire de ce qu'on appelle *génie* soit ensévelie avec M. de Vauban. N'est-il pas en cela trop modeste ? Il est plus équitable dans le bien qu'il est obligé de dire de lui-même pour des raisons particulieres. Ce n'est que payer à la vérité le tribut qu'elle mérite ; & il le fait, comme il l'observe, sur de bons modeles, Xénophon, Périclès, Scipion & M. de Turenne s'étoient rendu justice avant lui.

* M. de Folard étoit alors vivant quand on écrivoit ceci.



SUR LA TAILLE TARIFÉE,

SELON LE SYSTÊME DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Paris 1723.

L'OUVRAGE qui présente ce systême simple & concerté, est divisé en deux parties. Dans la premiere, l'Auteur expose les maux qui suivent inévitablement des disproportions excessives: il approfondit les causes de ces disproportions. Enfin il propose les moyens d'arrêter le cours d'un désordre également contraire au bien de l'Etat & à celui des particuliers. La seconde partie contient les réponses aux difficultés qu'on pourroit se former sur le systême en question.

M. l'Abbé de Saint-Pierre, après avoir examiné par le menu les tristes inconvéniens qui naissent à la ruine des particuliers d'une répartition arbitraire, entre en preuve sur les dommages & les pertes qu'elle cause à l'Etat. Il compte dans le Royaume 22000

Paroiſſes ſujettes à la Taille, & 2440000 familles taillables ſur le pied de 110 familles pour chaque Paroiſſe l'une portant l'autre. Or, à n'apprécier les choſes qu'avec la plus ſcrupuleuſe préciſion, l'Auteur montre que les diſproportions exceſſives dans l'adminiſtration des Tailles réduiſent chaque année plus de 44000 familles à une triſte indigence, qui les rend à charge à eux-mêmes & à l'Etat, ſans parler de plus de 300000 autres familles qui gémiſſent dans l'oppreſſion, & dont la ruine eſt déja fort avancée. De-là, les Campagnes déſertes, les Terres incultes, les non-valeurs, l'Induſtrie oiſive & ſans action, la décadence du Commerce & des Manufactures, la dégradation des Fermes, les Fermiers dans l'impuiſſance de payer le prix de leurs fermages, &c. De-là, plus de ſix-vingt millions de la perte annuelle pour l'Etat, ſelon le calcul de l'Auteur.

Les cauſes d'un mal ſi préjudiciable au Royaume, ſe réduiſent à deux. 1°. Au défaut de connoiſſance dans les premiers Répartiteurs, ſur les revenus & facultés des Taillables. 2°. A l'injuſtice des Répartiteurs ſubalternes

& des Collecteurs. Ce n'eſt pas que nos Rois n'aient fort recommandé l'obſervation de la juſtice dans la répartition des Tailles. La loi qui ordonne que les ſubſides ſoient impoſés à proportion des facultés de chacun, eſt très-ancienne parmi nous. *Talia imponantur ſubſidia quæ facultatibus unius cujuſque reſpondeant.* Elle fut renouvellée par S. Louis, à l'occaſion du ſubſide de la Taille, dont il demanda une augmentation pour fournir aux frais de la guerre entrepriſe contre les Mahométans. Les Taillables ne manquoient pas de reclamer cette loi devant les Commiſſaires du Prince, lorſqu'ils ſe plaignoient de la diſproportion, & ils s'en plaignoient ſouvent.

Tous les réglemens qui ſe ſont faits dans la ſuite, n'ont point arrêté le cours du mal, faute d'un plan bien exact, ſur lequel on pût donner au recouvrement des Tailles, une forme conſtante & réguliere. M. l'Abbé de Saint-Pierre en préſente un, dont la ſimplicité garantit par avance le ſuccès: le voici.

Il réduit le fonds de la taille aux revenus & à l'induſtrie des Taillables. Le revenu conſiſte en treize articles

généraux, ou en treize différentes especes, selon la nature des biens de chaque particulier, pour évaluer l'industrie; il a égard aux forces & à la profession du Taillable; il la subdivise en cinq classes, lesquelles, jointes aux treize articles qui contiennent & différencient les revenus, forment en tout dix-sept articles ou tarifs. Ces tarifs une fois établis donneront aux Répartiteurs une regle fixe pour la juste distribution des cottes. Les Collecteurs obligés de s'y conformer, ne s'arrogeront plus le droit de venger leurs querelles particulieres par des vexations criantes, & de cottiser les Taillables au gré de leur passion & de leur intérêt. Le pauvre indéfendu n'étant plus taxé que sur le pied du tarif ou de la classe dans laquelle il est compris, ne sera plus réduit à la cruelle alternative, ou de payer ce qu'il ne peut fournir, ou de laisser son héritage en proie à l'avidité d'un exacteur sans miséricorde, & de traîner sa misere de village en village, dans l'espérance de trouver ailleurs une condition moins dure. Les protections mendiées ou achetées à force de présens, ne feront plus un titre d'exemption:

tion : les pauvres comme les riches, soumis à la commune loi, payeront volontiers leur cotte-part, persuadés que tout s'est fait dans la juste proportion. Ils vivront dans cette sécurité qui est l'ame de l'industrie & du négoce : tous s'empresseront pour la culture des terres, & répandront par leur travail l'abondance dans le Royaume. Enfin la Taille proportionnelle, en assurant avec avantage les droits du souverain, sera beaucoup moins onéreuse aux sujets. C'est à quoi M. l'Abbé de Saint-Pierre a sagement pourvu par une suite d'éclaircissemens qui donnent plus d'harmonie & un plus grand jour au systême. Le point capital seroit d'avoir un état bien avéré des biens & des profits annuels de chaque Paroissien : sur cela le projet de l'Auteur est ménagé avec tant de précaution, que non-seulement les Taillables sont obligés indispensablement, mais même qu'il est de leur intérêt de donner une déclaration fidèle. Au reste, on n'a présenté ici ce systême, qu'en ébauche & sous un point de vue général. Pour le connoître à fond, il faut aller à la source même. D'ailleurs, on trouve dans l'ouvrage grand nombre

d'observations qui réparent avec usure les défectuosités inséparables de tout système.

SUR LA NAVIGATION.

Histoire de la Navigation. Paris 1722.

ON a pensé bien diversement sur le premier téméraire qui a frayé les routes de la Navigation. Le plus judicieux des anciens Poëtes (*a*) le traitoit d'ame insensible, de cœur d'airain, de furieux, d'impie, de dénaturé. Un Jurisconsulte moderne (*b*) souhaiteroit qu'on élevât la navigation au-dessus des inventions humaines. C'est, selon lui, une entreprise conduite sous la direction de Dieu même; & il en apporte pour preuve la construction de l'Arche de Noé, qui est en effet le premier vaisseau dont nous ayons connoissance, & bâtie sur le commandement exprès du Seigneur. Au reste, on ne doit placer la véritable époque

(*a*) Horace.
(*b*) Pancirol.

de la navigation, qu'après la dispersion des familles. Elle commença vraisemblablement par l'usage qu'on fit d'abord de quelques gros troncs d'arbres creusés à-peu-près comme une auge, ou de quelque tissu d'osier en forme de panier, couvert de peaux sans apprêt. C'étoit tout ce qu'il falloit à des Voyageurs dont le besoin le plus pressant étoit de traverser des lacs & des rivieres sans quitter le continent, ou la terre de Sennaar. Enhardis par cet essai à s'ouvrir un passage au milieu des eaux, ils tenterent apparemment quelque chose de plus quand ils furent arrivés au bord de la mer.

C'est chez les Phéniciens qu'il faut chercher les premiers progrès de la navigation. Les Grecs eux-mêmes les reconnoissent pour leurs maîtres dans cet art. Le témoignage de l'Ecriture y est tout-à-fait conforme, & le vingt-septieme chapitre d'Ezechiel est entiérement une magnifique description de la ville de Tyr, de ses matelots, de ses vaisseaux, de son commerce, de ses trésors, & de tout ce qui en composoit la puissance maritime. Les Phéniciens peuplerent le monde connu de

ſi heureuſe. Carthage , comme u
tre Tyr, s'aſſura le profit des
d'or d'Eſpagne, ſe répandit à l
& à l'occident , même le long
côtes, fit des deſcentes dans le
les, & pénétra juſques dans l'iſle
bion ou de la grande Bretagne.

Après ces trois Peuples , les l
ciens , les Carthaginois & les
l'empire de la mer tomba aux
mains. D'abord leur incapacité
loin, quand ils penſerent à arme
jamais ils n'auroient pu conſtrui
ſeule Galere, ſi la Flotte Carthag
croiſant vers l'Italie , n'en avoit
donné une des ſiennes qui avoit e
ſur les côtes : elle étoit à cinq
de rames , & ſervit de model
Romains pour en conſtruire de
forme, avec vingt autres à tro
dres ſeulement. Ce fut ce qui co

complette ſur Hamilcar. Mais deux ans après, la plus belle flotte que les Romains euſſent miſe en mer ayant été diſſipée par la tempête avec une perte de cent quarante Galeres, cet accident les dégoûta de la marine, & les fit réſoudre à n'entretenir plus que ſoixante-dix vaiſſeaux de tranſport. Les Carthaginois en profiterent ſi bien, que les Romains reprirent cœur. Ils équiperent de nouveau une flotte nombreuſe; c'étoit en 503, & le terrible échec qu'elle ſouffrit l'année ſuivante, bien loin de les rebuter, les porta même à faire de plus grands efforts. Ils armerent donc deux cens Galeres à cinq ordres de rames, de même ſtructure qu'une Galere Rhodienne qu'ils avoient priſe peu auparavant ſur les Carthaginois. La flotte ennemie fut bientôt détruite; & depuis il n'y eut plus de puiſſance maritime capable de diſputer la ſouveraineté des mers aux Romains. Ils ne contribuerent pourtant à aucune découverte pendant pluſieurs ſiecles: leur plus long voyage fut de l'Egypte aux Indes; ce que les Phéniciens avoient fait avant eux.

Ceux des barbares qui ſe rendirent les plus formidables ſur la mer depuis

la chute de la domination Romaine, sont les Vandales, les Sarrazins & les Normands. Ces derniers ont fait des excursions plus hardies, & parcouru plus de pays que les autres, mais toujours *en cabotant* & en côtoyant. Bornés à des combats d'aventure & au pillage, ils rapportoient là ce qu'ils avoient d'habileté, sans se mettre en peine de perfectionner la navigation. Les Génois & les Vénitiens avoient seuls le commerce des Indes, d'où l'on transportoit les marchandises en Egypte par la Mer rouge, ou en différentes villes de l'Asie, par le moyen des caravannes. Les Anglois, les François, les Danois & les Flamands s'acquirent aussi quelque réputation. Mais on peut dire que la science de la Mer a toujours été dans son enfance, tant que l'on a ignoré l'usage de l'aiguille aimantée, ou de la Boussole, absolument inconnue aux Anciens.

Le nom des trente-deux vents marqués sur la rose de la Boussole, & qui sont des mots Teutoniques, ont paru une raison suffisante pour donner l'invention de la Boussole même aux Teutons, c'est-à-dire aux Allemands. D'autres veulent, avec un peu plus de

fondement, que Paul de Venise l'ait apportée de la Chine en Europe l'an 1260.

Le service que les Nations Européennes tirerent de la Boussole, ne fut pas d'abord fort grand du côté du Nord. En 1360, un Moine d'Oxford, habile Astronome, engagea la premiere expédition jusqu'en 1596; mais elle ne présente que d'affreux deserts; des ours blancs, des monstres marins, & des montagnes de glace au milieu de l'océan. Ce furent particuliérement les Anglois & les Hollandois qui brusquerent fortune vers cette partie septentrionale de l'Europe. Le grand dessein étoit de tenter la voie du commerce avec le Cathay & les autres pays orientaux; mais on fut trop heureux, pour ne pas perdre ses peines, de l'ouvrir avec les Moscovites, & il en fallut demeurer là.

Les Espagnols déburerent beaucoup mieux du côté du Sud, en 1348. Jean de Betrancourt, Capitaine François, marcha sous les enseignes de Jean II, Roi de Castille, à la conquête des Canaries, & lui assujettit cinq de ces Isles. Cette nouvelle acquisition ne piqua que médiocrement la curiosité & l'am-

bition des Castillans : ils ne penserent que long-temps après à réduire les deux autres Isles; desorte qu'il se passa cent quarante ans avant qu'il se fît rien de quelque importance pour l'honneur de cette couronne à qui le Ciel avoit destiné les plus riches parties du nouveau monde. Ce fut dans cet intervalle que les Portugais franchirent avec tant de succès l'effroyable barriere que mettoit l'Afrique entre l'Europe & les anciennes Indes. Ils s'essayerent, si on ose le dire, pas à pas, avançant de proche en proche, & s'assurant d'année en année tantôt d'un poste, tantôt d'un autre, depuis le Cap *Non*, regardé comme le *non plus ultra* des Européens, jusqu'au fameux *Cap* de Bonne-Espérance. Ces tentatives les occuperent près de quatre-vingt ans. Ils firent un armement plus considérable en 1497, sous la conduite de Vasco de Gama, remonterent la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Melinde, tournerent de-là vers la côte de Malabar, & dans ce trajet découvrirent plus de douze cens lieues de pays. Ensuite les Portugais continuerent leurs expéditions des Indes sous François d'Almeyda, Alphonse d'Albuquerque, Jacques de Sequeira, & autres

grands Capitaines de leur nation, & parcoururent ces vastes pays en conquérans, & y fonderent un florissant Etat.

Cependant les autres Nations de l'Europe ne les laisserent pas s'enrichir seuls du commerce & des dépouilles de l'Asie. Il est vrai qu'elles n'y passerent qu'un peu tard; les Anglois en 1591, & les Hollandois en 1595. A l'égard des Espagnols, ils y pénétrerent dès 1521, & par une route bien différente de celle qui leur avoit été tracée par les Portugais. Ici l'Auteur traite de la découverte des Indes occidentales, l'avantage le plus marqué que nous ait procuré la Boussole. (Nous n'en dirons rien, parce qu'une infinité de livres en parlent).

On ne peut appliquer plus justement à personne le *sic vos non vobis* de Virgile, qu'il y a lieu de le faire ici aux Italiens. Les Puissances d'Italie ne possedent pas un pouce de terre en Amérique; & c'est à l'habileté & au courage de leurs sujets, que les autres Puissances de l'Europe y ont été redevables de leurs premiers établissemens. On vit à peu de temps les uns des autres, les Rois d'Espagne, d'Angleterre & de France, confier chacun ce qu'ils en-

voyoient de vaisseaux en ce pays-là à quatre Italiens, Christophe Colomb, Génois; Sébastien Cabot, Vénitien; Americo Vespucci, & Gioranni Verrazano, Florentins. C'est cet Americo Vespucci, dont le nom est resté aux nouvelles Indes; honneur qui ne lui fut déféré, dit-on, que parce qu'il prétendit avoir apperçu le premier les terres d'au-delà de la ligne, & auquel il semble que Christophe Colomb pouvoit prétendre à bien plus juste titre.

Mais si les Espagnols avoient eu besoin d'un étranger pour leur servir de guide, ce qu'ils firent par eux-mêmes, montre que Christophe Colomb ne pouvoit s'adresser à une Nation plus capable de le seconder. Depuis sa premiere expédition, l'an 1492, il avoit passé six années sans reconnoître d'autre pays que les Isles Lucayes & les Antilles. Dès que l'on sçut qu'il étoit enfin parvenu jusqu'à la terre ferme à son troisieme voyage, cette nouvelle remua toute l'Espagne : on s'empressa d'ajouter à ses découvertes; & il n'y eut plus d'année qui ne fût marquée par quelqu'excursion considérable au Nord, & au Midi du

nouveau Continent. En 1522, Ferdinand Cortez, ayant traversé le Mexique eut le premier connoissance de la Mer du Sud : il entreprit aussi-tôt d'ouvrir par-là un chemin aux Indes Orientales : pendant que François Pizarro s'en ouvroit un à la conquête du Pérou : mais on l'avoit prévenu. Il y avoit quelque temps que Ferdinand Magellan, Gentilhomme Portugais, attaché à l'Espagne, s'occupoit du dessein d'aller en Orient par une autre route que celle du Cap de Bonne-Espérance : il étoit parti d'Espagne sur la fin de 1519 : il avoit découvert au bout de treize mois l'extrémité méridionale de l'Amérique, passé le détroit qui porte son nom : puis en cinq mois mouillé à l'Isle de Buthuan, une des Philippines. Ce seul projet a immortalisé Magellan, qui fut tué peu après dans une querelle qu'il eut avec les habitans de Mattan, une autre de ces Isles. Ses gens gagnerent les Moluques, & reprirent de-là le chemin d'Espagne par la Mer des Indes & le long des côtes d'Afrique : ce ne fut pas sans beaucoup de fatigues & de pertes : de cinq vaisseaux avec lesquels Magellan s'étoit embarqué à San-Lucar, un seul,

nommé la Victoire, y rentra en triomphe après un voyage de deux ans : c'est le premier voyage que l'on sçache qui ait jamais été fait autour du Monde. Le Chevalier Drack, Anglois, entreprit le second en 1577. Son expédition fut la plus heureuse & la plus glorieuse. Nous laissons-là les autres voyages de quelques Anglois & Hollandois.

En France, on ne place communément la fondation de Quebec au Canada qu'en 1608, & ce n'est pas une des moindres pertes que les guerres civiles aient causées aux François d'avoir entrepris si tard leurs expéditions du Nouveau-Monde : elles procédoient avec succès sous le regne de Charles IX, & les Capitaines Ribaut, de Laudonniere, de Gourgues étoient de caractere à les pousser avec vigueur. Mais les troubles du dedans nous firent bientôt oublier malgré nous, qu'il y avoit des terres à conquérir en Amérique, & il fut un peu tard de penser à y revenir en 1603.

L'Auteur, dans une partie de son second Tome expose la maniere dont se fait le commerce dans les Indes Occidentales. Nous ne nous arrêterons

qu'à cette partie comme la plus curieuse.

Les Rois d'Espagne, Ferdinand & Isabelle, devenus maîtres d'une partie des Indes, ne se firent pas seulement une loi de politique d'en éloigner les Etrangers; mais prévoyant le profit immense qui en reviendroit par la voie du négoce, ils voulurent le conserver à leurs seuls Sujets Espagnols. Pour cela, ils porterent deux défenses : l'une, qui fermoit l'entrée des Indes, sous peine de la vie, à tout Etranger; & cette défense, dit-on, a été constamment maintenue, si l'on excepte quelques exemples un peu rares : l'autre, qui excluoit pareillement les Etrangers de toute participation au commerce des Indes, sous peine de confiscation de tous leurs effets; mais il s'en faut bien que l'on ait veillé à la manutention de celle-ci avec autant de rigueur. Les Espagnols eux-mêmes qui se sont sentis trop foibles pour soutenir un si grand commerce, ont facilité aux Etrangers les moyens d'y prendre part. Ils y ont donc fait entrer depuis long-temps quelques autres Nations au moins indirectement : sçavoir, les François, les Anglois, les

Hollandois, les Hambourgeois, les Génois & les Flamands : & la pratique ordinaire est d'en recevoir les marchandises à Cadix, & de les faire passer de-là aux Indes sous leur nom.

Outre cette maniere de négocier, le voisinage des Anglois & des Hollandois dans leurs Colonies de la Jamaïque & du Caracao, en a introduit une autre qui leur est particuliere. Elle consiste en ce qu'ils ont la liberté d'aborder aux rades des Places Espagnoles, & d'y trafiquer directement de la main à la main : cela s'appelle le commerce à la longueur de la pique, à cause d'une certaine distance que les Espagnols prescrivent aux Négocians étrangers, à qui ils ne permettent pas d'avancer jusques dans leurs Ports : ils sont censés l'exercer à l'insçu des Gouverneurs.

A l'égard du commerce réglé & autorisé, voici ce qu'il est curieux de sçavoir. Il est sous la direction de trois Tribunaux : 1°. Le Grand-Conseil établi à Madrid par Charles-Quint, avec une autorité presque absolue, & une étendue de juridiction qui embrasse tout : 2°. Les Juges de la Contractation de Séville qui prennent connoif-

ſance de toutes les affaires ; mais dont il y a appel au Conſeil de Madrid : Et 3°. le Conſulat de Séville dont les Membres ſont choiſis parmi les Négocians, pour juger des conteſtations qui arrivent entre les Marchands, régler le départ des vaiſſeaux, & faire les répartitions des taxes.

Pour le commerce de Cadix aux Indes, il faut diſtinguer la voie des Galions & celle de la Flotte. Les Galions ſont une Eſcadre de dix Vaiſſeaux de guerre, dont il y en a huit de quarante-quatre à cinquante-deux pieces de canon. La Flotte eſt compoſée d'environ ſeize Vaiſſeaux marchands de cinq ou ſix cens tonneaux, armés de trente à trente-quatre canons chacun, & de deux Vaiſſeaux de guerre qui leur ſervent d'eſcorte. Quant aux Bâtimens marchands qui vont à la ſuite, ils doivent être de vingt ou trente-quatre canons ; & ils n'y vont qu'avec une permiſſion ſpéciale du Conſeil des Indes. Ce ſont ces Galions & les Vaiſſeaux de la Flotte, qu'on charge des effets qui appartiennent aux Etrangers : chaque fois qu'on met en mer, ils en envoient pour environ cinquante millions, & les Eſpa-

gnols pour près de deux millions cinq cens mille livres, à prendre ces marchandises au prix courant dans le pays d'où elles viennent. Tout ce que les Etrangers envoient ne passe pas néanmoins dans les Indes, il n'y en a que les deux tiers; le reste se consomme en Espagne.

Comme on ne veut point paroître se relâcher sur l'ancienne défense, il y a une feinte & une collusion publique en faveur des Etrangers, où chacun masque à visage découvert. Ainsi un Marchand François, par exemple, choisit un Espagnol naturel, qui lui prête son nom, prenant bien garde, pour ne point choquer la vraisemblance, que l'Espagnol ait du bien à proportion des effets qu'il abandonne à sa bonne foi. Le nom seul de l'Espagnol paroît sur les connoissemens & factures, & sur les déclarations qu'il faut faire aux Douanes; mais il ne tarde pas à remettre au François propriétaire ce qu'il a en main de ces sortes de pieces, avec une reconnoissance que les marchandises lui appartiennent: le seul Marchand François en fait la distribution à d'autres Espagnols qui s'en chargent pour les In-

des, & ceux-ci au retour n'en rendent compte qu'à lui.

Le départ des Galions n'a point de temps fixe : leur retour eſt d'ordinaire un an après. Ils ſont deſtinés pour la Caſtille-d'Or & pour le Pérou ; & les Places où ils trafiquent, ſont Carthagene, Porto-Bello & la Havanne. Tout l'or & l'argent de la Province Santa-Fé, ou Caſtille-d'Or, deſcend à Carthagene : celui du Pérou eſt porté à Panama, & de Panama à Porto-Bello ; & celui de l'Iſle de Cuba à la Havanne. Les Galions rapportent ordinairement en Europe pour deux ou trois millions d'écus d'or, vingt millions d'écus en argent, deux cens mille écus en perles, trois cens mille écus en émeraudes, trente mille écus en améthiſtes, cinquante mille écus en laine de Vigogne, vingt mille écus en quinquina, autant en bois de campêche, & deux cens ſoixante-dix mille écus en cuirs. La plus grande partie de ces cuirs viennent de Buenos-Aires qui n'eſt qu'un gros Bourg ſur la riviere de la Plata, mais dont les Marchands ſont fort riches.

La Flotte, pour éviter les vents du Nord qui regnent ſur la route du

Mexique où elle eſt deſtinée, ne manque jamais de partir avant le 14 de Juillet. Elle décharge toutes les marchandiſes à la Veracrux, & y prend en échange pour environ un million d'écus en or, dix ou douze millions en argent, ſoixante-dix mille en cuirs, & cinquante mille en indigo. Nous ne parlons point ni du ſucre, ni du cacao, ni de la vanille, ni du tabac, ni de quelques autres denrées qui ne ſont point un objet important pour les Marchands étrangers.

Les droits du Roi d'Eſpagne ſur tous ces effets, ſont de ſix pour cent ſur l'or, l'argent & les pierreries, & de huit pour cent ſur le reſte. Mais il en eſt de ces droits comme de ceux d'entrée & de ſortie : rien de plus ſévere que les réglemens qu'on publie là-deſſus, & rien qui ſoit plus aiſé d'éluder. Car il y a quantité de jeunes Cadets de bonnes Maiſons d'Eſpagne qui ne ſubſiſtent que de leur induſtrie à ſauver, pour le profit des Marchands, les ballots des barres d'or & d'argent qu'ils n'ont pu ſe diſpenſer de faire entrer dans la Ville, & que ces Cadets font ſauter par-deſſus les remparts ſur les bords de la mer où

d'autres Matelots les reçoivent & les remettent fidélement aux Intéressés, avec qui ils conviennent d'ordinaire d'un pour cent. C'est en dédommagement du tort que le Roi en souffre qu'il y a toujours des taxes imposées sur les Galions & sur les Flottes à leur arrivée aux Indes & à leur retour à Cadix. La taxe du départ est de quatre cens mille écus pour les Galions, & de deux cens mille pour les Flottes: on en paie autant en arrivant aux Indes. A l'égard du retour, cela se regle suivant les nécessités de l'Etat. Toute imposition payée, on estime que ce qui revient à chaque Nation, monte pour les Anglois à six ou sept millions, à quatre pour les Hambourgeois, à six environ pour les Flamands, à six pour les Hollandois, à onze ou douze pour les Génois, à treize ou à quatorze pour les François. On compte que les Galions & les flottes ne partent que deux fois en quatre ans.



SUR LES MOYENS
DE PERFECTIONNER LA MÉDECINE.

Extr. du Mémoire de M. l'Abbé de Saint-Pierre. 1725.

Il n'y a personne de nous qui, se trouvant malade, ne soit bien aise de consulter les Médecins : c'est qu'ils ont la connoissance des remedes, & l'expérience de leurs effets dans des maladies & dans des corps à peu près semblables aux nôtres. Ce n'est pas que nous les croyions infaillibles, mais nous les croyons avec raison plus expérimentés, & par conséquent plus éclairés que ceux qui n'ont nulle étude des observations de Médecine, & nulle expérience des maladies. Or, dans la nécessité d'avoir des remedes & des Médecins, n'est-il pas à propos que le Gouvernement tâche de faire faire en peu de temps un grand progrès à une science qui nous est devenue nécessaire ?

N'est-il pas très-avantageux que la

connoiſſance des remedes ſpécifiques & de la maniere de les appliquer devienne tous les jours plus exacte, & en même-temps plus commune parmi le Peuple ? n'eſt-il pas même plus avantageux qu'un plus grand nombre de Citoyens connoiſſent l'origine & la cauſe des maux pour s'en préſerver, & pour en préſerver les autres; & n'avons-nous pas du moins autant de beſoin de préſervatifs que de remedes? Je mets au nombre des préſervatifs les ſignes des maladies prochaines, l'attention à éviter les veilles, le trop & le trop peu d'exercice, la pratique d'un bon régime, &c.

Feu M. Colbert, Miniſtre ſenſé & laborieux, avoit ſenti l'importance des dénombremens : il avoit commencé à nous en procurer. J'ai vu le dénombrement des morts de Paris dans une année de ſon Miniſtere : c'étoit une année ordinaire pour la mortalité : les morts montoient environ à dix-neuf mille, & les baptêmes à vingt mille. Comme Paris eſt plus peuplé d'un vingtieme que du temps de M. Colbert, je crois que les habitans vont à huit cens mille & les morts à vingt mille; ce qui ne feroit que la qua-

torzieme partie ; c'est-à-dire, que de quarante il en meurt un.

Ainsi supposant dans le Royaume vingt millions de personnes de tout âge, de tout sexe, ce qui est l'estimation la plus commune, il en meurt cinq cens mille, & il en vient cinq cens ving-cinq mille. Il est constant que de ces cinq cens mille morts, il en seroit réchappé, sinon la moitié, du moins le quart ; si nos observations, soit sur les préservatifs, soit sur les remedes, étoient devenues en dix ans, en vingt ans un quart plus parfaites & plus connues, les remedes plus communs, & la connoissance de l'application des remedes plus connue qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi nous ; car les gens qui ont un peu d'esprit & d'expérience ont tous une sorte de connoissance grossiere des maladies, des préservatifs & des remedes : or, prolonger tous les ans la vie de dix ans, l'un portant l'autre, à cent vingt-cinq mille personnes, ne seroit-ce pas procurer un très-grand avantage à l'Etat.

De ceux de notre connoissance qui meurent, il n'y en a pas un, de trente, dont on ne dise ; si un an, si un mois, si huit jours auparavant il s'étoit con-

luit de telle maniere; si dans sa maladie on l'avoit saigné, si on ne l'avoit pas saigné, &c.; si on lui avoit donné tel remede, si on ne lui avoit pas donné tel remede, il vivroit encore. Je sçai bien que ces discours sont la plupart mal fondés, mais il y en a au moins le quart de vrais & de bien fondés; de sorte que si nos Médecins étoient beaucoup plus habiles dans vingt ans, ils auroient plus de remedes, ils les donneroient plus à propos, & sauveroient beaucoup plus de monde.

Il est certain que les Médecins, pour leur réputation, font une partie de ce qu'ils peuvent pour guérir les malades; mais il n'est pas moins certain qu'ils sont encore dans l'enfance de la Médecine, en comparaison des connoissances qu'ils pourroient acquérir en cent ans, si la Médecine étoit mieux dirigée.

Cette direction consiste, selon l'aveu des plus habiles, 1°. A mieux observer les expériences qu'ils font tous les jours. 2°. A en recueillir davantage. 3°. Les exprimer avec plus d'exactitude. 4°. A les mieux comparer par la lecture avec les observations des Ecrivains anciens & modernes. 5°. A

les rendre les unes & les autres plus communes en France par l'impression.
6°. A tirer d'un certain nombre d'experiences certaines maximes particulieres pour certains cas particuliers, & quelques maximes un peu generales.

Pour les systèmes généraux, nous sommes encore trop ignorans des experiences particulieres pour faire des systèmes qui puissent nous servir à nous conduire dans la pratique : nous ne pouvons encore naviger que terre à terre & de proche en proche, si nous ne voulons pas risquer de nous égarer: c'est à la pratique connue à diriger la pratique inconnue, mais toujours de proche en proche.

Dans cent ans, nos maximes seront moins generales, nos exceptions seront plus nombreuses & de plus en plus subdivisées, afin d'approcher tous les jours de plus près des voies de la Nature même, qui affecte en même-temps les ressemblances dans les especes, & des dissemblances infinies dans le nombre infini d'individus.

N'est-il pas honteux pour chaque Royaume que depuis deux mille ans, avec le secours de ce nombre prodigieux

gieux d'obſervations & d'expériences faites depuis Hipocrate, nous n'ayons pas dans cette Science, ſi utile au genre humain, un ſeul Auteur qui ſoit autant au-deſſus d'Hipocrate en Médecine, que Deſcartes eſt au-deſſus d'Ariſtote & d'Archimede en Phyſique & en Géométrie ? Et combien n'avons-nous pas déja d'Auteurs ſupérieurs à Deſcartes lui-même dans des Sciences qui ne ſont pas à beaucoup près ſi utiles que la Médecine. Cependant il eſt bien certain que la vie des Princes & ſur-tout des grands Hommes eſt très-précieuſe à l'Etat, & que la perte de tel Prince, de tel Miniſtre, de tel Général d'Armée eſt plus conſidérable pour l'Etat, que la perte de dix mille autres hommes du commun.



SUR LA VÉRITABLE GRANDEUR

ET SUR LA DIFFÉRENCE QUI EST ENTRE LE GRAND HOMME ET L'HOMME ILLUSTRE.

Extrait du Discours de M. l'Abbé de Saint-Pierre sur ce sujet. Paris 1726.

IL ne faut pas confondre le grand homme avec l'homme illustre : nous allons en marquer la différence. Chaque Nation a ses grands hommes : nous sommes portés naturellement à les comparer entr'eux, mais nous ne sçaurions bien discerner lequel est le plus grand, qu'en comparant, 1°. la grandeur de leurs talens pour surmonter les grandes difficultés. 2°. La grandeur de leur zele pour le bien public. 3°. La grandeur des avantages qu'ils ont procurés, ou aux hommes en général, ou à leurs conçitoyens en particulier.

Epaminondas paroît le plus grand homme d'entre les Capitaines Grecs: il est vrai qu'Alexandre a fait plus de bruit par ses grandes conquêtes, mais les difficultés qu'il a surmontées,

étoient, à tout prendre, moins grandes que celles qu'a ſurmontées Epaminondas. Or c'eſt la grandeur des difficultés ſurmontées qui prouve la grandeur des talens. D'ailleurs, ce qui eſt déciſif dans la comparaiſon de ces deux hommes, c'eſt que les entrepriſes d'Alexandre n'avoient pour motif rien de louable, puiſqu'il n'agiſſoit que pour ſon propre intérêt & pour ſon propre agrandiſſement, motif qui n'a rien de véritablement grand; au lieu qu'Epaminondas avoit pour motif de ſes entrepriſes le ſalut & les grands avantages de ſes Concitoyens; motif très-vertueux, & par conſéquent très-louable. Auſſi Epaminondas procura plus d'avantages à ſa Patrie qu'Alexandre à la ſienne. Ainſi Epaminondas eſt *grand homme*, & Alexandre n'eſt qu'un conquérant célebre, un Roi d'une grande réputation entre les Rois; en un mot, ce n'eſt qu'un *homme illuſtre*.

Il eſt permis de n'avoir pour motif de ſes deſſeins que ſes intérêts particuliers, lorſqu'il n'y a rien d'injuſte: il eſt même permis d'avoir pour motif ſes plaiſirs, lorſqu'il n'y a rien que d'innocent & de conforme à la poli-

tesse : agir uniquement pour ses intérêts, pour augmenter ou sa fortune ou ses plaisirs, c'est le train ordinaire du commun des hommes & des hommes du commun : mais ce qui n'est que permis n'a rien de vertueux, & par conséquent ne mérite aucune louange.

Les entreprises, qui ne sont ni louables, ni vertueuses, parce qu'elles n'ont point pour motif l'intérêt public, peuvent avoir quelquefois une grandeur apparente, par les grands succès, telles que celles d'Alexandre. Les grandes difficultés surmontées excitent notre admiration, & prouvent ou le grand courage ou les grands talens : mais si le motif de ces entreprises est petit ou commun, s'il ne regarde pas la grande utilité publique, il n'a rien de vertueux, & les succès de ces entreprises difficiles, peuvent bien rendre un homme très-illustre, très-renommé; mais ils ne sçauroient jamais faire un grand homme.

Telle est la regle que nous dicte la raison; & quelle grande augmentation de bonheur résulta-t-il des conquêtes d'Alexandre, soit pour les Républiques Grecques, soit pour le genre humain ?

Celui qui ſurmonte de grandes difficultés ne mérite pas toujours notre eſtime & nos louanges. Nous admirons un excellent Danſeur de corde ; nous regardons avec étonnement les Indiens ſuperſtitieux, qui font des abſtinences & des macérations corporelles, qui ſemblent ſurpaſſer les forces de la nature : ils font des choſes extrêmement difficiles ; nous en admirons la difficulté, mais cette admiration n'eſt pas jointe à une grande eſtime de leur perſonne ; au lieu que nous accordons l'admiration, la grande eſtime & la bienveillance à ceux qui, comme Epaminondas, viennent à bout d'entrepriſes qui, d'un côté, ſont très-difficiles, & de l'autre ſont très-avantageuſes à leur Patrie.

Si j'avois un Grec à comparer à Epaminondas, ce ſeroit Solon, qui ſurmonta de grandes difficultés par ſes grands talens & par ſa grande conſtance, & qui, avec des motifs parfaitement vertueux, rendit de grands ſervices à ſa Patrie, en lui faiſant approuver des loix ſages & ſalutaires.

Entre les Romains, c'eſt Scipion, vainqueur d'Annibal, qui nous paroît ſurpaſſer les autres grands hommes

Romains. César n'exécuta rien de si difficile que Scipion ; il n'eut jamais d'Annibal à surmonter. César ne fit qu'augmenter la puissance de Rome; au lieu que Scipion en augmentant la puissance de la République, sauva les Romains de la servitude des Carthaginois : il affermit la liberté intérieure & extérieure de la République, & augmenta la puissance de Rome de toute la puissance de Carthage.

A l'égard des motifs, César ne travailloit que pour sa propre élévation, & pour augmenter sa propre puissance; au lieu que Scipion, dans ses entreprises, ne cherche que l'honneur de rendre de grands services à sa Patrie, en lui conservant toute sa liberté. Il est vrai que César en travaillant pour lui, dans les conquêtes des Gaules, rendit de grands services aux Romains; mais dès qu'il se sert des forces & de l'autorité que la République lui avoit confiées pour s'en rendre lui-même le Tyran, je n'arrête plus mes yeux sur les services qu'il a rendus, je les arrête uniquement sur sa trahison; il ne me paroît plus qu'un scélérat célebre, qui a sçu cacher de très-mauvaises intentions sous l'apparence de services

effectifs. Il eſt ſi vrai qu'il ne mérite aucunes louanges, que s'il avoit été tué à Pharſale, & que l'on eût rendu au Sénat ſon ancienne autorité, & au Peuple la liberté des ſuffrages, Cicéron, Hortenſe, Caton, & les autres bons Citoyens, n'euſſent fait aucune difficulté de le comparer à Catilina, avec cette différence, qu'ils euſſent trouvé, que ſi Céſar avoit rendu à la République de plus grands ſervices que Catilina, il lui avoit cauſé auſſi de beaucoup plus grands malheurs; de ſorte que ſon nom fût venu juſqu'à nous chargé de la même exécration que le nom célebre de Catilina.

Céſar eut pour but de bouleverſer la République : il réuſſit dans ſa déteſtable entrepriſe : Catilina dans une ſemblable entrepriſe y ſuccomba. En bonne foi, qui de nous oſeroit conclure du ſuccès de Céſar, que c'eſt un grand homme, & l'autre un ſcélérat exécrable? Et qui ne voit qu'ils ne ſont tous deux effectivement que de véritables ſcélérats, qui, ſacrifiant les plus grands intérêts de l'Etat à leur intérêt particulier, ſont tous deux dignes de la haine & de l'exécration publique?

Et il ne faut pas croire que César se soit rendu maître de la République, seulement de peur que Pompée ne s'en emparât le premier. Car s'il avoit eu réellement pour motif le salut & la grande augmentation du bonheur de sa Patrie, n'auroit-il pas, en rentrant dans Rome victorieux de la tyrannie de Pompée, n'auroit-il pas, dis-je, rendu à ses citoyens la liberté des suffrages pour le choix des Magistrats & des Ministres de l'Etat? N'auroit-il pas restitué la souveraine autorité à la République? N'auroit-il pas, de concert avec Caton & avec les autres gens de bien, perfectionné la méthode des Elections, sur-tout pour les principaux emplois? N'auroit-il pas travaillé avec eux à fermer pour toujours aux scélérats, les voies de la corruption qu'il avoit lui-même mise en usage pour arriver aux emplois publics?

C'étoit-là l'unique voie de se faire la plus belle & la plus grande réputation qu'un homme de bien eût pu desirer: c'étoit pour lui l'unique voie pour arriver au titre de grand homme où il aspiroit; mais il n'eut pas l'esprit assez pénétrant & assez juste pour

l'appercevoir : il n'eut pas l'ame assez grande pour sentir que la qualité essentielle au grand homme, c'est de viser à l'honneur agréable d'augmenter de beaucoup le bonheur de sa Patrie : il prit à gauche, & suivit la route des ambitieux du commun, qui au lieu de sacrifier à la véritable grandeur qui est éternelle & personnelle, ne sacrifient qu'à la puissance, qui n'est qu'une grandeur passagere, extérieure & empruntée.

Je suppose dans le temps de César, un riche commerçant dans Rome, qui en s'exposant à de grands périls, & en surmontant de grands obstacles, tant par l'adresse de son génie que par son grand courage, parvient à une fortune éclatante, sans faire aucune injustice à personne, nous ne le mettrons pas parmi les hommes illustres ; mais du moins il n'y a rien qui soit blâmable dans la conduite de sa vie : il n'a rien à se reprocher, il fait en grand ce que le commun des bons Marchands de la République font en petit. Il a fait une grande fortune, mais sans offenser ni l'Etat, ni les particuliers ; au lieu que César, en acquérant plus de bien, plus de pouvoir que le Marchand,

renverse le gouvernement de la Nation, & lui cause une infinité de grands malheurs.

Pour juger du prix réel de ce grand Conquérant & de ce grand Commerçant, il n'y a qu'à songer qu'aucun citoyen n'auroit souhaité la mort du grand Commerçant, au lieu que les gens de bien eussent fort souhaité que César, tout grand capitaine qu'il étoit, n'eût jamais été.

Or pourroit-on prendre pour grand homme, celui que ni les hommes en général, ni sa patrie en particulier, ne sçauroit regretter? Ceci paroîtra peut-être paradoxe à quelques lecteurs; mais je parle hardiment, quand je parle pour la justice & pour le bien public: si j'attaque leurs anciens préjugés, il leur est permis, ou d'attaquer mes principes, ou les conséquences que j'en ai tirées.

Sylla, premier tyran de la République, s'empara de l'autorité souveraine, de peur que Marius son ennemi, homme très-dangereux, ne s'en emparât lui-même; mais après avoir vécu dans la dictature avec les sentimens d'un tyran, & après avoir en homme du commun, exercé plusieurs années le

pouvoir tyrannique, il comprit enfin qu'il ne pouvoit jamais être digne du titre de *grand homme*, ni même d'un *homme illustre*, auquel il avoit aspiré dès sa plus tendre jeunesse, s'il ne se soumettoit aux loix fondamentales de l'Etat; il comprit qu'il ne passeroit jamais que pour un scélérat illustre, tant qu'il demeureroit seul contre les loix, en possession de toute la puissance de la République : ainsi il prit sagement le parti d'abandonner cette puissance, & de rendre à ses concitoyens la liberté des suffrages ; & pour devenir grand homme, il voulut devenir simple citoyen sans puissance, soumis aux Magistrats, & protégé uniquement par les loix.

Je ne vois parmi les Romains, que le dernier Caton que l'on puisse mettre en parallele avec Scipion. Je me souviens d'un endroit où Salluste parle du caractere de Caton ; en voici le sens. *Il ne disputa jamais avec les plus ambitieux, à qui arriveroit par des voies honteuses & injustes à la premiere place de la République ; mais il disputa toujours ardemment avec les meilleurs Citoyens, à qui rendroit par des voies in-*

nocentes & vertueuſes, de plus importans ſervices à ſa Patrie.

Salluſte par ce ſeul récit, nous fait ſentir le grand ſens de Caton, qui au travers des préjugés de preſque tous les Romains, qui mettoient la grandeur la plus précieuſe à devenir plus puiſſans, voit clairement que la puiſſance n'eſt qu'une fauſſe grandeur, & que la véritable grandeur n'eſt effectivement que dans l'excellent uſage de la puiſſance pour la plus grande utilité publique; il nous montre Caton capable de ſentir, que l'honneur que procurent les grandes places, vaut incomparablement moins que l'honneur de paſſer pour le meilleur, ou pour un des meilleurs citoyens. Il nous peint l'ardeur & le courage de Caton pour chercher toujours la vertu, c'eſt-à-dire la plus grande utilité publique; & du même trait, Salluſte nous fait remarquer la baſſeſſe des ſentimens & des motifs de Céſar & de Pompée, qui jugeant de la vraie grandeur d'un homme avec auſſi peu de diſcernement qu'en juge le peuple groſſier, préféroient la puiſſance; c'eſt-à-dire la ſorte de grandeur que donnent les grands

emplois, à la véritable grandeur & à la grande eſtime qui réſulte des grands talens & du grand zele pour la Patrie.

Il eſt certain que la vertu paroît encore un peu plus mâle, plus ferme & plus reſpectable dans Caton. Il eſt vrai que le zele pour le bien public, paroît en lui encore un peu plus ardent & plus conſtant que dans Scipion ; mais en récompenſe les ſervices effectifs que Scipion rendit à ſa Patrie, ſont beaucoup plus importans que tous ceux que lui rendit Caton. La vertu dans Scipion paroît plus douce & plus aimable ; de ſorte que ſi j'avois à les juger, mon tempérament indulgent me feroit, je crois, pencher pour Scipion.

Nous regardons avec juſtice Deſcartes, ce fameux Philoſophe du ſiecle paſſé, non-ſeulement pour le plus grand Phyſicien, & comme le plus grand Géometre qui ait paru juſques là dans le monde, mais encore pour *un grand homme* : c'eſt que par une étendue & par une juſteſſe d'eſprit prodigieuſe, par une grande ardeur & par une grande conſtance pour la méditation, il a ſurmonté de très-grands obſtacles pour perfectionner dans les hommes leur

maniere de raiſonner non-ſeulement dans la Phyſique, mais encore dans toutes les autres connoiſſances humaines; & ce n'eſt pas tant des découvertes dans les ſciences, dont je lui ſçai gré, que d'avoir mis ſes ſucceſſeurs en état d'y en faire d'incomparablement plus utiles que les ſiennes.

Pour juger de la grandeur de ſon génie, il n'y a qu'à faire attention à la multitude de connoiſſances plus exactes & plus vraiſemblables qu'il a acquiſes depuis le point où il a trouvé la Géométrie & la Phyſique, juſqu'au point où il les a laiſſées. Il nous a donné plus de connoiſſances vraiſemblables ſur la Phyſique en vingt ans, que les Sectateurs de Platon, d'Ariſtote & d'Epicure n'avoient fait en deux mille ans.

Mais le point principal, c'eſt le grand avantage qu'il a procuré à la raiſon humaine. On ne raiſonnoit preſque point avec juſteſſe, c'eſt-à-dire, conſéquemment avant Deſcartes. Nos connoiſſances n'avoient preſque aucune liaiſon entr'elles; on n'y voyoit preſque rien de ſyſtématique, preſque rien qui fît corps, & dont les parties fuſſent liées les unes aux autres pour for-

mer quelque chose de solide. Il y a diverses especes de vraisemblances ; il y a même des degrés différens dans la même espece. Avant lui nous confondions & les especes différentes, & les différens degrés de vraisemblance, & cette confusion étoit une source inépuisable d'erreurs & de mauvais raisonnemens. Nous avions quantité de vains & déplorables discoureurs ; nous n'avions point de solides Démonstrateurs ; il n'y avoit gueres que les Géometres qui connussent ce que c'étoit que démontrer. Avant lui le sens de la démonstration, le sens de la conséquence juste dans les choses qui ne sont susceptibles que de vraisemblance ; ce sens qui met une si grande différence entre homme d'esprit & homme d'esprit ; ce sens si précieux n'étoit presque point exercé. On prenoit pour principe des propositions très-obscures, très-équivoques, très-fausses ; & même nous tirions mal nos conséquences de principes vrais. Nous confondions encore la certitude qui vient de l'évidence, avec la certitude de l'habitude de juger souvent, & longtemps de suite de la même maniere. Ainsi les préjugés de l'enfance étoient

pour nous des principes ſi certains, qu'ils nous paroiſſoient évidens. Nous marchions en aveugles, & nous ne marchions point ſur une ligne droite dans le chemin de la vérité; nous ne faiſions proprement que des cercles, & nos cercles étoient même de très petite étendue.

Il y a plus : c'eſt que faute d'un certain ſens ſpirituel néceſſaire pour diſcerner par nous-mêmes la vérité; nous étions réduits à nous citer les uns les autres, & à citer même des Anciens de deux mille ans; nous qui aidés de leurs lumieres & des lumieres de ſoixante générations, devions avoir incomparablement plus de connoiſſances & de lumieres que ces Anciens, nous en étions venus à ce point d'imbécillité, que pour connoître ce qu'il falloit penſer ſur cette matiere, nous ne diſputions plus du fond de la queſtion, mais de quel ſentiment étoit Ariſtote, ou tel autre homme ſujet comme nous à l'ignorance & à l'erreur; nous avions des yeux, & nous ne voyions point. Deſcartes nous a appris à ouvrir les yeux & à en faire uſage; & voilà ce que nous lui devons.

S'il ne nous a pas laissé de véritables démonstrations dans la Physique ; c'est que la matiere jusqu'ici n'en est guere susceptible ; mais il nous a enseigné les moyens d'approcher de plus en plus du plus haut degré de vraisemblance. Il nous a appris à bien distinguer la vraisemblance de la démonstration, & les différens degrés de vraisemblance. Ainsi guidés désormais par sa méthode, nous examinons nos idées pour les bien distinguer entr'elles, pour les ranger & pour les lier par le raisonnement. Nous définissons plus exactement nos termes pour éviter les équivoques, & nous commençons à faire usage de cette méthode pour former des démonstrations arithmétiques dans ce qui regarde la Politique, le sujet le plus important de toutes les connoissances humaines.

Il avoit pour son entreprise un motif vertueux : il ne cherchoit ni les grands revenus, ni les grands emplois; il ne souhaitoit que la gloire précieuse de rendre un très-grand service à la société en général, en perfectionnant la raison humaine. Son motif étoit donc très-louable. On voit assez que son entreprise étoit très-grande, &

qu'il faut qu'il ait furmonté par fon grand courage & par fon grand génie de très-grandes difficultés pour y réuffir, & il y a réuffi. Il a rendu aux hommes en général un fervice très-important. Ainfi le voilà *grand homme* fans conteftation, & l'un des plus grands hommes qui aient jamais été.

On voit tous les jours des hommes qui mettent toute la force de leur efprit, toute leur ardeur & toute leur conftance à furpaffer leurs pareils dans des bagatelles très-difficiles à la vérité; mais dans le fond très-peu utiles à la grande augmentation du bonheur de leur Patrie. Il femble qu'ils n'ont en vue que de difputer ou d'efprit ou de mémoire, en prouvant qu'ils peuvent dans leurs entreprifes furmonter de plus grandes difficultés que leurs pareils, & arriver par ce chemin à une plus grande diftinction; mais ils ne s'avifent pas de difputer d'utilité d'entreprifes; ce qui eft cependant un manque de difcernement & d'étendue d'intelligence; car avant que d'entreprendre de difputer d'efprit, ne vaudroit-il pas mieux difputer de difcernement fur le choix de la matiere où l'on peut employer fon temps & fon efprit? Ne faudroit-il

pas commencer par choisir celle qui est la plus importante pour l'augmentation du bonheur des Citoyens ?

D'autres, avec de grands talens, ont travaillé sans relâche avec des efforts continuels & incroyables, & ont surmonté effectivement des difficultés étonnantes, mais uniquement pour faire une fortune éclatante, & pour être grands du moins aux yeux du vulgaire, qui ne peut mesurer la grandeur des hommes que par leur puissance, c'est-à-dire par la grandeur des richesses & des places; mais comme ces hommes vains se bornoient *petitement* & *bassement* à leur intérêt particulier, sans se soucier du bien public : comme leur motif n'étoit ni grand, ni louable, ni vertueux, il n'est pas surprenant que le connoisseur ne les regarde pas comme grands hommes, quelques talens qu'il aient possedé, quelque succès qu'ils aient eu pour obtenir les plus grands revenus & les premieres places d'un Etat.

Les gens de bien les regardent, au contraire, comme des ames très-petites, très-basses, très-communes, qui n'ont eu pour motif que la grandeur de la Place, & non pas l'acquisition

des grandes qualités que demande la grande place : ils ont laiſſé la vraie gloire pour courir après la vanité ; ils ont manqué d'eſprit dans le point le plus eſſentiel, c'eſt-à-dire dans le choix du but qu'ils devoient ſe propoſer.

Les Hiſtoriens expoſent à nos yeux une foule de ces petits hommes, & de ces hommes du commun, qui achetoient follement des places & des dignités honorables, par une conduite très-deshonorante, c'eſt-à-dire par des flatteries, par des lâchetés, par des perfidies, & par de noires calomnies. Ils vouloient être honorés ; ils ſurmontoient dans leur vie, par un motif très-puiſſant, mais nullement vertueux, de très-grandes difficultés. Or qui voudroit, par exemple, donner la moindre louange à Séjan, à Tigellin, les Miniſtres les plus autoriſés du plus grand Empire du monde ? Ils ont ſurmonté avec beaucoup d'eſprit & une ardeur incroyable de très-grandes difficultés, ſoit pour arriver à la place de premier Miniſtre & de favori, ſoit pour s'y maintenir ; je le veux : mais étoit-ce par des motifs vertueux qu'ils les ont ſurmontés ? Et d'ailleurs qu'ont-ils fait de grand pour l'utilité de l'Empire,

après qu'ils sont arrivés à ces premieres places ?

Nous faisons naturellement des comparaisons entre les hommes de même métier & de même profession. Nous en trouvons qui à force d'avoir surmonté de grandes difficultés, sont parvenus à exceller de beaucoup entre leurs pareils. Ils sont grands dans leur profession ; & nous disons un grand Poëte, un grand Orateur, un grand Jurisconsulte, un grand Médecin, un grand Géometre, un grand Astronome, un grand Sculpteur, un grand Architecte ; parce qu'en surmontant de grandes difficultés par leur travail, & par la pénétration de leur esprit, ils se sont fort distingués entre leurs pareils.

Mais le titre de *grand homme* tout court, ne convient proprement qu'aux grands génies de deux especes de *professions illustres & importantes*.

La premiere de ces professions regarde la grande augmentation du bonheur des hommes en général. Telle est la profession des génies spéculatifs, appliqués à perfectionner considérablement celles des connoissances humaines qui sont les plus importantes au bonheur des hommes, & à démontrer un

grand nombre de vérités très-importantes à la société humaine en général, & heureusement pour le bien public. Dans la profession de ces spéculatifs qui cherchent des vérités très-importantes, un grand génie avec une méditation profonde & constante, peut surpasser de beaucoup ses illustres concurrens, & devenir *grand homme*, sans avoir besoin ni de protection, ni de grands revenus, ni d'emplois publics.

L'autre *Profession illustre & importante*, est des génies plus praticiens que spéculatifs, plus occupés de l'action que de la méditation : elle regarde la grande augmentation du bonheur, non des hommes en général, mais d'une nation en particulier. Telle est la profession & l'emploi des Rois, quand ils ont, comme Louis le Grand, assez d'inclination pour la gloire, & assez d'aversion pour la fainéantise, pour préférer dès leur premiere jeunesse le travail & l'honneur de bien gouverner, à la vie oisive & voluptueuse ; & quand ils ont comme lui la force nécessaire pour tenir eux-mêmes avec fermeté & avec constance le timon du gouvernement. Tel est encore l'emploi du ministere des Généraux d'armée, & des

premiers Magiſtrats des Provinces, parce que dans ces profeſſions, ils peuvent rendre par leurs grands talens & par leur grande application, de grands ſervices à leur nation.

Or, comme les génies ſpéculatifs peuvent ſe diſtinguer entre leurs pareils par la grande utilité de leurs découvertes, les génies praticiens occupés à réduire en pratique les vérités démontrées, ſoit par la ſpéculation, ſoit par l'expérience, peuvent de même ſe diſtinguer beaucoup entre leurs pareils par les grands avantages qu'ils procurent à leur patrie : les Rois entre les Rois; les Miniſtres entre les Miniſtres; les Généraux entre les Généraux, les premiers Magiſtrats entre les premiers Magiſtrats.

Mais s'ils n'ont que des motifs très-communs dans leur conduite, ce ne ſont que des hommes illuſtres : que ſi leur motif eſt grand & vertueux, & leurs ſervices également grands, ils paſſent les hommes illuſtres, ils ſont du nombre des grands hommes.

On voit donc que les premiers hommes de ces deux eſpeces de profeſſions, l'une ſpéculative, qui regarde la grande augmentation du bonheur de toutes

les nations en général ; l'autre pratique qui regarde la grande augmentation du bonheur d'une nation en particulier, peuvent seuls être nommés de *grands hommes*. Voilà donc les conditions sans lesquelles on ne sçauroit être *grand homme*.

1°. Grand motif ou grand desir du bien public. 2°. Grandes difficultés surmontées, tant par la grandeur d'une ame courageuse, que par les grands talens d'un esprit juste, étendu & fertile en expédiens. 3°. Grands avantages procurés au public en général, ou à la patrie en particulier.

Plus le bienfait est grand, durable, étendu à un grand nombre de familles, difficile à procurer ; plus aussi celui qui le procure se distingue entre les grands hommes. De-là on voit que si Henri IV, Roi de France, eût exécuté son projet si fameux & si sensé pour rendre la paix perpétuelle & universelle entre les Souverains Chrétiens ; il auroit procuré le plus grand bienfait qu'il soit possible, non-seulement à ses sujets, mais encore à toutes les Nations chrétiennes, & même, par une suite nécessaire, à toutes les Nations de la terre : bienfait auquel toutes les familles

milles vivantes & futures eussent participé durant tous les siecles à venir ; bienfait qui enferme l'exemption de tous les maux que causent les guerres civiles & étrangeres.

Il est visible qu'un pareil bienfait surpasse infiniment les bienfaits dont la République Romaine étoit redevable à Scipion, parce qu'il ne procuroit de grands avantages qu'à la patrie ; parce qu'il ne le lui procuroit qu'aux dépens des Nations voisines ; & parce qu'il ne laissoit point de moyens propres pour prévenir les guerres civiles dans la République, au lieu qu'Henri le Grand pour son projet, eût pu tirer la France sa patrie, pour tous les siecles à venir, de toutes les guerres civiles & étrangeres.

Charles-Quint, par le grand nombre de guerres qu'il entreprit, & des succès qu'il eut dans ses entreprises, regna avec éclat : il surmonta donc durant sa vie de grandes difficultés, tant par son esprit que par son courage ; c'est ce qui le fait fort distinguer parmi les Rois, & entre les Empereurs, soit ceux qui l'ont précédé, soit ceux qui l'ont suivi. Mais fut-il toujours fort équitable envers ses voisins ? Fut-

il toujours exact observateur des Traités & de ses promesses ? Fut-il toujours bienfaisant envers ses peuples ? Ne diminua-t-il pas, au contraire, fort souvent par ses grands subsides, leurs revenus pour augmenter le sien ? Il est parvenu, à la vérité, par les grandes difficultés qu'il a surmontées, au titre d'Empereur illustre, de grand Empereur, entre les Empereurs. Mais de-là au grand homme, c'est-à-dire au grand bienfaiteur des hommes en général, ou de ses sujets en particulier, il y a encore un espace prodigieux.

Ce n'est ni la grande place, ni la grande puissance qui fait le grand homme. Les Empereurs, les Rois, les Ministres peuvent être des hommes très-médiocres, & même des hommes très-méprisables ; témoin Néron, témoin Séjan. Sans les conditions essentielles que nous avons mises ci-dessus, il peut y avoir de l'éclatant, du brillant dans leurs succès, & par conséquent rien de louable.

L'histoire nous a conservé la mémoire de Généraux, de Ministres qui se sont fort distingués entre leurs pareils ; ils ont rendu de grands services à leur Nation, en surmontant de grandes

difficultés ; mais ils vendoient leurs ſervices le plus cher qu'ils pouvoient à leurs Princes ; ils vouloient de grands revenus ; ils vouloient de grandes dignités ; ils cherchoient moins l'honneur que les honneurs : ce ſont des hommes illuſtres, j'en conviens ; mais peut-on jamais regarder comme de grands hommes, ceux qui n'ont jamais eu rien de grand, rien que de bas & de vulgaire dans leurs motifs ? Je conviens que les grands hommes, en cherchant la plus grande utilité publique, avoient pour motif principal la gloire de faire plus que leurs pareils pour le bonheur des hommes ; c'eſt que pour être grand, ils ne ceſſoient pas d'être hommes, & il faut que l'homme, comme toute créature raiſonnable, ait une ſorte de plaiſir pour premier reſſort de ſes entrepriſes ; ils cherchoient donc le plaiſir de la diſtinction dans l'augmentation du bonheur des autres : ils cherchoient la gloire ; mais c'étoit la gloire la plus précieuſe, c'eſt-à-dire la gloire la plus utile à la patrie.

Il eſt bon d'obſerver que l'on peut être illuſtre dans tel art, dans telle profeſſion, ſans être homme illuſtre tout court. Lully, par exemple, a été

illustre dans la Musique ; mais on ne dira jamais, quand on voudra parler avec justesse, que c'étoit un *homme illustre* ; c'est qu'il ne travailloit que pour sa fortune, & que sa profession n'étoit pas illustre, c'est-à-dire du nombre de celles où l'on puisse rendre des services très-importans à la patrie.

Plutarque, avec son sens exquis, n'auroit jamais commis la faute grossiere d'un de nos Ecrivains, qui a mis très-imprudemment parmi les *hommes illustres* tout court, & à côté de M. de Turenne, des Poëtes, des Peintres illustres, des Astronomes, des Jardiniers, des Graveurs illustres, qui n'étoient ni *grands hommes*, ni *hommes illustres* tout court ; ce n'étoient que des hommes dont la profession n'étoit pas des plus utiles au bien public ; & qui la plûpart n'avoient pour motif de leurs entreprises, que l'augmentation de leur fortune.

L'homme juste & bienfaisant ne laisse pas de se faire distinguer entre ses pareils par sa vertu : les marques de bienveillance & d'estime qu'il reçoit de ceux qui le connoissent, sont pour lui une sorte de revenus de plaisir, qui sont très-sensibles aux ames bien nées.

Mais s'il n'a pas des talens distingués, il ne peut jamais passer pour un homme illustre.

Il y a donc une grande différence entre *homme illustre* dans une profession non illustre, & *homme illustre* tout court, c'est-à-dire dans une profession illustre & importante à la société. Il y a donc de même une grande distance entre *homme illustre* & *grand homme*. Le grand homme est toujours illustre; mais l'homme illustre n'est pas toujours grand homme. Et si l'on y veut bien faire attention, les bons esprits de tous les temps & de toutes les Nations, n'ont point eu d'autres idées, soit de la véritable grandeur de l'homme, soit de la différence qui est entre le *grand homme* & l'homme illustre; elles se sont transmises de siecle en siecle jusqu'à nous.



SUR LES LIVRES INTITULÉS ANECDOTES.

A l'occasion des Anecdotes du Ministere du Comte-Duc d'Olivarez. Paris 1722.

Il n'y a point de titre qui soit aujourd'hui si à la mode que celui d'Anecdotes, parce qu'il n'y en a point qui soit plus propre à piquer la curiosité du Public. Mais on peut dire aussi en général qu'il n'y a point de titre dont on ait abusé davantage, & que d'ordinaire rien n'est moins Anecdote que ce qu'on nous donne pour tel : le terme d'Anecdote est tiré du Grec ἀνέκδοτος & signifie proprement des faits qui n'ont pas encore été publiés, de sorte qu'un Auteur qui annonce son Histoire sous le titre d'Anecdotes, s'engage à apprendre à son Lecteur des choses qui ont été ignorées jusqu'alors, & à lui donner une Histoire remplie de faits curieux & cachés.

On ne peut être en état de donner ces sortes d'Anecdotes que par deux

voies. La premiere, en qualité d'Auteur contemporain, qui a été témoin des intrigues secretes qu'il rapporte, ou qui y a eu part, ou qui en a sçu les particularités par des personnes qui y sont entrées, & dont il a eu lieu de présumer qu'elles pouvoient être bien instruites. La seconde, par le moyen de Mémoires secrets qu'on a déterrés & dont on tire les nouvelles découvertes dont on fait part au Public.

Les Anecdotes de Procope de Césarée, qui est le premier Auteur connu qui ait écrit une Histoire secrete, sont de la premiere espece, puisqu'il y parle de choses qui se sont passées de son temps : cette Histoire secrete est une espece de Supplément à son Histoire générale : car quand il publia celle-ci; comme il n'eût pas été sûr pour lui d'y mettre toutes les circonstances des actions qu'il y rapporte, & qu'il ne le pouvoit faire du vivant de ceux que ces faits regardoient, sans s'exposer aux plus cruels supplices, il fut obligé d'y supprimer tout ce qui auroit pu les intéresser, & de se contenter de raconter les événemens & les faits sans découvrir les motifs & les causes qui les avoient produits, &

beaucoup moins encore les vices cachés & les désordres domestiques des Princes & des Grands dont il parloit dans son Histoire : c'est à quoi il supplée par ses Anecdotes qui roulent principalement sur quatre personnes dont il développe les débauches & les crimes avec une liberté, une malignité & un emportement qui lui a fait tort à lui-même. Ces quatre personnes sont l'Empereur Justinien, l'Impératrice Théodore sa femme, Bélisaire & sa femme Antonine.

On peut comprendre, sous la seconde espece d'Anecdotes, toutes les Histoires qui contiennent des faits intéressans & des intrigues secretes dont l'Histoire générale n'avoit osé ou même pu faire mention. Ces faits & ces intrigues n'étant parvenus à la connoissance que de très-peu de personnes, & n'ayant été connus depuis que sur des Mémoires secrets, que des personnes instruites en avoient laissés.

On a fort abusé dans ces derniers temps de ce titre spécieux & imposant d'Anecdotes ou d'Histoires secretes, & on l'a fait en deux manieres. La premiere, en donnant de prétendues Histoires qui étoient pleines, à la

vérité, de faits & d'intrigues dont personne n'avoit jamais entendu parler, mais faits & intrigues qui n'avoient de fondement que dans l'imagination des Auteurs à qui il plaisoit de nous donner des Romans sous le nom d'Histoire : tel est, par exemple, le livre intitulé, *Histoire secrete de la Maison de Bourgogne*, & une infinité de Romans de cette nature. La seconde maniere dont on a abusé de ce titre, a été en nous donnant pour Anecdotes une compilation de faits & d'événemens répandus dans les Histoires, connus de tout le monde, & qui ne nous apprennent rien de nouveau. On pourroit dire que les Anecdotes de la Maison de Florence pèchent un peu par cet endroit, puisque l'Auteur n'y rapporte presque rien qui ne soit tiré d'Auteurs connus, & qu'il cite lui-même, mais s'il y a quelqu'un à qui on doive faire grace sur le titre d'Anecdotes, c'est à l'Auteur de celles de Florence; & c'est la moindre chose qu'il mérite, par le soin qu'il a pris de rassembler dans un corps & de lier ensemble des faits très-intéressans, qui se trouvoient comme dispersés & comme égarés en différens Auteurs peu

connus à d'autres qu'aux Sçavans ; de ſorte que quoique ces faits ne fuſſent pas Anecdotes en eux-mêmes, ils le devenoient par rapport à bien des Lecteurs pour qui ils étoient nouveaux.

SUR LA DANSE.

Hiſtoire générale de la Danſe ſacrée & profane. Paris 1744.

UN Titre comme celui-ci doit au moins dérider le front des Lecteurs & faire paſſer juſqu'à eux quelque choſe de cette humeur gaie & enjouée que l'idée ſeule de la Danſe porte naturellement avec elle. En recherchant les commencemens & les premiers progrès de la Danſe, il n'eſt pas aiſé de démêler la vérité dans la Fable ; d'autant plus que la Fable, en ce qui concerne les temps fabuleux & héroïques, a communément la vérité pour appui. Lucien met hardiment au nombre des Hiſtoriens véridiques ceux qui ont dit que la Danſe & l'Amour étoient les premiers êtres ſortis du cahos. Ainſi la Danſe étoit au monde, ſelon lui,

avant qu'il y eût des hommes pour danser. Le dénouement de ce paradoxe, c'est que plusieurs Anciens frappés du bel ordre qui accompagne le mouvement des Astres, ont attribué à ces vastes corps une marche cadencée avec tous les pas & toutes les mesures qui forment une Danse réguliere. Il passe au moins pour constant que cette idée a donné aux hommes la premiere notion de la Danse. Les Egyptiens en ont la gloire, suivant la possession où ils sont d'être généralement regardés comme les Inventeurs & les Peres de tous les Beaux-Arts. Quelque extravagant qu'il parût aujourd'hui de prétendre régler la Danse sur le cours des Etoiles, en voilà l'origine. Platon, qui faisoit de cet exercice une des bases de sa République, n'en a point reconnu d'autre. Il ne se lasse point d'admirer le génie sublime qui avoit si habilement exprimé l'harmonie des corps célestes; car la Danse des Egyptiens, & à leur exemple celle des Chaldéens en étoient au moins une imitation. Ils plaçoient un Autel au milieu des Danseurs, & considérant cet Autel, comme le Soleil au milieu du Ciel, ils tournoient & figuroient

autour pour repréſenter le Zodiaque ou le cercle des Signes. Les Grecs dans la ſuite perfectionnerent ce premier modele, tracé, dit-on, par Prométhée, Atlas, Prothée, Endymion, & autres Aſtronomes Egyptiens. Ils y ajouterent l'uſage des *Strophes* & des *Anti-Strophes*, noms célebres dans leurs Tragédies; c'eſt-à-dire, l'uſage des tours & des retours. D'abord les Chœurs danſoient en rond de droit à gauche, ce qui exprimoit le mouvement des Cieux qui ſe fait du levant au couchant, & qu'ils appelloient *Strophes*: puis ils revenoient de gauche à droite, ce qui repréſentoit les mouvemens des Planetes contraires aux premiers, & qu'ils appelloient *Anti-Strophes*. Après cela les Danſeurs écoutoient dans une poſture immobile les Chœurs nommés *Epodes*, ce qui marquoit le poids & la ſtabilité de la terre. Ces Danſes, qui juſqu'apréſent ont conſervé le nom de Danſes Aſtronomiques, ſont originairement les mêmes que les *Danſes ſacrées*. Mais celles-ci furent encore inſtituées ſur un autre principe qui eſt, ſelon Pythagore, que les Prêtres imaginoient dans la Divinité un nombre myſtérieux, ou une harmonie qui vou-

loit être honorée par des pas réglés & par des cadences mesurées. Elles se multiplierent à proportion de la multiplication des Dieux, & faisoient une partie presque essentielle du culte de la Religion. Tout le monde a entendu parler de la Danse des Corybantes ou Curetes, qui sauverent la vie à Jupiter, aussi-bien que de la *Pyrrhique* à laquelle on fait honneur de la prise de Troye. L'une & l'autre étoit bruyante & impétueuse, & ce fut long-temps le goût de la plupart des Danses qui ont été en vogue dans la Grece. Tous les Peuples de cette contrée avoient une si haute estime pour la Danse, que par respect ils ne l'admettoient point dans les Jeux Olympiques. Chez les Romains les Prêtres de Mars ou du College des Saliens au nombre de douze, & choisis de la premiere Noblesse, dansoient publiquement, le bouclier & le javelot à la main aux jours de pompe solemnelle & particuliérement aux jours de triomphe, & il est probable qu'il y avoit de l'action & du feu dans leurs Danses.

Du Paganisme l'Auteur passe aux Adorateurs du vrai Dieu. Le pieux transport de David, dansant & sau-

tant devant l'Arche, semble une autorité décisive pour nous faire comprendre que la Danse n'avoit rien de contraire aux cérémonies les plus respectables du culte Mosaïque. Nous trouvons cependant de la difficulté à en conclure que ce fût un exercice fort relevé au jugement des Israélites. Le mérite de David lorsqu'il dansa fut de s'être avili, non pas en se mêlant avec les Lévites, puisque l'Ecriture ne marque point que ceux-ci aient dansé, mais en paroissant confondu avec une troupe de Danseurs de profession, ou en faisant au moins ce qui n'appartenoit qu'à ces sortes de gens, spectacle qui avoit choqué la délicatesse de Michol sa femme, *Quasi unus de scurris*, lui reprochoit-elle.

Si nous poussons à des temps postérieurs, il est constant que la Danse fut introduite dans plusieurs Eglises, mais sans qu'on en puisse regarder l'usage comme une continuation ou un rétablissement d'une coutume primitive. Ce ne fut d'abord qu'une liberté innocente accordée au Peuple Chrétien, peut-être même un épanchement de dévotion qui n'avoit rien que de louable. Le désordre s'y mêla un

peu, & ces Danses pieuses dégénérerent en Danses baladines, mais elles furent sévérement proscrites par les Ordonnances des Evêques & par celles des Princes : ce qui pourtant ne s'étendit pas par-tout.

L'Auteur, après avoir établi l'universalité de la Danse de quelque côté qu'on la veuille considérer, suivant la différence des temps, des Pays & des Religions, s'attache ensuite à en examiner les mouvemens par rapport aux actions humaines; il les développe, il les explique en Philosophe dans ce qu'elle a de plus moral & de plus instructif: c'est le Ballet. Plutarque définissoit le Ballet une Poésie muette & parlante, parce que les gestes & les mouvemens qui y suppléent à la parole, ne sont pas moins capables que les vers de charmer & de toucher par des images pathétiques. Les Anciens distinguoient trois sortes de mouvemens dans les Ballets, les ports du corps, les figures & les expressions. Les ports du corps sont les mouvemens harmoniques ou les pas & les actions de la Danse, comme couper en avant, en arriere, tourner, sauter, s'élever, &c. Les figures sont les diverses dispositions des Danseurs qui

danſent de front, dos contre dos, en rond, en quarré, en croix, en ſantoir, &c. Les expreſſions ſont les actions qui caractériſent, ſoit qu'elles imitent les gens de quelque profeſſion, comme les Forgerons, les Matelots, &c., ſoit qu'elles dépeignent ce qui ſe paſſe dans l'ame, comme la folie, la fureur. C'eſt dans les expreſſions que conſiſte la différence des Ballets & des Danſes ordinaires. Plus elles ſont naturelles, plus elles ſont agréables. Le plaiſir de voir les ſcenes d'après nature a été quelquefois juſqu'à ſe tourner en cruauté & en barbarie. Il falloit pour contenter le Peuple lui repréſenter réellement Hercule ou Orphée mourant, l'un au milieu du feu, l'autre ſous les coups des Bacchantes. Dans ces ſortes de cas, c'étoit des criminels déja condamnés au ſupplice qu'on chargeoit des rôles: mais il eſt à croire que le Danſeur perdoit un peu de ſon aiſance & de ſa bonne grace dans un perſonnage ſi contraint.

Le même Auteur rapporte la premiere idée des Ballets à l'envie qu'on eut de donner plus de vivacité au récit dans les chants publics, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit d'adreſſer des prie-

res aux Dieux, de célébrer quelqu'exploit militaire, de pleurer quelque personne illustre, de raconter quelque événement qui piquoit la passion. Les Chanteurs, en ces circonstances, accompagnoient les paroles de mouvemens & de postures qui en exprimoient le sens, & qui furent un essai grossier du jeu des Pantomimes. Mais la coutume s'étant introduite de chanter aussi des vers d'Homere, d'Hésiode, d'Archiloque & de quelques autres Poëtes sérieux, & qui couroient risque d'ennuyer dans une déclamation continue, il y eut quelque chose de plus à faire que d'animer les récits : on chercha les moyens de les égayer par un spectacle amusant : ce fut l'office des Chantres danseurs. Les uns étoient ordinairement des femmes déguisées en hommes ; les autres des hommes déguisés en femmes qui, entr'autres choses, contrefaisoient les Sorcieres de Thessalie, & surprenoient les Spectateurs par des tours d'adresse.

Après ces temps incultes, il nous rapproche du nôtre, & il nous y fait voir ce que le Théâtre moderne a produit de plus curieux en genre de Ballet depuis environ 1450, d'où il date

la restauration des Spectacles jusqu'en 1725 où il écrivoit : il en est cependant réduit à de simples titres pendant près de deux siecles. Le premier Ballet dont il nous apprenne le dessein, est celui des Goutteux sous le regne de Louis XIII en 1630. Cette Piece étoit de la façon de Henri de Savoye, Duc de Nemours, qui souffroit lui-même beaucoup de la goutte, & qui fournit exprès l'idée d'un sujet où il pût tenir son rang dans l'exécution. L'Auteur en étale de toute espece, qui ont été représentés à Turin, à Lisbonne. La plupart des autres sont de la Cour de France & du dernier regne.

Il a eu tort de passer par-dessus un aussi grand intervalle que celui qu'il laisse en arriere après avoir traité de l'origine des Ballets dans la Grece. Outre Pylade & Bathylle, Pantomimes célebres du temps d'Auguste, qu'il n'a pas, à la vérité, oubliés, Hylas, Mnester, les deux Paris, Oreste, Hellade, sont des personnages distingués dans leur art sous les Empereurs suivans, qui auroient pu même soutenir dans son Histoire le fil de la narration avec quelque sorte de régula-

rité. La condition de ces fameux Danseurs paroîtra bisarre pour le peu que l'on compare le décri où ils étoient à Rome & l'honneur qu'on leur y rendoit : ils y étoient si recherchés, qu'ils ne marchoient jamais dans la Ville, sans voir autour d'eux un brillant cortege de Chevaliers, de Patriciens, & de Dames des premieres familles. Quelque vrai qu'il soit que la corruption des mœurs contribuoit beaucoup à leur attirer ces égards, il n'est pas possible qu'un attachement si déclaré & si fort au-dessus de toutes les regles, ne fût fondé sur un mérite personnel. La souplesse, la bonne mine & les autres qualités du corps à part, on est surpris du portrait que Lucien nous fait d'un excellent Pantomime pour les qualités de l'esprit & pour la culture des Sciences. Cet endroit n'a point échappé à l'Auteur. Où en seroit-on parmi nous si on ne pouvoit avoir une place à l'Opéra, qu'à titre d'habile Poëte, d'éloquent Orateur, d'exact Géometre, de profond Naturaliste, d'homme versé dans les moindres détails de l'Histoire Politique, si l'on exigeoit jusqu'aux talens de bon Sculpteur & de bon Peintre ? Un Panto-

même accompli étoit tout cela ; de sorte qu'au goût des Anciens, il lui en falloit plus pour remplir avec dignité un personnage de Théâtre, qu'il n'en faut de nos jours pour s'ouvrir une entrée dans la plupart des Académies de Littérature. Cette multiplicité de connoissances n'éblouit point l'Auteur : il paroît persuadé qu'un génie heureux, avec quelques principes, par les Spectacles y peut suppléer. Il reconnoît une grande supériorité des préceptes dans la Danse de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie ; mais il a peine à croire, que jamais personne l'ait emporté sur les Danseurs qu'on a vus en France depuis quarante ans. Est-ce justice, prévention, politesse pour ses Contemporains qui lui fait au moins balancer l'avantage ? Les Experts en décideront. Le mal est pour les Anciens qu'on ne les peut connoître que sur le rapport des livres toujours au-dessous du témoignage de nos propres yeux : leur cause ne sçauroit manquer d'en souffrir.

Au reste, quelque génie & quelque hábileté que demande la Danse théâtrale, ce n'est pas au Théâtre que l'Art de la Danse a le plus d'occasion de pa-

roître avec éclat. Les Bals veulent moins d'efforts, mais la délicatesse des mouvemens y est plus sensible. On y déploie avec plus de soin les avantages de la nature : on y a plus d'honneur & plus d'intérêt à bien réussir. Il faut distinguer entre les Bals ceux qu'on appelle Bals sérieux ou Bals parés & de cérémonie, & les Bals masqués. Les premiers ont été de tout temps sujets à des loix séveres, dont les Payens mêmes ne croyoient pas se pouvoir dispenser ; & les Syriens, de quelque mollesse qu'on les accuse, ne pardonnerent pas à Antiochus Epiphanès leur Roi, de s'être oublié en une pareille assemblée. Les Philosophes y figuroient sans blesser la bienséance de leur profession. Socrate & Pythagore y faisoient gloire d'une Danse propre & gracieuse : il paroît bien même que les postures hardies & les mouvemens rapides n'avoient rien pour eux d'indécent, puisque la Danse favorite de Socrate étoit la *Memphitique*, Danse tumultueuse qui consistoit en une espece d'exercice militaire, parmi le cliquetis des boucliers & des épées. Caton qui avoit fait voir sa bonne grace à la fleur de

l'âge, ne voulut pas décheoir sur le retour : il étoit encore si jaloux de primer dans un de ces Bals sérieux qui se célébroient de temps en temps à Rome, qu'à cinquante-neuf ans il prit un Maître à danser pour recorder ses danses.

A l'égard des bals masqués, l'Auteur les croit une suite des Fêtes Saturnales, instituées à Rome pour retracer l'image de l'ancienne indépendance du genre-humain, sous le regne du bon Saturne. Comme les valets y devenoient maîtres ; que les maîtres s'y familiarisoient avec les valets, & que chacun prétendoit vivre suivant la liberté de l'âge d'or, sans en avoir l'innocence, ni la simplicité ; le désordre crût à un excès si énorme, que les Saturnales furent abolies. Ce fut pour en sauver les débris, que les Romains s'aviserent d'inventer les mascarades nocturnes. Elles n'alloient d'abord qu'à courir déguisé de côté & d'autre, sans aucun rendez-vous fixe. On convint depuis de s'assembler en des maisons particulieres qui seroient ouvertes au public sous certaines conditions. Les instrumens de Musique & les Danses en devinrent le principal agrément,

& l'éloignement de toute contrainte la premiere loi. Si l'on en a reconnu quelques autres, elles se sont bornées aux devoirs généraux de la bienséance, & aux mœurs propres de chaque nation. Le bal masqué est apparemment aussi ancien en France, que la Monarchie; & il y est venu des Romains. On le voit dans ce que fit à Lyon le Proconsul Plantus Lucius, sous l'empire d'Antonin le pieux. Il y parut au milieu d'un Bal, avec l'attirail extravagant d'un Monstre marin qui représentoit Glaucus, dansa sur les genoux, & s'abaissa indiscretement à cent autres postures ridicules, qui lui attirerent le mépris de ses principaux Officiers. On n'a pas manqué depuis de plusieurs exemples, qui apprennent aux personnes de rang à ne se pas commettre. Celui du Roi Charles VI est si effrayant dans toutes ses circonstances, qu'il eût dû guérir éternellement nos François de la folie de nos mascarades.

Les Sauteurs & Danseurs de corde, faisoient aussi partie du corps de la Danse. L'Auteur ne leur refuse pas la place qu'ils méritent dans son histoire. Cette profession n'a pas seulement ses Apologistes, elle trouve des Panégy-

ristes même, qui en font une branche dans l'ancien art Gymnastique, l'exercice le plus noble des Héros de l'antiquité, & pour lequel on avoit fondé de célebres Académies, appellées *Gymnases* ou *Palestres*. Elle s'est conservée pure parmi les Grecs, qui donnoient aux Sauteurs les noms de *Cubistes*, & aux Danseurs de corde celui de *Schénobates*. Ces derniers formoient quatre classes, selon qu'ils savoient faire usage de la corde, ou en voltigeant autour, ou en se coulant dessus appuyés sur l'estomac, ou en courant d'un bout à l'autre, ou en dansant avec contrepoids. Les fonctions des Cubistes, étoient encore plus variées. Quand ils furent connus à Rome, le peuple y devint passionné pour cette sorte de spectacle; & un jour que l'on représentoit l'*Hecyre* de Térence, Senateurs & Plébeïens, hauts & bas rangs, tout déserta, dès que l'on sçût au théatre que les Cubistes & les Schénobates étoient dans la place. Ce succès leur fit tort, parce que l'envie qu'ils eurent de le soutenir, les tira des bornes de la véritable Gymnastique, pour se licencier dans leurs gestes & dans leurs postures. Croira qui voudra l'historien Capitolin, & quelques

quelques autres Ecrivains, qui font aussi danser les Eléphans sur la corde. Ils racontent entr'autres, qu'on vit sous Néron un Chevalier Romain paroître en l'air, monté sur un Eléphant, qu'il conduisoit & faisoit marcher le long de la corde en cadence. Un effort de l'art aussi prodigieux que celui-là, devoit glacer d'effroi tous les spectateurs, quand même ils auroient sçu ce que c'est que la racine qu'on appelle *Dormit*: car on ne tremble, selon l'Auteur, en voyant le péril où sont exposés les Danseurs de corde, que parce qu'on ignore la vertu de cette admirable simple qu'ils ont coutume de mâcher, & dont le propre est d'empêcher les éblouissemens & les vertiges. Ils la tiennent, dit-il, des Bovetins & des Chamois, qui sçavent s'en munir, lorsqu'ils ont à monter sur le sommet des montagnes.

De toutes les Nations qui se mêlent de danser sur la corde, l'Auteur témoigne n'avoir point vû de plus hardis, ni de plus expérimentés Danseurs, que les Anglois, les Turcs & les Chinois. Les Toscans y réussissent encore assez bien. La Toscane étoit autrefois une Ecole illustre, où les Grecs même en-

voyoient leurs enfans s'exercer à la Gymnastique. Nous n'omettrons pas un trait curieux, que l'Auteur (M. Bonnet) a tiré d'Archange Tuccaro, Professeur dans cet art au Royaume de Naples. Il regarde le fameux Galien, à qui il ne vint en pensée d'étudier en Médecine, qu'à l'âge de trente ans, & après qu'il se fut démis une épaule à la lutte dans le Gymnase d'Athenes. Toute son ambition y visoit, selon les apparences, à devenir un adroit *Cubiste*, ou un athlete formidable; mais ce ridicule accident le fit tourner ailleurs, & donna au monde un des plus habiles Médecins qu'il y ait jamais eu.



SUR L'ESCRIME,

OU L'ART DE TIRER DES ARMES.

L'Art de tirer des Armes. Paris, 1722.

LE jeu des armes, selon l'idée de ceux qui pratiquent cet art, n'est la plûpart des temps qu'un méchanisme, dont toute la finesse dépend de l'agilité du corps, & consiste dans la promptitude & dans la justesse des mouvemens. Mais, selon l'Auteur de l'ouvrage que nous citons, le corps n'est dans la pratique même de cet art, que pour exécuter les vues & les raisonnemens de l'esprit, dont l'attention, les réflexions & le discernement y sont nécessaires autant que par-tout ailleurs. Effectivement si nous sommes des créatures raisonnables, c'est-à-dire si nous avons un corps & une ame intelligente, il paroît que ces deux portions de nous-mêmes doivent se concerter pour toutes nos démarches, & que c'est même à la plus noble de ces deux substances

de préſider à toute notre conduite ; & de diriger juſqu'à nos moindres actions.

L'Auteur, dans ſa Préface, convient qu'il eſt impoſſible de ſe perfectionner dans la pratique de l'art de tirer des armes ſans le ſecours d'un bon maître, & ſans beaucoup d'exercice. Mais il prétend qu'il eſt très-uſité qu'il y ait des méthodes ſur les ſciences & ſur les arts qui en rappellent dans un ordre naturel les principes & les regles. Il en appelle à l'expérience, qui ne fait que trop voir que le défaut des méthodes eſt une des principales cauſes qui privent la jeuneſſe du fruit qu'elle pourroit recueillir de ſes études & de ſes exercices. Car enfin tout ſemble concourir à perfectionner les jeunes gens : l'Etat s'intéreſſe dans leur éducation ; les parens ne s'y épargnent pas, les jeunes gens eux-mêmes, ne laiſſent pas de ſeconder en partie tous ces ſoins. Quelle eſt donc, demande cet Auteur, la cauſe de tant d'éducations manquées? D'où vient que la plûpart des jeunes gens, au ſortir des mains de tant de maîtres différens, ſont ſi embarraſſés à rendre raiſon de ce qu'ils ont appris? Il répond qu'il n'en voit point d'autre

cause que le peu d'exercice de leur raison. Ils ont agi sans réflexion, ajoute-t-il, & les principes qu'ils ont reçus, se sont échappés de leur mémoire sans avoir passé par le jugement; ce qui ne seroit point arrivé, s'ils avoient eu de bonnes méthodes, qui sont toujours très-utiles aux écoliers pour s'instruire, & très-commodes aux maîtres pour enseigner.

Un autre avantage que l'Auteur trouve dans les méthodes, c'est que si on en avoit une pour l'art de tirer des armes, il croit que toutes les disputes cesseroient parmi les maîtres sur la maniere d'enseigner; parce qu'une méthode *donneroit la connoissance du vrai & du beau*. Il semble que c'est-là supposer que cette méthode seroit parfaite. Mais fût-elle parfaite, il faudroit que les maîtres voulussent convenir de cette perfection, & s'en tenir là bonnement. Chacun a sa maniere de concevoir les choses, chacun veut être Auteur, chacun se fait sa méthode: après cela les intérêts sont différens, & la jalousie seule fournira des sujets éternels de dispute aux maîtres.

L'Auteur entre ensuite en matiere: la fin de l'art qu'il décrit, est, dit-il,

de conserver la vie & l'honneur, & de contribuer à la perfection du corps. Toutes choses ont leur bon & leur mauvais côté. L'épée, dit Gracien, blesse celui qui la prend du côté de la pointe, & sert à celui qui la prend du côté de la poignée. L'art des armes apprend à se défendre; mais il apprend aussi à attaquer. Il y a communément plus d'injustes aggresseurs que d'habiles défenseurs; c'est-à-dire, plus de gens qui abusent des armes, qu'il n'y en a qui en usent bien. Le mieux seroit d'aller à la source, & d'apprendre aux hommes, s'il étoit possible, à n'avoir de querelle avec personne. La science des armes enfle le cœur, & dégénere le plus souvent en présomption & en témérité. Seroit-ce un grand dommage quand Paris auroit dix à douze mille bréteurs de moins? Mais, dit-on, les hommes étant faits comme ils sont, il faut sçavoir se défendre. A la bonne heure, pourvu que vous ne leur appreniez point aussi à attaquer; autrement la science des armes ne donne aucun avantage réel au défenseur, puisqu'elle ne lui donne aucune supériorité; c'est comme si on disoit que la fin de la poudre ou du canon est la

défenſe des villes : il faudroit donc en interdire l'uſage aux aſſaillans. A conſidérer les deux partis qui ſe battent le fer ou le feu à la main, tout eſt compenſé : la ſcience des armes & l'uſage de la poudre les laiſſent dans leur force & dans leur adreſſe naturelle. Mais à conſidérer le bien public, ou le bien des hommes & de la nature humaine, cette ſcience & cet uſage ſont très-funeſtes ; il n'y a guere que ceux qui portent l'épée & qui ſçavent la manier, qui périſſent par l'épée : pour la poudre, on ſçait aſſez qu'elle n'a d'autre effet que de faciliter & de multiplier les guerres & le carnage.

L'autre avantage que l'Auteur trouve dans ſon art, paroît plus réel, & l'on convient avec lui, que cet exercice contribue à la perfection du corps, qu'il le fortifie, lui donne de la grace, de la liberté, de la juſteſſe & de la légereté, qu'il en fait ſentir l'équilibre, donne en un mot de grandes connoiſſances de la beauté des mouvemens, & en facilite l'exécution. L'Auteur voudroit qu'on ne fût point ſi indifférent à de ſi grands avantages, & qu'on employât plus de temps à en acquérir la poſſeſſion.

Il prétend que le goût qu'avoit autrefois la noblesse pour cet exercice, l'avoit élevé au plus haut point de sa perfection ; mais il me permettra d'ajouter, que si cet art étoit alors dans sa perfection, la noblesse étoit bien éloignée d'être dans la sienne, à moins qu'on ne prétende que la perfection des exercices du corps, est toute la perfection de la noblesse.

Dans les temps dont l'Auteur parle, le cavalier & son cheval recevoient à-peu-près la même éducation. Il n'étoit question pour l'un comme pour l'autre, que de courses & de tournois : nul exercice de l'esprit, tout étoit du corps : aujourd'hui le temps est mieux partagé ; la perfection de l'esprit est l'emploi principal ; on ne néglige pas le corps ; mais on ne lui donne que les intervalles & les momens que l'esprit prend pour se relâcher, qui seroit trop contraint sans cela. Aussi la noblesse de nos jours l'emporte autant sur celle des siecles précédens, que l'art de tirer des armes de ces siecles pourroit l'emporter sur celui d'aujourd'hui. Mais chaque Auteur se prévient en faveur de son sujet. Après tout, l'art de tirer des armes, & les autres exercices du corps

ſont aſſez bornés dans le fond : on ne voit pas qu'il y faille tous les momens & toute la vie d'un homme, & il eſt aſſez douteux, ſi la nobleſſe a dans aucun temps porté à un plus haut point les armes, la danſe, la muſique, l'art de monter à cheval, & mille autres exercices, dont pluſieurs étoient même inconnus à leurs ancêtres.

Au ſurplus, rien n'eſt plus méthodique que l'ouvrage de l'Auteur : il le diviſe en quatre parties, qui ſont le jeu ſimple, le jeu compoſé, la maniere de parer & de tirer à la muraille & à l'aſſaut. La premiere partie contient la connoiſſance des actions ſimples, comme ſont les diverſes ſituations du tranchant de l'épée, la révérence, les coups droits, ou l'eſtocade de pied ferme, les différens coups, le dégagement, la parade, la marche, en un mot, tous les élémens de l'art de tirer des armes dont les premieres leçons, comme dit l'Auteur, conſiſtent plus dans le raiſonnement que dans l'exécution : effectivement l'ordre naturel demande que l'exécution ſoit précédée du raiſonnement.

L'Auteur entreprend de détruire un ancien préjugé, qui regne parmi les

Maîtres, sur le coup qu'on appelle coup de tierce : rien n'est plus solide que ses raisons; car il est incontestable que dans l'action de tierce, le fort de l'épée doit être opposé. Or, il ne l'est point dans la situation qu'on nomme coup de tierce; mais si les raisons sont solides rien n'est plus modeste, que la maniere dont il les propose.

Quoique les leçons de la premiere partie mettent un homme en état d'exécuter avec grace toutes les actions simples, elles ne suffiroient pas néanmoins pour vaincre un ennemi bien couvert de son épée, ou pour attaquer sûrement ceux, qui donnant beaucoup de jour, ne songent qu'à pousser, sans se soucier de recevoir : c'est le jeu composé qui met en état de vaincre de tels adversaires. On peut même dire qu'il renferme tout le fin des armes & les plus belles connoissances de cet art. L'Auteur en explique toutes les actions avec précision & netteté. L'avis qu'il donne aux écoliers, a lieu dans tous les exercices du corps & de l'esprit. Cet avis regarde les secondes actions, qui doivent toujours être concertées avec l'opposition de l'adversaire. Un exemple rendra ce précepte plus intelligi-

ble. Un maître dit à son écolier d'engager l'épée de quarte, & puis de tirer dans la même ligne. Cela seroit bon, si cet écolier avoit toujours à se battre contre un plastron, ou contre une muraille, ou du moins contre son maître. Cependant la plûpart des écoliers, que l'habitude & la routine guideront le reste de leur vie, retiendront si bien cette leçon, qu'après avoir engagé l'épée de quarte, il ne manqueront jamais de la tirer dans la même ligne, quelle que soit l'opposition de l'adversaire à la premiere action. Il est pourtant évident qu'il n'y a qu'un seul cas, qu'une seule opposition, où cette seconde action doive suivre la premiere, c'est-à-dire, lorsqu'on sent l'épée molle sur cette premiere ; mais si l'adversaire va à la parade, non-seulement la seconde action sera inutile, mais même très-pernicieuse ; car l'ennemi trouvant son aggresseur découvert, le frappera indubitablement, pour peu qu'il sçache profiter de son avantage ; & il y a une infinité d'autres manieres d'éluder cette seconde action ; mais celui qui la prescrit, a soin d'y proportionner sa résistance ; ce qui en fait contracter à l'éleve la dan-

gereuſe habitude. Une petite réflexion dans le maître préviendroit ces inconvéniens. Le grand mal des maîtres, c'eſt qu'ils accablent les jeunes gens de préceptes, & ſont éternellement muets ſur les raiſons & ſur l'eſprit du précepte : faites ceci, & cela ; voilà tout ce qu'ils ſçavent dire. Ainſi parleroit-on à des machines ; mais peut-être que les jeunes gens ſont trop machines pour pouvoir entrer dans les ſecretes raiſons des choſes. Cependant on ne ſçauroit trop accoutumer les hommes à la réflexion.

C'eſt ce que l'Auteur recommande dans la troiſieme partie. En effet, cette troiſieme partie eſt une répétition exacte & réfléchie des deux premieres. C'eſt-là qu'il faut s'accoûtumer à tempérer l'ardeur & le penchant naturel que l'on a de donner, en pouſſant à la muraille ; ce qui eſt un grand obſtacle à la beauté de l'exécution, parce que la vîteſſe n'étant pas encore acquiſe, le mauvais uſage que l'on fait de ſes forces, en rend toutes les actions contraintes & déſagréables. Il faut s'accoutumer encore à l'exacte obſervation des regles, à ſe bien mettre en meſure, à ne préſenter que des attitudes juſtes & parfaites.

L'écolier ainsi disposé, conduit par regle & avec méthode, remportera la victoire dans l'assaut, s'il fait une application judicieuse des principes qu'il a reçus, & s'il suit les avis que l'Auteur lui donne ici : car *il ne faut pas croire*, avec le vulgaire, *qu'il y a autant de manieres de se defendre, qu'il y a de manieres d'attaquer.* La supériorité & la sûreté ne sont produites ici que par la vîtesse & par la maniere de prendre les temps ; ce qui a fait poser pour principe, *qu'à un temps bien pris, il n'y avoit point de contre.* Tout ceci fait assez voir, & l'Auteur en convient, que l'art de tirer des armes, n'a point de démonstration géométrique, & qu'il n'est point infaillible dans l'exécution ; mais il est incontestable qu'il perfectionne la nature, & qu'il donne de grands avantages.

L'Auteur pose pour points fondamentaux de l'assaut, *la retenue du corps*, ensorte qu'on soit maître de tous ses mouvemens ; & *le jugement* pour payer de tête, en ne donnant rien au hazard, & agissant toujours avec dessein & avec réflexion. Il distingue trois sortes d'assauts : le premier est contre des adversaires dont le jeu est foible, quoi-

que régulier ; le second, contre les adroits & les plus réguliers ; le troisieme, contre des jeux irréguliers & extraordinaires ; & il veut que les écoliers, sous la direction de leurs maîtres, passent à propos de l'un à l'autre, & du plus facile au plus difficile.

C'est une opinion assez commune, dit-il, que dans les armes les gauchers ont un grand avantage sur les droitiers. Il y a en cela quelque fondement; mais la raison en est fort simple : les gauchers ne s'exercent guere qu'avec des droitiers : ils sont toujours dans leur jeu naturel avec eux ; mais les droitiers ne s'exercent guere avec les gauchers : un gaucher est donc pour eux une nouveauté. La nouveauté produit la surprise, la surprise cause l'embarras ; l'embarras déconcerte : un ennemi déconcerté est bientôt vaincu. Si un gaucher ne s'étoit jamais exercé qu'avec des gauchers, un droitier seroit pour lui un adversaire redoutable.



DISSERTATION

Sur l'origine du Jeu du Piquet, trouvée dans l'Histoire de France. Mai 1720.

EN lisant attentivement l'Histoire de France, il se présente quelquefois à l'esprit des réflexions sur des choses qui semblent n'y avoir aucun rapport, & qui cependant par la combinaison de certaines circonstances, se trouvent y en avoir beaucoup. Qui se seroit avisé de penser que le jeu de Piquet nous représentât un des plus fameux regnes de notre Histoire? Je veux dire celui de Charles VII; que l'œconomie de ce jeu, le partage des cartes, les diverses figures peintes sur les cartes, la maniere dont on les joue, nous instruisent des plus belles maximes d'Etat & de guerre, dont le violement avoit causé tous les malheurs du Royaume dans les premieres années du regne de ce Prince, aussi-bien que pendant la plus grande partie de celui de son Prédécesseur Charles VI, & dont l'observation dans les dernieres années du

regne de Charles VII, avoit produit le rétablissement de la France, & porté la gloire du Royaume & du Souverain aussi loin qu'elle pouvoit aller ? C'est ce qu'on va tâcher de rendre sensible, ou du moins très-plausible. 1°. Je prétends prouver que ce jeu est né en France. 2°. Qu'il fut inventé sous le regne de Charles VII. 3°. Que ce jeu est symbolique, & qu'il renferme quantité d'instructions pour le gouvernement & pour la guerre. 4°. Que c'est une allusion continuelle aux diverses situations où se trouva Charles VII, durant son regne. 5°. Je dis qu'il n'y a pas quatre cens ans que les jeux de cartes sont en usage dans le Royaume : cette époque me paroit bien prouvée par le P. Menestrier, dans sa Bibliotheque curieuse (a). Il le montre par une Ordonnance du Roi Charles VI, de l'an 1391, dans laquelle ce Prince fait l'énumération des jeux où ses sujets s'occupoient alors, & négligeoient ceux qui pouvoient les disposer aux exercices militaires : il les défend sous peine d'amende.

(a) Tome II, pag. 274.

Ces jeux dont il eſt parlé dans l'Ordonnance, ſont le jeu dès Dez, le jeu des Dames, le jeu de Billard, &c.; & il n'y eſt point parlé de celui des cartes, qui ſans doute par le motif de l'Ordonnance auroit été un des premiers défendus, s'il avoit été alors en uſage. Cet Auteur marque en même-temps l'époque de ce jeu, qui fut l'année d'après cette Ordonnance, en 1392, & l'occaſion qui le fit inventer. Ce fut cette même année que Charles VI tomba en démence, & où l'on s'appliquoit à la Cour à diſſiper ſa mélancolie par toutes ſortes de moyens. Il cite à ce ſujet un compte de Charles Poupart, Argentier du Roi, où il eſt dit: *à Jacquemin Gringonneux, Peintre, pour trois jeux de Cartes à or, & à diverſes couleurs de pluſieurs deviſes, pour porter devers ledit Seigneur (Roi) pour ſon ébattement, LVI ſols pariſis.*

Le P. Meneſtrier ajoute, pour confirmer ſon ſentiment, qu'on ne voit ni bas-relief, ni peintures, ni tapiſſeries avant ce temps-là où ce jeu ſoit repréſenté. Au lieu qu'en pluſieurs autres on voit des dez, des échiquiers, des cornets, & qu'enfin nos vieux Romans parlent en diverſes occaſions de tous les

jeux, ſans faire mention des jeux de Cartes; d'où il conclut que les jeux de Cartes n'ont point été introduits en France avant le regne de Charles VI. Quant au jeu du Piquet, en particulier, il n'en fixe point l'époque; & c'eſt celle que nous cherchons.

Une des Cartes du jeu de Piquet nous le fait connoître; c'eſt le valet de cœur, qui porte le nom de la Hire. C'étoit Etienne de Vignoles, connu dans nos Hiſtoires ſous le nom de la Hire, un des plus fameux Capitaines du Roi Charles VII, & qui contribua le plus aux conquêtes & au rétabliſſement de ce Prince.

Hector, eſt le nom du valet de carreau; c'eſt Hector de Troye: on pourroit cependant dire avec vraiſemblance, que cet Hector étoit un Seigneur de la Cour de Charles VII, que Louis XI, fils & ſucceſſeur de ce Prince, fit Capitaine de ſa grande Garde: c'eſt le titre que l'on donnoit alors à la Compagnie des cent Gentilshommes au Bec-Corbin. Il s'appelloit Hector de Gallard, qui fut Capitaine de cette compagnie à ſa création, en 1474. Elle étoit toute compoſée des Gentilshommes qualifiés, comme on le voit

par l'Histoire de son institution.

Le valet de pique a le nom d'Ogier: c'étoit un des Preux de Charlemagne, appellé dans nos anciens Romans, Ogier le Danois. On voit encore dans l'Abbaye de Roncevaux, sa masse d'argent, qui suppose une force extraordinaire dans celui qui la manioit, car elle pese plus de huit livres.

Charlemagne est aussi un des quatre Rois du jeu de Piquet : cela, avec les autres choses que j'ai observées, marquent que ce jeu a été institué en France, & sous le regne de Charles VII, à quoi j'ajoute pour confirmation de tout ceci, que l'on voit au bas de toutes les figures les armes de France à trois fleurs-de-lys. Et il est certain que la maniere de les représenter ainsi, & non avec les fleurs-de-lys sans nombre, commença sous Charles VI à devenir la maniere ordinaire. Ce fondement posé, il faut avant que de faire l'application de ce jeu à l'histoire du regne de Charles VII, en mettre ici le systême. Il y a beaucoup d'apparence qu'il fut d'abord représenté dans quelque carrousel ou mascarade en quatre quadrilles, suivant les quatre

ſymboles de la pique, du carreau, du cœur & du treffle.

Quoique je n'aie aucun fait tiré de l'hiſtoire (qui ne deſcend guere dans ces détails) dont je puiſſe appuyer ce carrouſel ou cette maſcarade, je me ſervirai néanmoins de cette idée pour repaſſer le plan de ce jeu. C'eſt une eſpece de combat, où il y a des vainqueurs, des vaincus, des ſoldats pris, des avantages remportés, & des déſavantages ſoufferts, des victoires & des déroutes complettes, & d'autres moins entieres de ruſes & de ſtratagêmes.

Les quatre Rois y étoient le ſymbole de chaque quadrille : je dirai la raiſon pourquoi ce ſont les premieres cartes de ce jeu. Les Rois ſont les plus illuſtres Rois ou Empereurs qui aient jamais été, & les Souverains des plus célebres Nations, Alexandre, Céſar, David, Charlemagne.

Les quatre Dames ſont : Pallas, Déeſſe de la Guerre; Rachel, fameuſe par ſa beauté dans Iſraël; Judith, qui, ſelon moi, n'eſt pas celle qui coupa la tête à Holoferne; & Argine, nom qui ne ſe trouve ni dans l'hiſto[illegible], ni dans

les fables, dont je dirai le myſtere.

J'ai déja parlé des Valets, dont trois portent le nom de trois vaillans guerriers : ſçavoir, de la Hire, d'Hector & d'Ogier ; le quatrieme eſt inconnu, parce qu'il y a long-temps que les faiſeurs de jeux de Cartes l'ont aboli, en mettant leur nom à la place de celui de ce Valet. Je crois pourtant l'avoir retrouvé dans un Auteur (*a*) qui vivoit il y a plus de ſix vingt ans, & qui parlant du jeu de Cartes & des perſonnages qui y ſont repréſentés, dit qu'autrefois les Payens y peignoient leurs fauſſes divinités ; mais que les Chrétiens, à la place de ces Idoles, y avoient ſubſtitué les noms de divers Princes guerriers, comme de Charlemagne, de Lancelot, &c. C'étoit ſans doute ce Lancelot qui étoit le valet de trefle : c'étoit un de ces anciens Palladins auſſi célebre dans les Romans, qu'Ogier le Danois, Rolland, Olivier, & que l'on avoit dans le jeu de Piquet donné pour Ecuyer ou Valet au Roi Alexandre.

Au reſte, ce nom de Valet, donné

(*a*) *Daneus, Lib. de Alea.*

à des guerriers, gens de qualité, ne doit pas ſurprendre ceux qui ſont un peu inſtruits de nos hiſtoires anciennes; c'étoit alors un titre honorable; car dans les Cartes qui les repréſentent, ils y portent la hache d'armes de ces Princes.

Les autres Cartes marquées les unes de dix, les autres de neuf, de huit, de ſept & de ſix, piques ou carreaux, par exemple, repréſentent les gens qui étoient à la ſuite de chaque quadrille, chacun avec le ſymbole & l'arrangement de chaque troupe, par dix, neuf, huit, par ſept & par ſix.

Avec les Rois ou Empereurs, & les Seigneurs ou Gentilshommes appellés Valets, ſe trouve dans chaque quadrille, une Dame ainſi appellée, ſoit qu'elle ſoit Déeſſe, comme Pallas, ou une ſimple Dame comme Rachel; ſoit qu'elle ſoit Reine, comme je le penſe des deux autres; mais ce ſont autant d'énigmes que je tâcherai de deviner. On ſçait par les Romans de ce temps-là, & par les Hiſtoires, que les Dames avoient beaucoup de part dans les tournois, dans les carrouſels & les autres ſpectacles.

Quand la quadrille eſt toute entiere

dans le jeu du Piquet, cela s'appelle une neuvieme major : elle contient des tierces, des quartes, des quintes, &c.; mais il est très-rare qu'elle soit tout ensemble : elle ne se trouve ordinairement dans le combat que par des détachemens représentés par la quarte, la quinte, la tierce, &c.

J'ai dit que dans l'idée de ce jeu, sont contenues les plus belles maximes pour la guerre, & je vais le montrer.

Premiere maxime. L'argent est le nerf de la guerre. Cela est signifié par les quatre as, qui sont les premieres cartes du jeu, & qui emportent toutes les autres, & même les Rois. En effet, on ne peut s'imaginer d'autre raison pourquoi on ait donné le nom d'as à ces premieres cartes, où sont seulement représentés un fer de pique, ou un carreau, ou un cœur, ou un trefle; & voici pourquoi.

Ce mot *as*, est un mot latin, qui signifia d'abord chez les Romains le poids d'une livre de cuivre, lequel fut comme leur premiere monnoie. Ce même mot a eu depuis diverses autres significations en matiere de monnoie, & même notre sol d'aujourd'hui, nous l'exprime en latin par le même mot

d'*as*, ou par celui d'*assis*; desorte que dans l'institution du jeu de Cartes, on n'a pu donner le nom d'*as* à cette Carte, qu'en la faisant regarder comme une piece de monnoie; & ainsi la primauté qu'on lui attribue sur toutes les autres dans ce jeu symbolique & militaire, montre clairement qu'on n'a eu en vue que d'exprimer la vérité de cette maxime, qui a passé en espece de proverbe; sçavoir, que l'argent est le nerf de la guerre, parce qu'il faut en être fourni pour l'entreprendre prudemment & pour la bien soutenir. Charles VII, plus qu'aucun autre Prince, avoit connu cette vérité par expérience. C'est donc pour cela que l'*as*, dans le jeu de Piquet, est la premiere de toutes les Cartes.

Seconde maxime. Qu'il n'est point de la prudence d'un Prince de mettre son armée en campagne avant qu'il y ait du fourrage sur la terre, ou de la camper en un lieu qui ne pourroit pas lui en fournir, & où il seroit difficile d'en transporter; c'est ce qui est marqué par le trefle; & qui, comme tout le monde sçait, est une herbe très-commune dans les prairies; & ce qu'il y a de meilleur & de plus délicat pour

la

la nourriture des chevaux. On n'ignore pas que jusqu'à Charles VII, la force des armées Françoises consistoit dans la Gendarmerie; que tous les Gendarmes avoient de grands chevaux de bataille, qui consumoient beaucoup de fourrage; qu'il les falloit bien nourrir, parce qu'ils n'auroient pu soutenir l'assaut des lances, ni rompre & culbuter la Gendarmerie des ennemis, si on ne les avoit pas toujours entretenus dans leur vigueur.

Troisieme maxime. Il faut avoir toujours de bons & abondans magasins d'armes pour armer les troupes : c'est ce qui est signifié par les piques & les carreaux. Ces carreaux étoient des especes de fleches qui se tiroient ordinairement avec l'arbalête, parce qu'elles étoient les plus fortes & les plus pesantes. Nos Romanciers les nomment *quarreaux*, parce que le fer en étoit quarré. Nos anciens Historiens qui ont écrit en latin, les nomment *quadrellus*, *quarellus*, *quadrilus*, par la raison que j'ai dit :

Quadrata cuspidis una
Pendet arundo.

dit Guillaume le Breton, en parlant

du carreau qui blessa à mort Richard, Roi d'Angleterre, du temps de Philippe Auguste. Les carreaux du jeu de Piquet représentent certainement l'arme dont je parle; car il est évident que ce jeu, par la maniere dont on le joue, est un jeu militaire, comme celui des Echets, & c'est en suivant cette idée, qu'il faut en rechercher le mystere.

Ainsi comme le carreau représente l'arme qui portoit ce nom, dont on n'a représenté que le fer, de même le cœur représente naturellement le courage dont doivent être remplis soit les soldats, soit leurs chefs.

Quatrieme maxime. Quelques nombreuses & quelques courageuses que soient les troupes, il leur faut des chefs qui n'aient pas moins de prudence que de valeur pour les conduire; c'est pourquoi, à la tête de chaque Quadrille, on a mis dans le jeu de Piquet quatre des plus fameux Capitaines de l'antiquité, Alexandre, César, David, & Charlemagne.

Cinquieme maxime. Pour faire une bonne armée, il faut qu'il s'y trouve beaucoup de Noblesse; c'est ce qui est exprimé par les quatre Valets, & par

les noms des Seigneurs & des Héros qu'on leur y donne. En effet, la Gendarmerie Françoise n'étoit alors composée que de Gentilshommes; & c'eſt pour cela qu'il n'y en avoit point dans toute l'Europe qui lui fût comparable; au lieu que l'Infanterie françoiſe & la Cavalerie legere ne valoient rien juſqu'au temps de Louis XII, qui mit l'Infanterie ſur un très-bon pied, & juſqu'à Henri II, qui en fit de même pour la Cavalerie légere. Charles VII s'étoit pourtant fourni d'une Infanterie Françoiſe aſſez paſſable par l'inſtitution des francs Archers; mais Louis XI la ſupprima.

Sixieme maxime. Quand on ſe trouve dans une ſituation fâcheuſe, dans un terrein déſavantageux, dans l'impuiſſance de vaincre, & dans la néceſſité d'être battu, il faut penſer à ne faire que la moindre perte qu'il ſe puiſſe. C'eſt ce qui ſe pratique dans le jeu de Piquet. Quand on ſe voit un fond de mauvais jeu; que les as, les quintes ou les quatorze ſont de l'autre côté, on ſe précautionne en tâchant d'avoir le point pour éviter le pic ou le repic. On donne des gardes aux Rois & aux Dames, pour prévenir le capot. Par

la même raison, on use de stratagême. On ne comptera point, par exemple, trois Rois; on ne montrera point une tiercè, pour surprendre ou embarrasser son adversaire sur les dernieres Cartes qu'il doit jetter; d'où dépend le capot.

Septieme maxime. La victoire dépend plus de l'élite des troupes, que du nombre; c'est pour cela que dans ce jeu se fait l'écart & le choix des Cartes les plus propres au but que l'on se propose. On pourroit faire encore d'autres observations de cette nature, pour montrer les rapports que ce jeu a, à la conduite qui se doit tenir dans la guerre. Mais il a encore autant de rapport au gouvernement politique, & c'est principalement par cet endroit qu'il représente le regne de Charles VII; mais auparavant il faut deviner l'énigme des quatre Dames, sur lesquelles voici mes conjectures.

Une de ces quatre Dames est Pallas, Déesse de la Guerre, la sagesse même, comme étant née du cerveau de Jupiter, recommandable par sa chasteté, & qui fut l'unique des Déesses du premier ordre qui ait gardé le célibat. Je ne vois dans le regne de Charles VII

qu'une seule héroïne, où, selon nos Histoires, ces trois qualités, de guerriere, de sage & de chaste se soient trouvé assemblées. C'est Jeanne d'Arc, la fameuse Pucelle d'Orléans. Elle tient à sa main un lys. Ce fut le nom que Charles VII donna à sa famille, qui a long-temps subsisté sous le nom de Dulys. Cette application est si naturelle, que je ne crois pas que personne y trouve à redire. Charles VII, qui lui fut redevable du rétablissement de ses affaires, qui étoient en très-mauvais état avant qu'elle se mît à la tête de ses troupes pour défendre Orléans, & faire lever le siege aux Anglois, voulut par reconnoissance lui donner place dans ce jeu militaire.

La Dame de Trefle, s'appelle Argine; c'est un nom qui ne se trouve ni dans les histoires, ni dans la fable. Je dis que c'est la Reine de France, Marie d'Anjou, femme de Charles VII. Il étoit convenable qu'on lui donnât place dans ce jeu mystérieux, où elle voulut déguiser son nom. Mais quel rapport peut avoir à la Reine le nom d'Argine purement saint? Voici le mystere, c'est que l'anagramme de *Regina*, est Argine: ainsi l'on trouva

place à la Reine dans ce jeu; par l'anagramme de sa qualité de Reine.

Rachel, est la Dame de Carreau. On sçait que cette Dame est célebre par sa beauté, dans les écritures de l'ancien Testament, Charles VII auroit pu tirer d'ailleurs le personnage qui devoit représenter la Dame que je crois qu'il a voulu désigner. Mais en ce temps-là on n'y regardoit pas de si près à la Cour. Je pense donc qu'il a voulu, sous la figure de la belle Rachel, représenter la fameuse Agnès Sorel, qu'on appelloit la Dame de Beauté, à cause du château de Beauté-sur-Marne dont il lui fit présent. Ce fut non-seulement une libéralité, mais encore une allusion galante qu'il fit à sa beauté, en lui faisant ce don. Au reste, cette Dame, quoiqu'inexcusable par ses amours avec le Roi, avoit de très-bonnes qualités. Elle étoit très-charitable pour les pauvres, & libérale envers les Eglises. Sa conduite & ses manieres honnêtes envers la Reine faisoient que cette Princesse vivoit bien avec elle. On lui fait aussi l'honneur d'avoir contribué à encourager Charles VII, pour l'empêcher de se retirer bien loin au-delà de la Loire, comme il l'a-

voit projetté, & pour l'engager à se mettre à la tête de ses troupes, & à ne penser qu'à reconquérir son Etat sur les Anglois. On lui fait cet honneur, principalement au sujet d'un Quatrain rapporté par Saint-Gelais, comme ayant été fait par François I, en l'honneur de cette Demoiselle :

Plus de louange & d'honneur ne mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer,
Close Nonnain, ou bien dévot Hermite.

Judith, est la Dame de Cœur. Mon sentiment est que dans cette Carte a été représentée, non la Judith d'Holoferne, mais Judith, Reine de France, Impératrice, & femme de l'Empereur Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne. J'ajoute que dans cette peinture, Charles VII y avoit voulu figurer Isabeau de Baviere, Reine de France, sa mere, & femme de Charles VI. Voici les convenances qui appuient cette idée.

Louis le Débonnaire avoit épousé Hirmengarde, dont il eut trois fils, Lothaire, Louis & Pepin. Il partagea son Empire entre ces trois Princes. Il fit Lothaire Roi d'Italie, & l'associa à

l'Empire. Il fit Louis, Roi de Baviere, & Pepin, Roi d'Aquitaine. Quelque temps après Hirmengarde mourut, & l'Empereur épousa Judith, d'une des plus illustres familles de son Empire. Il en eut un fils, qui fut Charles, depuis surnommé le Chauve, Roi de France. Judith, qui avoit beaucoup d'esprit & d'ascendant sur l'Empereur son mari, obtint de lui qu'il donneroit aussi de son vivant un partage à son fils Charles : mais ce partage ne pouvoit être fait qu'aux dépens des fils du premier lit, dont il démembra les domaines, pour former celui de Charles. Cela produisit la révolte de ces trois Princes contre leur Pere, & une cruelle guerre civile, qui mit toute la France en combustion, ruina toutes les Provinces ; & la chose alla si loin, que les trois fils mécontens, détrônerent l'Empereur leur pere. Ce fut l'Impératrice Judith, qui fut la cause de tout ce désordre.

On sçait qu'Isabeau de Baviere fut aussi la principale cause des malheurs qui renverserent la France de fond en comble sur la fin du regne de Charles VI, & durant plusieurs années de Charles VII. Il y eut cette différence entre

Judith & Isabeau, que Judith causa la ruine de l'Etat, par la tendresse qu'elle avoit pour son fils Charles, & qu'Isabeau de Baviere le fit, par la haine qu'elle conçut contre son fils Charles VII. Elle s'unit avec le Duc de Bourgogne & les Anglois, fit desheriter son propre fils Charles VII, déclara Henri V, Roi d'Angleterre, qui avoit épousé sa fille Catherine, héritier de la couronne de France, & Régent de ce Royaume pendant le reste de la vie de Charles VI, d'où suivirent les longues & funestes guerres civiles dont Charles VII eut bien de la peine à se débarrasser; mais il vint à bout de reconquérir son royaume; ce qui lui fit donner le surnom de victorieux. Or, je dis que c'est l'Impératrice Judith, qui est représentée sur la Carte, & qu'elle y est mise pour être la figure de la Reine Isabeau de Baviere. Ces deux Princesses, toutes deux Reines de France, meres chacune d'un Roi Charles, lesquelles eurent tant de conformité par leurs traverses & par leurs disgraces, ont de grandes ressemblances l'une avec l'autre. Faisons maintenant plus en particulier l'application du jeu de Cartes au regne de Charles

VII, & développons les maximes qui y sont exprimées par rapport au gouvernement de l'Etat.

Premiere Maxime. La bonne intelligence entre le Souverain, les Princes de sa Maison, la Noblesse & le Peuple, le rend redoutable à ses ennemis. C'est ce qui est exprimé par les quintes, les sixiemes, &c. composées de cartes de suite dans un jeu; ce qui fait gagner les parties. Au contraire, les divers ordres de l'Etat étant désunis, il est exposé à se perdre. Cela est exprimé dans le Piquet, quand on a un mauvais jeu, qui n'est tel, que parce que les Cartes sont désunies; qu'il n'y en a point plusieurs de suite, & qu'elles ne font point ni tierce, ni quarte, ni quinte, &c. Charles VII fit l'expérience de l'un & de l'autre, du vivant de son Pere, & après la mort de ce Prince.

Depuis que Charles VI fut tombé en démence, la mésintelligence des Ducs d'Anjou, de Berri & de Bourgogne, ses oncles, avoient causé bien des désordres dans le Royaume. Charles VII avoit été témoin des divisions des Princes de la branche d'Orléans & de celle de Bourgogne. La Reine Isa-

beau sa mere s'unit contre lui à Jean, Duc de Bourgogne, & aux Anglois. Tout le Royaume, sur-tout en deça de la Loire, fut au pillage par cette désunion de la Maison Royale. La Capitale du Royaume, & plusieurs autres villes avoient pris le parti Bourguignon. La Noblesse s'étoit partagée, & les Anglois profitant de ces troubles, s'étoient rendus maîtres d'une grande partie du Royaume. Il se donna des combats & des batailles entre les deux partis; mais les choses changerent de face, quand Charles VII fut venu à bout de regagner le Duc de Bretagne, & de faire la paix avec le Duc de Bourgogne. Les Princes de la Maison Royale étant ainsi réunis avec Charles VII, on vit bientôt les suites de cette réunion. La noblesse & les peuples se réunirent dans le devoir. Les Anglois furent chassés de la Guienne & de la Normandie, & l'ordre fut rétabli dans le royaume. Ce sont les deux leçons qui sont faites aux Souverains dans le jeu de Piquet; sçavoir, que le salut de l'Etat consiste dans l'union des Princes de la Maison Royale, qui ne manque point d'être suivie de la soumission de la Noblesse

& des peuples, & que la mésintelligence entre les Princes produit un effet tout contraire.

Seconde Maxime. Cette union du Souverain avec les Princes de sa Maison & avec sa Noblesse, double & triple la puissance d'un Etat : quatre hommes en valent quatorze : c'est ce qui est signifié par les quatorze du jeu de Piquet.

Troisieme Maxime. Les intrigues des Dames sont souvent dangereuses dans une Cour. L'exemple de la Reine Isabeau de Baviere, & de l'Impératrice Judith qui la représente dans le jeu de Piquet, le montre clairement : mais il faut les ménager : car tous les désordres qui arriverent en ce temps-là, furent l'effet de la vengeance de la Reine Isabeau, au sujet de ce que Charles VII, étant encore Dauphin, fit enlever les joyaux de cette Princesse, & quantité d'argent qu'elle avoit mis en dépôt en diverses Eglises de Paris & des environs, ce Prince voulant s'en servir pour la guerre contre les Anglois.

Quatrieme Maxime. Les Souverains légitimes, quelque mal qu'ils se trouvent dans leurs affaires, ne doivent

jamais s'abandonner au désespoir. Outre qu'ils ont une ressource dans les sentimens de respect & d'attachement naturellement imprimés dans le cœur de leurs Sujets & qui s'y réveillent tôt ou tard, Dieu ordinairement les protege jusqu'à faire des Miracles en leur faveur. Charles VII en fut un exemple manifeste : mais il est de leur sagesse & de leur réputation de bien examiner les promesses qu'on leur fait de ces coups extraordinaires de la Providence. C'est ce qui est signifié par la Pucelle d'Orléans représentée par la Déesse Pallas. Cette Héroïne, nonobstant les marques sensibles qu'elle donnoit de sa mission de la part de Dieu, subit l'examen des Docteurs, des gens de la Cour, des gens de guerre, du Parlement qui étoit alors à Poitiers, faisant tout pour la faire couper. Presque tous lui parloient, persuadés que c'étoit une Visionnaire, & tous revenoient édifiés de sa modestie & de sa piété, convaincus de sa sagesse & de son bon sens, & qu'elle étoit conduite de l'esprit de Dieu. La promesse de la levée du siege d'Orléans, & du sacre du Roi à Rheims dans peu de temps, article qui paroissoit à tout le monde

hors de toute vraiſemblance, ſa ſage conduite à l'armée, ſon courage, ſon habileté à la guerre, ſon bonheur dans les expéditions, juſqu'à ſa priſe par les ennemis, vérifierent ſes promeſſes, & les plus incrédules ſe rendirent. Je finis par une obſervation où ſe trouve toute la vraiſemblance poſſible. Comme la Reine Marie d'Anjou ne voulut point que ſon nom parût dans la Dame de Trefle qui la repréſentoit, elle permit qu'on y mît ſeulement ſa qualité de Reine en Anagrame, de même Charles VII ne voulut point être nommé dans le jeu de Piquet, mais il s'y fit repréſenter par le Roi David, dont le ſort avoit été fort ſemblable au ſien. David avoit été perſécuté par ſon beau-pere Saül qui le vouloit faire périr, il avoit été contraint de ſortir de Jéruſalem, de fuir en divers lieux pour éviter les embuches que ce Prince lui tendoit : il n'avoit avec lui qu'une troupe d'amis avec leſquels il ne laiſſa pas de faire vivement la guerre aux ennemis du Peuple de Dieu : de même, Charles VII pourſuivi par les ordres de ſon propre pere, qui, dans le triſte état où l'affoibliſſement de ſon eſprit l'avoit

mis, suivoit en tout les impressions que lui donnoient la Reine Isabeau, le Duc de Bourgogne & le Roi d'Angleterre, fut obligé de quitter la Cour, de chercher un asyle dans les Provinces après avoir été cité à la Table de Marbre, condamné par Arrêt au bannissement, & déclaré incapable de succéder à la Couronne. Il se met à la tête de plusieurs Seigneurs & Gentilshommes, meilleurs François que les autres, & d'un assez grand nombre de Soldats, à l'aide desquels il prit plusieurs Places sur les ennemis de l'Etat, gagna la bataille de Baugé contre les Anglois par la conduite du Comte de Boukinkan, Ecossois, qu'il créa Connétable de France.

David, après la mort de son beau-pere Saül, fut élevé sur le Trône de Juda; & après s'être réconcilié avec Abner, qui gouvernoit le reste des autres Tribus en faveur & sous le nom d'Isboset fils de Saül, il fut déclaré Roi de tout Israël. Charles VII, après avoir reconquis une partie de son Royaume, se réconcilia avec Philippe Duc de Bourgogne, & depuis cette réconciliation, les Anglois furent presque toujours battus & chassés enfin

du Royaume, excepté de Calais, par la conquête de la Guienne & de la Normandie.

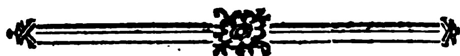
David eut le chagrin, au milieu de ses prospérités, de voir son fils Absalon se révolter contre lui. Charles VII ressembla encore à David par cet endroit : car Louis son fils, qui fut depuis Louis XI, prit les armes contre lui, & à la fin fut la véritable cause de la mort de son pere. Il me semble que ce parallele de la vie & de la fortune de ces deux Rois, m'autorise assez pour dire que Charles VII, qui naturellement devoit être représenté dans le jeu de Piquet, a voulu s'y faire connoître sous la figure de David.

Les quatre quadrilles représentoient encore les quatre partis qui déchiroient le Royaume du temps de Charles VII. Le parti de ce Prince, celui du Roi d'Angleterre, celui du Duc de Bourgogne, celui de la Reine Isabeau. Les quadrilles se trouvent mêlées ensemble dans le jeu, pour marquer l'union & la désunion des différens partis. Car la Reine Isabeau agit d'abord de concert avec Charles VII étant Dauphin, & ensuite elle se déclara contre lui. Les Anglois & les Bourguignons fu-

rent long-temps unis contre le Roi, & ceux-ci ensuite unis avec lui. Il en fut de même du Duc de Bretagne.

En ces sortes de matieres on n'exige pas des démonstrations, mais seulement des convenances qui rendent très-vraisemblable le Systême que l'on propose, & je crois en avoir apporté tant & de si justes dans celui-ci qu'il paroîtra à peu près certain, & c'est de quoi je me contente.

Fin du Tome quatrieme.



TABLE

DES DIVERSES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

MATIERES DIVERSES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *l'Eſprit des Journaliſtes de Trévoux*, contenant, par ordre de Matieres, quantité de Morceaux choiſis de Littérature diſperſés dans les nombreux Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des Beaux-Arts : cette Collection m'a paru judicieuſe & renfermer des remarques & des réflexions très-propres à régler & à perfectionner le goût. Elle ne peut qu'être agréable à ceux qui n'ont pas la ſuite complette d'un Journal qui a joui dans ſon temps d'une réputation diſtinguée. A Paris, ce 26 Juillet 1770.

ARNOULT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le Sieur DE HANSY, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *l'Eſprit des Journaliſtes de Trévoux*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres

de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Préſentes: DU CONTENU deſquelles VOUS MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOU-

LONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le trente-unieme jour du mois d'Août, l'an mil sept cent soixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1302, *fol.* 236, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 15 *Septembre* 1770.

Signé, J. HÉRISSANT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. A. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.